ROCK & FOLK

LA BIBLE SATANIQUE DES

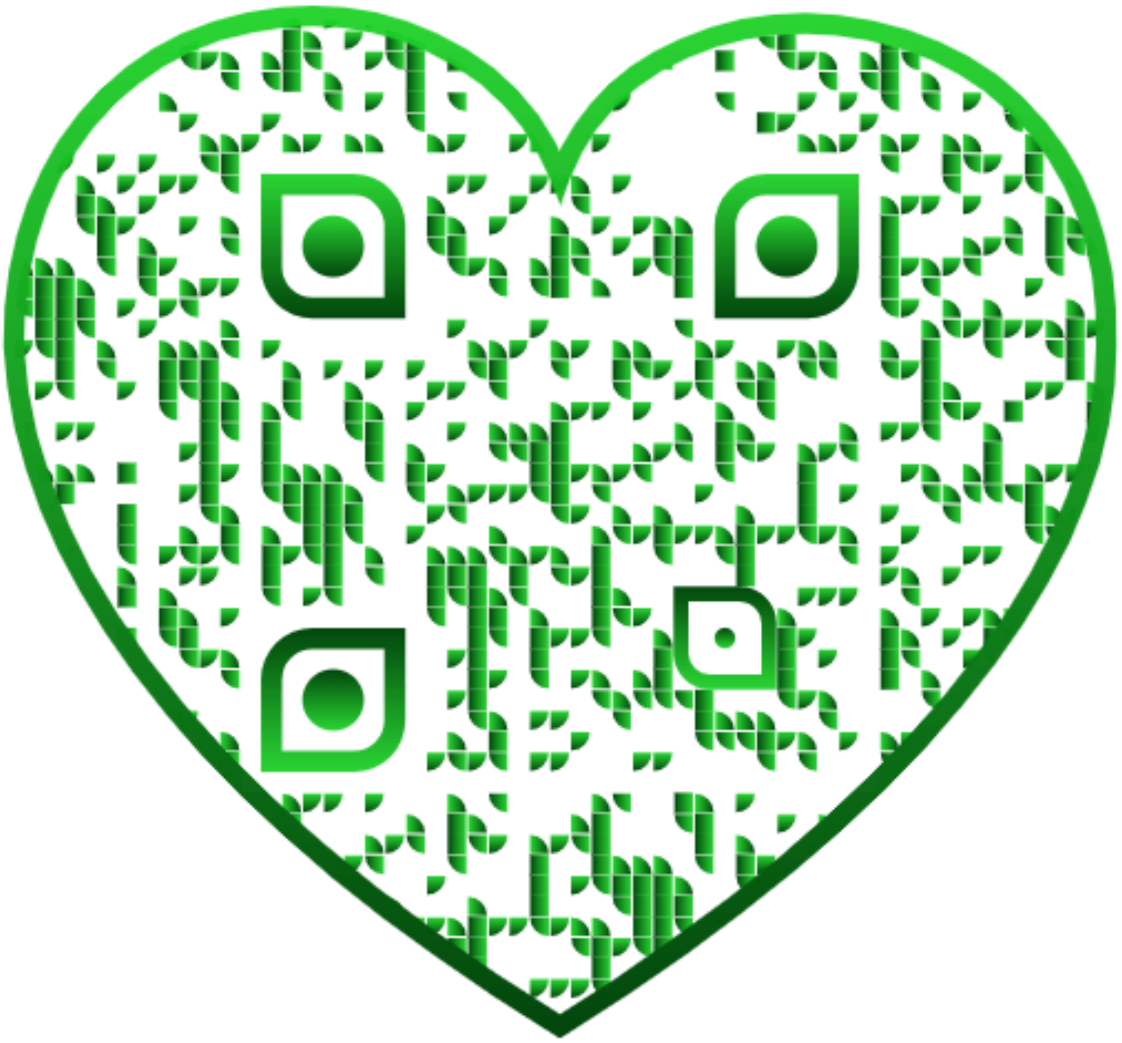
Rolling Stones

JANVIER 2015 N°569 / 6,90 € / MENSUEL / BEL 7,60 € / CH 11,70 FS / LUX 7,60 € / PORTUGAL CONT € / 7,90 CAN 11,70 $ CAN / ITA 7,90 € / INDE 13,90 €
DOM 7,60 € / N CAL (A) 1890 XPF / N CAL (S) 1060 XPF / POL (A) 2080 XPF / POL (S) 1160 XPF / GRE 7,90 € / MAR 84 DIN / TUN 10,50 TND

LE LIVRE EVENEMENT | ADIEU BOBBY KEYS

Photographie de couverture par David Bailey ©

L 19766 - 569 S - F: 6,90 € - RD
Editions Lariviere



Sonos Your Home*

Le Système Hi-Fi Sans Fil

SONOS

*Avec Sonos, toute la musique partout chez vous.

Portes du Soleil Ski & Bike PRÉSENTENT

ROCK THE PISTES FESTIVAL

5E ÉDITION

14 AU 21 MARS 2015

PREMIERS ARTISTES

CHARLIE WINSTON

LUNDI 16 MARS 2015
AVORIAZ

DUB INC

JEUDI 19 MARS 2015
CHAMPÉRY - LES CROSETS

BFMTV NEWS 24/7 · ROCK&FOLK · LE MAGAZINE NEON · digitick.com · SKIEUR · iConcerts · UPC up content · RTL2 LE SON POP-ROCK

ABONDANCE, AVORIAZ, CHÂTEL, LA CHAPELLE D'ABONDANCE, LES GETS, MONTRIOND,MORZINE-AVORIAZ, ST JEAN D'AULPS

CHAMPÉRY, MORGINS, TORGON, VAL-D'ILLIEZ-LES CROSETS-CHAMPOUSSIN

WWW.ROCKTHEPISTES.COM

eDito

Bring it to Jérôme

Mes amis, nous sommes doublement satisfaits. Nous terminons 2014 en balançant dans les kiosques notre trentième numéro hors-série qui trace un guide de l'histoire des mouvements de jeunesse contemporains en 555 disques. 1954-2014 : soixante ans de rock'n'roll ! Nous avons mis le paquet, obtenu des collaborations prestigieuses, battu et rebattu les listes, essayé de ne pas oublier l'album qui s'est le moins vendu de tous les temps, retracé les trajectoires de tous les géants du rock mais aussi de nombre de fantassins, piétons, flibustiers, trippers de jour et losers professionnels, sans oublier Magma, Gong, Faust et Neu!. Bref allez poser un œil sur ce nouveau délire de l'équipe Rock&Folk, ça vous fera une puissante lecture dans le train au lendemain du traditionnel réveillon.

Fin d'année et des bouquins partout, rock, BD, photographie. D'ailleurs c'est le livre Taschen sur les Stones qui nous permet cette couverture unique de David Bailey en personne, variation sur l'immortelle pochette du "Jumpin' Jack Flash" publiée à l'origine en mai 1968.
Bobby Keys et Ian McLagan ont pris le grand bateau. Ils voguent désormais sur un autre fleuve astral, mais leur musique reste.
Hommage et kudos à Jérôme Soligny. Le marathonien de la rock-critic (copyright David Bowie), citoyen du Havre, publie un thésaurus de 1700 pages, son œuvre écrite complète, soit tous les articles publiés dans ce journal, toutes ces rencontres avec des Bowie, McCartney, Deep Purple de tout poil, sans oublier Prince, Metallica, Alice Cooper, Jeff Beck, vous connaissez les marottes du J (prononcer *djay*) : Sparks, Pet Shop Boys, Depeche Mode, Dr Feelgood, Pretenders, Cult.
Donc tous ces articles sont réunis dans leur intégralité absolue et avec des préfaces redonnant du contexte...
Le livre sort aux éditions de la Table Ronde, sous le titre "Writing On The Edge - 25 Ans d'Ecrits Rock".
Comme disait sir Paul : *"Bring it to Jérôme"*.
Pas chien, il vous le dédicacera.

Et puis donc *Goodbye 2014*. Elle n'a pas été facile, cette année. Nombre de nos confrères ont disparu et d'ailleurs rien ne nous assure que Rock&Folk sera encore là dans un an, si ce n'est cette joie sauvage de se dire, putain, encore une couverture Stones, ils sont toujours là, on est toujours là, ouais, putain, nik ta race, no-hell.

Puisqu'on se souhaite des choses pour l'an neuf, en tant que rédacteur en chef, j'adorerais en 2015 faire des couvertures Royal Blood, Ty Segall, Limiñanas, War On Drugs, Foxygen ou Jacco Gardner. Mais pour ça, il faudrait que le lectorat nous suive. Je m'explique : il y a une méga-crise dehors. Or depuis trois ans, chaque fois que Rock&Folk tente une couverture avec un nouvel artiste, quelques milliers de lecteurs oublient d'acheter le numéro. Quitte à envoyer un courriel le mois suivant en râlant : *"Encore Led Zeppelin…"*.
Nous pensons, nous, ici, au journal, que Jimmy Page et Royal Blood font le même métier. Que c'est aussi difficile en 2014 que ça l'était en 1969. Que nous, Rock&Folk, pouvons et devons aider de jeunes groupes à décoller. Pour continuer la chaîne mystérieuse dont on parlait plus haut.
Et la musique gagnera.
Joyeuses fêtes à tous.
Plein de musique en 2015 !
PHILIPPE MANŒUVRE

LIVE FOR MUSIC.

MARSHALLAMPS.FR

Marshall

SOMMAIRE 569

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Basile Farkas **CHRIS ESQUERRE** 20

REFERENDUM LECTEURS 24

CHOIX DE REDACTION 26

BEAUX LIVRES

Agnès Leglise & Philippe Manœuvre **LIVRES 2014** 28

PROSPECT

Christian Casoni **FLYIN' SAUCERS** 32

TETE D'AFFICHE

Olivier Cachin **HARRY SHEARER** 34

Thomas Rabino **HAR MAR SUPERSTAR** 36

Busty **HANNI EL KHATIB** 38

Jonathan Witt **KING TUFF** 40

EN VEDETTE

Thomas E. Florin **NICK CAVE** 42

Jonathan Hume **SMASHING PUMPKINS** 46

Busty **BILLY IDOL** 50

Danny Boy **JULIAN CASABLANCAS + THE VOIDZ** 54

LA VIE EN ROCK

Patrick Eudeline **JERRY LEE LEWIS** 60

EN COUVERTURE

Philippe Manœuvre **THE ROLLING STONES** 64

COUVERTURE : DAVID BAILEY©/ TASHEN GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo Michael Muller-DR

50 **BILLY IDOL**

Photo Gaëlle Beri

54 **JULIAN CASABLANCAS**

64 **THE ROLLING STONES**

RUBRIQUES EDITO 005 COURRIER 008 TELEGRAMMES 014 DISQUE DU MOIS 083 DISQUES 084 REEDITIONS 092 HIGHWAY 666 REVISITED 096 VINYLES 098 DISCO IDEALE 101 QUALITE FRANCE 102 BEANO BLUES 104 ERUDIT ROCK 106 FILM DU MOIS 108 CINEMA 110 DVD CINEMA 112 DVD MUSIQUE 114 CULTE DES OBJETS 116 VIDEO GAMES 118 BANDE DESSINEE 120 LIVE 122 AGENDA 126 CHARTS 129 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 130

Editions Lariviere

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2013

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95)
Secrétariat Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITE : Directeur de Publicité** Captif : Thierry Solal (33 00) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)
PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) :** Læticia Alzieu (56 95)
ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC : Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 € Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr
COMPTABILITE (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.
DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 1er trimestre 2015. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0515 K 86723
ISSN n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50.
LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.

AUDIPRESSE

www.rocknfolk.com Depuis le N° 425 de janvier 2003, Rock&Folk insère un MONSTER-CD chaque trimestre, soit dans les numéros à paraître les 15 mars, 15 juin, 15 septembre et 15 décembre

Courrier des lecteurs

“Antivirus”

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart 92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr
Chaque publié reçoit un CD...

Illustrations : Jampur Fraize

Sans Bono

Je félicite mon antivirus. Aucune trace du nouveau U2 dans mon iTunes.

TOM *(courriel)*

Sans Gong

Cool la rubrique sur les grands batteurs, mais il en manque au moins un : Pierre Moerlen, ex-batteur de Gong. Non mais allô quoi !

CLAUDE JANVIER *(courriel)*

Sans Television

@Philippe Thieyre : Et Billy Ficca il était manchot ?

DIDIER ESTEBAN *(courriel)*

Highway to Paul

Décidément les Beatles ont vraiment tout inventé. La preuve avec la face B du 45 tours “Another Day” de Paul McCartney : “Oh Woman Oh Why”, où sir Paul chante avec la même voix que Brian Johnson, hurlant comme jamais, et ce en 1971 ! Le chanteur AC/DC a-t-il écouté ce titre à l’époque et copié la voix ensuite ? Rien n’est moins sûr.

XAVIER *(courriel)*

Et Whodunit ?

Une fois n’est pas coutume, je tiens à vous féliciter pour votre numéro de décembre, je suis votre journal depuis quelques années et j’avoue que j’avais fini par décrocher. Quelle bonne surprise la semaine dernière de voir les infatigables AC/DC en couv’ (toute ma jeunesse) mais aussi au sommaire les Kinks (le meilleur groupe des sixties ?), Kraftwerk, les Wampas et les excellents Lords Of Altamont ! Mazette, quelle claque ! J’achète de suite ! Bon, bien entendu il y a Bryan Ferry et Johnny, mais je découvre aussi un article sur Einstürzende Neubauten (ouf ! j’y suis arrivé) et le dernier Foo Fighters en album du mois. Bref ! Le numéro le plus rock depuis bien longtemps, on frise la perfection. Je me jette donc sur ce qui redevient mon magazine préféré en commençant par l’article sur les Lords Of Altamont que j’ai eu la chance de voir le mois dernier au Batofar, puis tout naturellement je cherche la chronique de leur concert (étant donné que j’y ai aperçu monsieur le rédac’ chef en personne) et là, par hasard, en feuilletant les dernières pages de mon magazine, je reconnais la pochette de l’album des Parisiens de Whodunit qui ouvraient pour eux ce soir-là, tiens ! Encore une bonne surprise, car ce fut une vraie découverte pour moi, un set pied au plancher, très pro, exécuté par un groupe charismatique et un public qui plébiscite un rappel et qui dévalise leur stand de disques (à se demander presque qui faisait la première partie de qui). Du coup, je m’interroge… Complexe français ? Pourquoi nous parler de Johnny ou de Charlélie Couture, Gong ou des pitoyables Détroit ? Pourquoi ne pas nous parler de la scène rock française actuelle ? Des Whodunit entre autres, mais aussi d’autres groupes français comme vous avez si bien su le faire récemment avec les Fuzzy Vox (visiblement les deux groupes tournent ensemble). Personnellement c’est ça que j’attends d’un magazine de rock en 2014. SVP, laissez Johnny à Paris Match, on s’en tape, vous êtes là pour nous faire découvrir des talents. L’album de ce groupe est d’une grande qualité et très bien produit, comme celui des Fuzzy Vox d’ailleurs, cela mériterait à mon sens d’en parler ailleurs que dans votre rubrique d’autoproduits (d’ailleurs son disque ne l’est pas). A quand un coup de projecteur made in France ?

VIRGINIE LEBRUN *(courriel)*

Roubignoles

S’il existe un magazine rock en 2014, c’est bien Rock&Folk. Le seul à dire à un lecteur sur les nerfs d’arrêter de casser les roubignoles. Bravo Philman ! On ne va pas se laisser faire. Le rock n’est pas mort, c’est en partie grâce à vous. Et il en a encore pour longtemps. Sinon, être rock en 2014, c’est peut-être avoir 16 ans et attendre chaque mois votre nouveau numéro, avoir débuté une collection de disques (j’ai d’ailleurs été touché par l’édito du numéro 568) et croire qu’un jour le rock reviendra sur le devant de la scène. Même si on aimerait que cela reste un truc à nous, parce qu’être rock en 2014, c’est faire partie d’un club fermé de passionnés, pas ringards du tout mais plutôt le contraire. Le rock, plus qu’un genre, est un mode de vie que bien souvent les mortels ne comprennent pas. Le rock, *“ce truc où des gars, avec les cheveux longs, chantent fort et cassent des guitares”* ? Oui, tout à fait.

JULES SAUTEJEAU *(courriel)*

Quenottes

La vraie vedette du précédent numéro n’est pas Bryan Ferry, mais son dentiste, qui lui a réalisé des implants magnifiques ! Musicalement.

DENI *(courriel)*

Bewitched

Mardi 18 novembre. La fébrilité m’envahit lorsque la boîte aux lettres m’annonce l’arrivée du Rock&Folk nouveau. D’entrée, une couverture et un édito d’enfer. Suit une réponse au cordeau d’un Phil Man inspiré au courrier d’un lecteur qui l’était visiblement beaucoup moins.
Page suivante : télégrammes France. Déclaration d’anthologie de Christophe (que je vais sûrement afficher dans mes toilettes pour la contempler chaque jour). Et là, paf ! Le coup dur ! The Bewitched Hands annonce sa séparation... Arf, ce n’est vraiment pas juste. Que je te déteste, mon Rock&Folk, quand tu m’annonces ce genre de news. Comment dire ? “Vampiric Way”, son deuxième album, est à coup sûr l’album que j’ai le plus écouté ces deux dernières années. Pas le meilleur hein... Juste celui qui m’a le plus accompagné. Jusqu’à en tomber amoureux. Alors forcément, cette nouvelle... Et puis, je me replonge dans mes pensées et j’en conclus que c’est grâce à toi, mon Rock&Folk adoré, que j’ai découvert ce groupe. Par la grâce d’une critique fusionnelle du Jean-Vic (disque du mois en octobre 2012, tout de même). Alors voilà, je range ma déception et me dis que tous ces moments magiques passés à écouter cet album le sont grâce à toi, mon bien aimé Rock&Folk.

OLIV WAX *(courriel)*

PMU.FR

VOUS POUVEZ JOUER ET GAGNER PARTOUT OÙ QUE VOUS SOYEZ

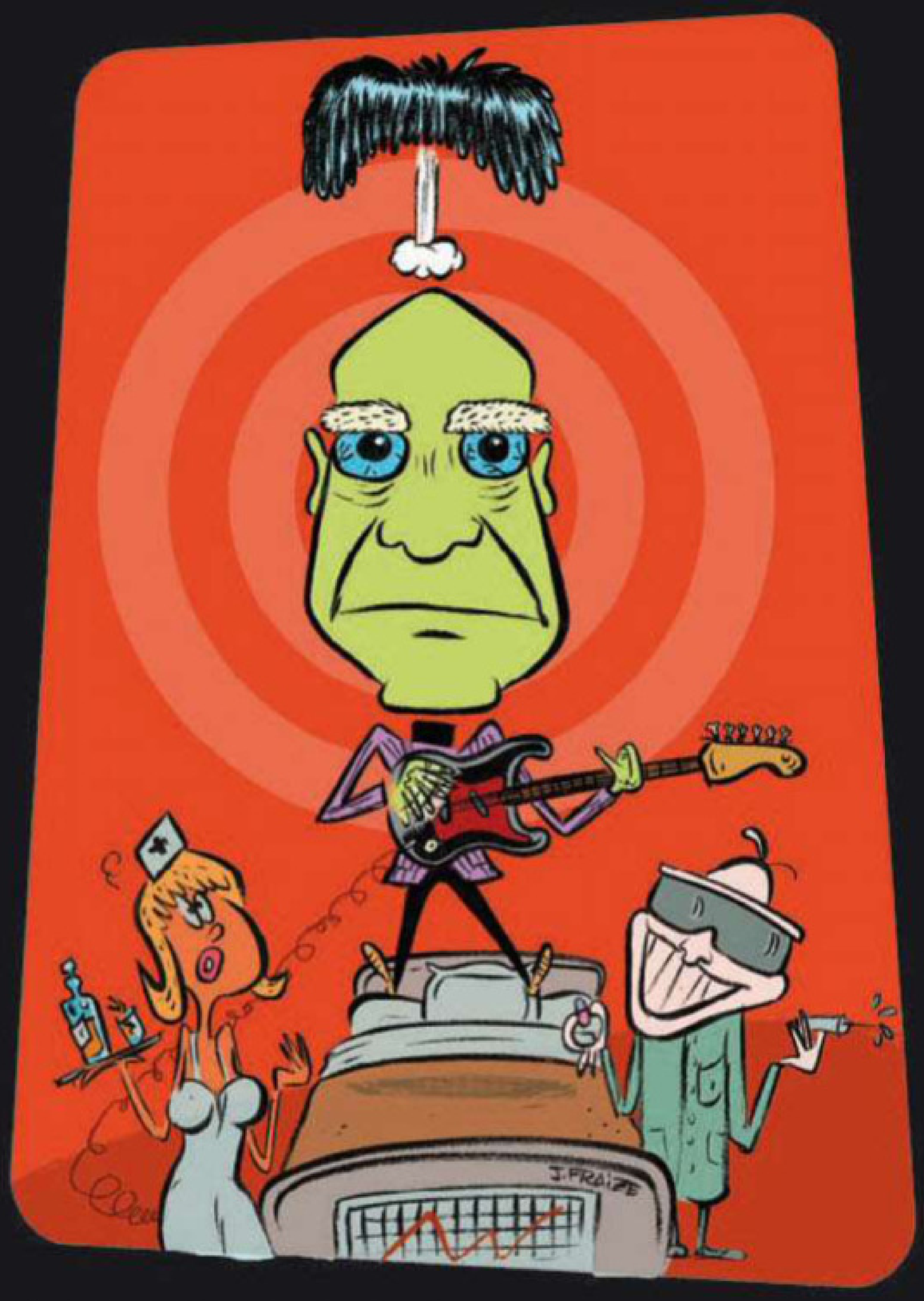
Téléchargez les **APPLICATIONS** PMU.fr

Disponible sur pmumobile.fr

Disponible sur App Store

JOUER COMPORTE DES RISQUES : ISOLEMENT, ENDETTEMENT... APPELEZ LE 09 74 75 13 13 (APPEL NON SURTAXÉ).

Courrier des lecteurs



Docteur guéri

Wilko Johnson est guéri. La preuve que le rock a encore la peau bien dure.

GEOFFREY *(courriel)*

Choqué

FFF en première partie de Shaka Ponk !? Bientôt Téléphone ouvrant pour BB Brunes...?

PHILIPPE BOUCKENOOGHE *(courriel)*

Oui

Pink Floyd, Neil Young, Paul McCartney, AC/DC, Bryan Ferry, Aretha Franklin... Les pages chroniques, c'est la maison de retraite ?

FELIX GROSSEN *(courriel)*

Théorie

Bonjour, si être rock peut se définir comme savoir faire chier ses parents et ses voisins avec de la musique de jeune, alors cela donne un truc bizarre si on y regarde de près : parce que être rock dans les sixties, c'était écouter du blues. Parce que être rock dans les seventies, c'était écouter du punk. Parce que être rock dans les eighties, c'était écouter du rap. Parce que être rock dans les années 90, c'était écouter de la techno. Parce que être rock dans les années 2000, c'était écouter des groupes en *The*... Et là on voit que ça commence à clocher. Alors pour être rock en 2014 pour faire chier ses parents et ses voisins, ne cherchez plus, écoutez du classique !

FRANCIS DABUDYK
(pas très loin de Nantes) *(courriel)*

Quel site ?

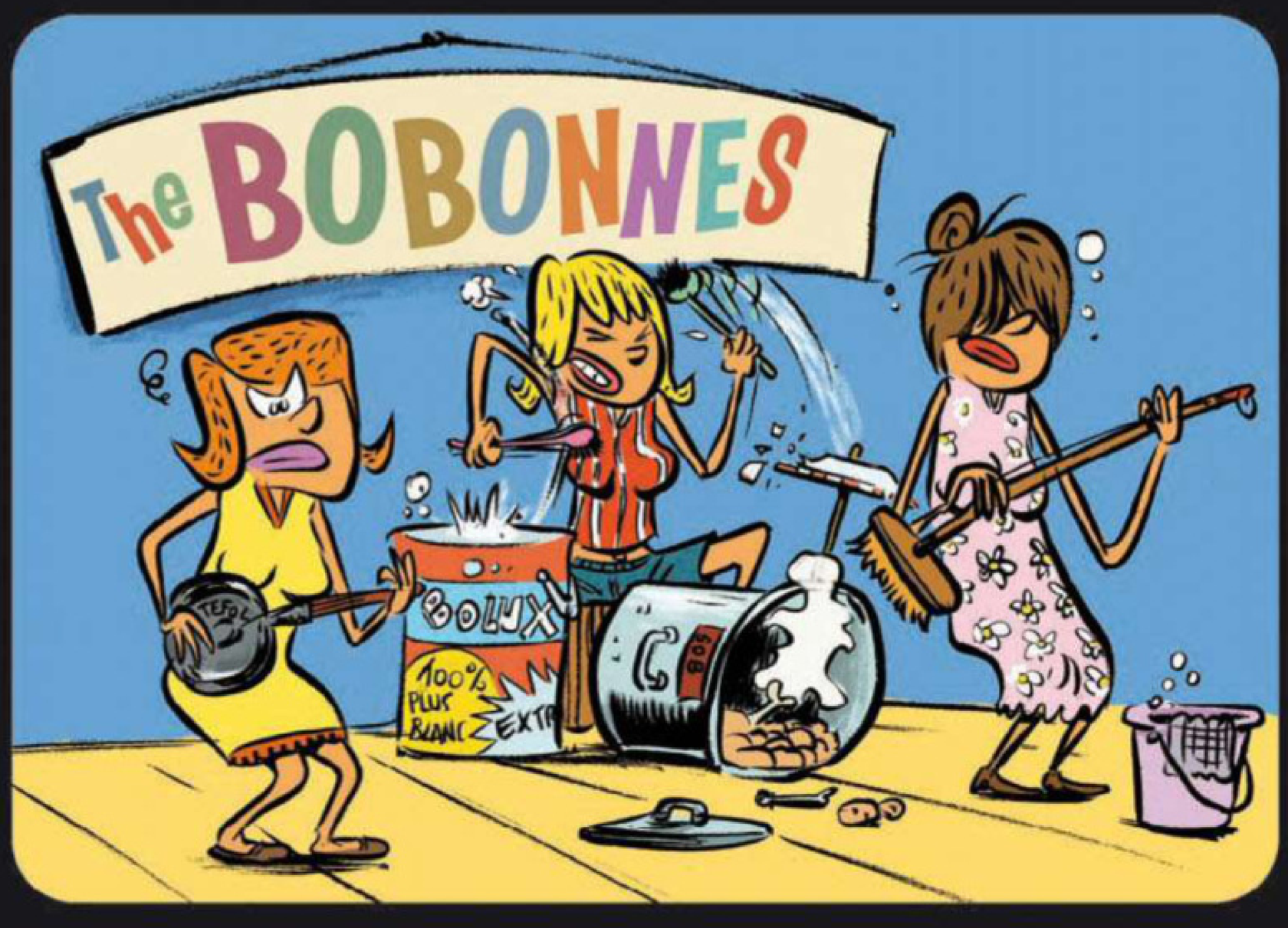
Bonsoir, je suis un de vos vieux fans. Quasi 15 ans, j'adore votre magazine, actus, chroniques, critiques, vous êtes la référence des médias rock. Mais je ne comprends pas votre obsession à mettre en une les groupes des années 70 dont je suis totalement fan, mais il y a quand même pas mal de bons groupes aujourd'hui, la scène psyché de San Francisco, la scène psyché française, le folk indépendant, pas mal de choses, voilà pour le coup de gueule. Je suis photographe (davidmaurel.tumblr.com/) et je vous propose mes services encore une fois parce que j'aime votre magazine et le rock'n'roll.
Autre chose quand même pendant que j'y suis, votre site, ça ne va pas du tout : Rendez-le vivant, mettez des live, faites des interviews vidéo, des actus au quotidien. Voilà, j'ai fini. *Keep on rockin' in a free world ! Peace !*

DAVID MAUREL *(courriel)*

Avec hommes

Félicitations cher Rock&Folk.
Vous avez vraiment assuré avec votre numéro de novembre 2014 : vous avez réussi à faire sans femme. Il y en a vraiment peu de manière générale, mais là vous vous êtes surpassés. A la base, je voulais compter le nombre d'hommes que l'on peut voir dans ce numéro mais je préfère vous laisser le soin de le faire, que vous vous rendiez bien compte. Installez-vous tranquillement, tournez les 134 pages une à une et comptez. Vous verrez, il y a un petit problème à la page 90 (le visuel de "Girls With Guitars 3") et, page 98, vous avez chroniqué l'album d'une femme. Etrange. On trouve aussi une femme page 91 mais, ouf, ce n'est que le visuel d'un album bien couillu de Silverhead... Plus sérieusement, les rockeuses et folkeuses ne risquent pas d'être vues comme des artistes intéressantes à produire si elles se font complètement boycotter par la presse spécialisée. Vous n'en avez pas un peu marre, d'être qu'entre couilles comme ça ? Please, faites un effort.
Vous me désespérez, là...

MARIE KIRSCHEN *(courriel)*



HP recommande Windows.

Make it matter.

Présentation de la nouvelle génération

HP Pavilion x2

LA TABLETTE QUI SE TRANSFORME EN ORDINATEUR PORTABLE.

Ravi de vous rencontrer.

Aussi compact qu'une tablette et performant qu'un PC portable

Doté d'un clavier amovible et d'une housse qui permet de régler l'angle d'affichage de la tablette, le HP Pavilion x2 est à la fois une tablette et un ordinateur portable.

Un PC Windows 100 % productif

Fourni avec Windows 8.1[1] et un an d'abonnement à Office 365 Personnel[2]. Office doit être activé dans un délai limité.

Batterie longue durée

Avec une autonomie de 11 heures[3] le HP Pavilion x2 dispose d'une alimentation durable qui vous permet de travailler et de jouer.

A partir de 329 € TTC*

Travail, loisir. À vous de choisir. Windows

Make it matter. = Donnez de l'importance. * Prix de vente conseillé.

© 2014 Hewlett-Packard Development Company, L.P. Certaines fonctionnalités nécessitent la mise à jour de Windows 8.1. La mise à jour est disponible via Windows Update. Accès Internet requis ; des frais peuvent s'appliquer. Certaines applications sont vendues séparément ; varie selon le marché. Toutes les autres marques commerciales appartiennent à leurs propriétaires respectifs.

[1] Voir http://www.microsoft.com. [2] Abonnement d'un an à Office 365 Personnel inclus. Doit être activé dans les six mois qui suivent l'activation de Windows. Le logiciel Office 365 Personnel ne peut pas être utilisé pour des activités commerciales, à but non lucratif ou génératrices de revenus. [3] La durée de vie de la batterie varie selon différents facteurs tels que le modèle, la configuration, les applications téléchargées, les fonctionnalités, l'utilisation, la fonction sans fil et les paramètres de gestion d'alimentation. La capacité maximale de la batterie diminue naturellement avec le temps et l'utilisation. Pour en savoir plus, visitez le site www.bapco.com.

MONSTER CD 49

1 JAMES WILLIAMSON WITH LISA KEKAULA
"I Got A Right"

La chanteuse des BellRays qui collabore avec le deuxième guitariste des Stooges ? Le résultat est, surprise, teinté d'une énergie assez crue typique de Detroit Michigan. Ah, et la chanson est signée Iggy Pop.

Extrait de l'album "Re-Licked"

2 BRYAN FERRY
"Loop De Li"

Funky et chic, ce nouveau titre du dandy apporte pleine satisfaction. Sur fond de cocottes de Stratocaster et de *bar chimes*, l'auditeur est transporté illico au temps suave d' "Avalon".

Extrait de l'album "Avonmore"

3 DISAGONY
"Meatball"

Est-ce l'éternelle roue temporelle de la musique ? On apprécie en tout cas sincèrement l'énergie très *nineties* de ce groupe helvète (Genève) certainement nourri aux sorties Sub Pop. Chouette pochette, autrement.

Extrait de l'album "Venom Dish"

4 T.I.
"Paperwork" feat. Pharrell Williams

Depuis quelque temps l'homme d'Atlanta met de la pop dans son hip hop. La preuve avec ce très addictif extrait, produit par Pharrell Williams, un type relativement présent dans les charts ces derniers mois.

Extrait de l'album "Paperwork"

5 THE LOVE ME NOTS
"You're Not Giving Me Enough"

Il est des bonheurs simples, toujours efficaces, tel celui-ci : un orgue garage sixties, un riff du même acabit et Nicole Laurenne au micro. Le groupe de Phoenix (Arizona) est là pour ça.

Extrait de l'album "Sucker"

6 CARL BARAT AND THE JACKALS
"Glory Days"

Avant un retour discographique des Libertines, Carl Barât n'a pu s'empêcher de former un nouveau groupe, qui sonne tel qu'on a toujours aimé l'entendre (et aussi un peu comme les Clash). Energie crue, skank reggae, esprit chevaleresque.

Extrait du single"Glory Days"

7 THE DATSUNS
"Bad Taste"

Récemment encore, les Néo-Zélandais jouaient à Paris leur hard rock avec une foi magnifique, adolescente et inaltérable. Une soirée où les solos de wah-wah, les riffs lourds étaient de rigueur. Exactement comme ici.

Extrait de l'album "Deep Sleep"

8 RANCID
"Collision Course"

Ceux qui le connaissent ne seront nullement étonnés, Tim Armstrong, 23 ans après ses débuts, n'aurait pas enregistré un nouveau Rancid si les nouveaux titres n'avaient pas été à la hauteur et la motivation intacte. Dont acte.

Extrait de l'album "... Honor Is All We Know"

9 THE RAVEONETTES
"Kill !"

Les Raveonettes ou le groupe qui voulut mettre dans sa musique les girl groups spectoriens et mille autres choses élégantes. Le duo danois est saisi ici en plein trip bruitiste, mais toujours très classe.

Extrait de l'album "Pe'Ahi"

10 BAXTER DURY
"Pleasure"

C'est ce qui est beau dans la pop, l'Anglais est devenu l'homme le plus cool de l'année sans prendre de cours de chant et avec des mélodies comme celle–ci, jouable à un doigt mais superbe. Le punk porte encore ses fruits et c'est une bonne nouvelle.

Extrait de l'album "It's A Pleasure"

11 GREENWICH CAVERN
"Monkeys On Mountain"

Amnéville, le Las Vegas de la Moselle, envoie au front ce groupe d'obédience hard rock, porté sur l'axe Thin Lizzy/ Deep Purple. Pied sur le retour, le quintette lorrain démontre son sens du travail bien fait.

Extrait de l'album "Monkeys On Mountain"

12 JERRY LEE LEWIS
"Mississippi Kid"

Memphis à mort, avec ses guitares, et ses chœurs chauds comme la braise, le Killer démontre un certain métier pour reprendre, eh oui, du Lynyrd Skynyrd.

Extrait de l'album "Rock & Roll Time"

13 WAMPIRE
"Sticking Out"

Portland, éternelle capitale du cool, fournit un nouvel élément spécialisé dans la pop hybride. Ce morceau à l'étrangeté garage appréciable n'est qu'une facette des vastes compétences du sextuor...

Extrait de l'album "Bazaar"

14 THE FLAMING LIPS
"Fixing A Hole"

Oui, les Lips de Wayne Coyne ont donc repris entièrement "Sgt Pepper...". Autant dire que cette composition assez enlevée de McCartney est quelque peu bousculée sous le traitement totalement lysergique ici appliqué mais qui, très humblement, respecte la mélodie. Lennon, probablement, aurait apprécié le délire.

Extrait de l'album "With A Little Help From My Fwends"

15 BO DIDDLEY
"Mumblin' Guitar"

Un morceau, cela ne pose jamais de problème, d'une légende que les Rolling Stones ont repris quand ils sortaient de l'adolescence. Le son, certes, souffle un peu mais c'est totalement pris sur le vif et l'énergie est inaltérable.

Extrait du coffret 3-CD "Rock Instrumentals Story"

16 THE ASTEROID N°4
"Revolution Prevail"

Le titre le plus susceptible de plaire aux bikers et/ou aux fans de Hawkwind sur le nouvel album de ce formidable groupe américain, actuellement basé à San Francisco.

Extrait de l'album "The Asteroid N° 4"

17 SALLIE FORD
"Dive In"

Plus tellement rétro selon ses dires, mais en tout cas toujours très pimpante, la rockeuse de l'Oregon présente un extrait de son nouvel album, le premier qu'elle publie libérée de son groupe The Sound Outside.

Extrait de l'album "Slap Back"

18 THE DRUMS
"Kiss Me Again"

Très courue mais très fréquentable, la formation de Brooklyn est capable de beaucoup de choses. Par exemple d'un titre cadencé eighties avec ses guitares et son rythme enjoué.

Extrait de l'album "Encyclopedia"

19 KITTY, DAISY & LEWIS
"Baby Bye Bye"

Mick Jones est à la production et le groupe familial londonien, toujours très soigneux, s'efforce de jouer une chanson étonnante. Ces jeunes gens assurément ont écouté les vieux skas jamaïcains.

Extrait de l'album "The Third"

20 DEATH FROM ABOVE 1979
"Nothin' Left"

Rares sont les groupes qui choisissent de faire une pause de dix ans après un premier album. Après avoir fondé MSTRKRFT tout de même, le duo de Toronto revient aux guitares et c'est sauvage.

Extrait de l'album "The Physical World"

21 BILLY IDOL
"Can't Break Me Down"

A l'image de ce qu'est sa carrière, le peroxydé du Middlesex aime le punk, mais apprécie également le succès commercial. Le cahier des charges est rempli avec ce titre qui plaira sans doute aux amateurs des Cars.

Extrait de l'album "Kings & Queens Of The Underground"

22 CURTIS HARDING
"Keep On Shining"

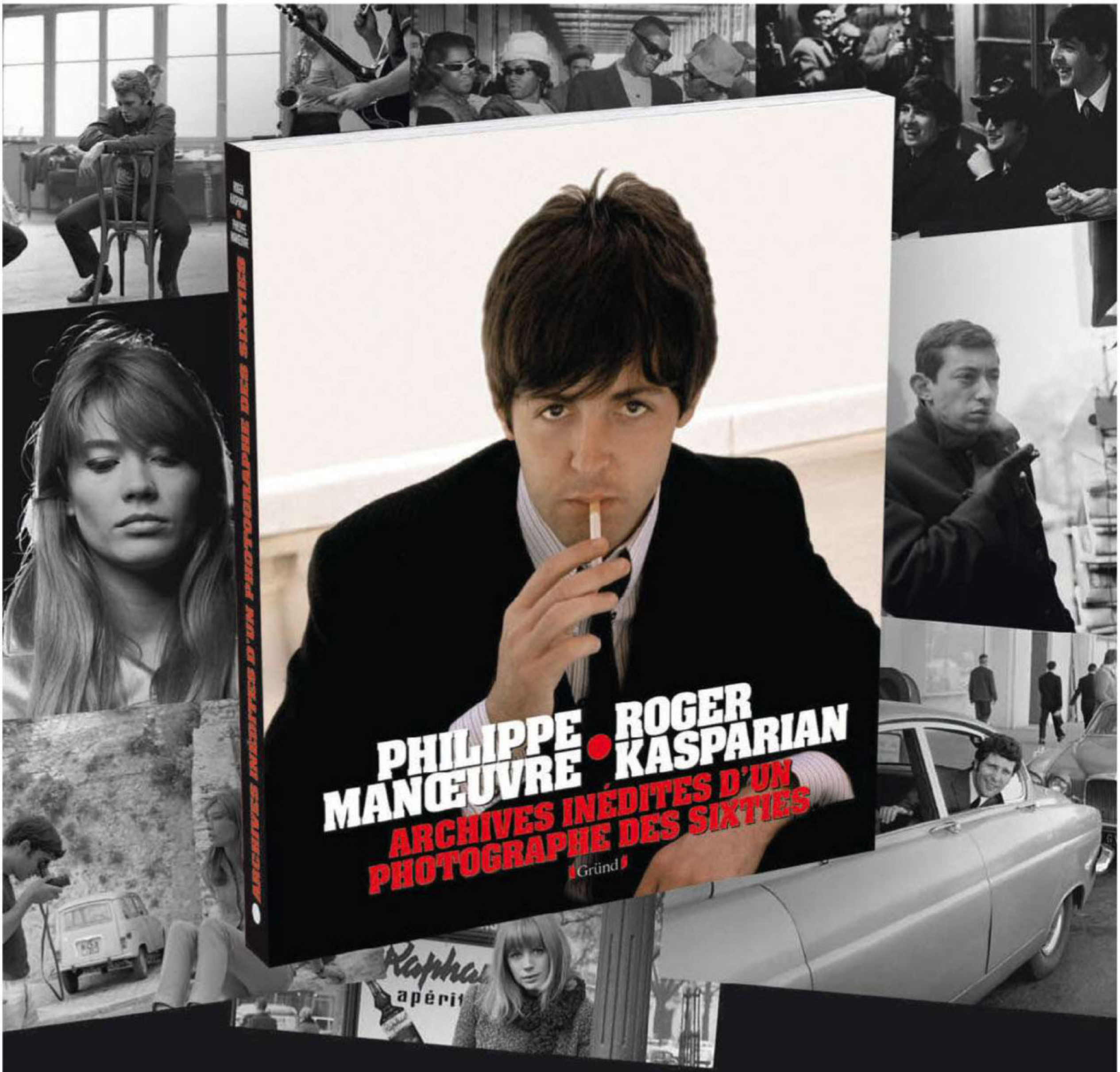
Le label Burger ne produit pas que des groupes débraillés. Démonstration avec ce *debut album* tiré à quatre épingles, par un chanteur soul cultivé mais qui a le bon goût de ne pas chiquer au bon élève.

Extrait de l'album "Soul Power"

23 TALISCO
"The Keys"

Carton certain, aperçu sur moult scènes étrangères et dans des salles d'importance, le Français Jérôme Amandi livre une pop computerisée habilement produite, composée au métier, mais néanmoins habitée.

Extrait de l'album "Run"



« Beatles, Rolling Stones, Who, Beach Boys, Yardbirds, Manfred Mann ou Kinks, **Roger Kasparian les a tous immortalisés**, suivant les artistes dans leurs loges ou les rues de Paris, parfois chez eux ou en studio.

Des centaines de photos rares, inédites ou intimes, prises au cours de dix années dans la grande usine pop.

Ombre parmi les lumières, **voici la jeunesse de Roger Kasparian**. »

Philippe Manœuvre

En librairie le 16 octobre

@editionsgrund

Gründ

grund.fr

OÜI FM

Télégrammes

PAR BUSTY

France

100 GUITARES
Glenn Branca propose aux guitaristes et bassistes intéressés de participer à la représentation parisienne de sa Symphonie n° 16 "Orgasm" pour 100 guitares (le 20 février à la Philharmonie de Paris). La sélection se fera sur dossier après inscription à l'adresse *100guitarsparis@gmail.com.*

ALLAH-LAS
Les Californiens, qui viennent de sortir l'album au titre lui-même très californien, "Worship The Sun", seront en tournée dans toute la France en 2015, tournée qui passera notamment par le Trabendo (Paris) le 22 février.

BLACK BOMB A
Le groupe français sortira son nouvel album début 2015 chez Verycords/ Warner.

Allah-Las

"J'en ai marre de Bob Dylan"

THE DØ

Soko

BRODINSKI
Le cofondateur et chef de file du label parisien Bromance, connu pour ses collaborations avec Kanye West et Gesaffelstein, sort son premier single "Can't Help Myself" (avec le rappeur SD), extrait d'un album prévu début 2015.

CIDISC
La 83e CIDISC (Convention Internationale des Disques de Collection) aura lieu les 17 et 18 janvier à l'Espace Champerret (Paris) de 10 h à 18 h 30.

DICK RIVERS
Victime d'un fâcheux traumatisme crânien suite à une chute, l'ex-Chats Sauvages a été contraint d'annuler sa tournée qui devait commencer en janvier.

FATALS PICARDS
L'opération menée sur la plateforme de crowdfunding Ulule par le groupe français lui a permis d'atteindre son objectif de financement en trois jours et de collecter au total 62 755 euros soit 319 % de l'objectif initial !

JOHNNY HALLYDAY
Le nouvel album du rocker français "Rester Vivant" s'est classé premier des ventes dès sa sortie. Avec quelque 131 800 ventes en première semaine, c'est le meilleur démarrage français de l'année.

PERE UBU
Le groupe américain se produira à Paris (Maroquinerie) le 27 janvier.

ROGER KASPARIAN
La maison de ventes FauveParis propose une vente "You Rock !" le 20 janvier à 19 heures, avec notamment des photographies de Kasparian. Des concerts sont également prévus à partir du 6 janvier.

SACEM
Le pôle Education artistique et action culturelle solidaire, récemment créé au sein de la SACEM, lance son premier programme d'aide à la création musicale en milieu scolaire, dans des écoles primaires et des collèges ZEP de l'académie d'Aix-Marseille.

SOKO
La chanteuse française sortira en février son deuxième album produit par Ross Robinson (Korn, Deftones, The Cure...).

WHITE FENCE
Tim Presley en tournée française début 2015 : le grand ami de Ty Segall se produira notamment à la Maroquinerie (Paris) le 25 janvier.

Photos DR

GASPARD ROYANT
Un single de Noël pour le chanteur : sa version de "Christmas (Baby Please Come Home"), le classique de Darlene Love, est disponible depuis le 8 décembre.

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

Royaume-Uni

“Je ne suis pas d’accord avec cette histoire de musique gratuite. Vous verrez, bientôt le chanteur de Coldplay va venir sonner chez vous pour vous offrir son disque”

NOEL GALLAGHER

Gaz Coombes

ALEX KAPRANOS
“La Tournée Des Grands Ducs”, version française des carnets de tournée du chanteur de Franz Ferdinand, paraîtra en mars prochain. L’Ecossais, ancien cuisinier, raconte notamment dans le détail ses expériences gastronomiques sur la route.

AC/DC
Le groupe va partir en tournée pour après la sortie de “Rock Or Bust”, mais sans Phil Rudd, toujours atteint de démence et arrêté une seconde fois après une bagarre dans la rue.

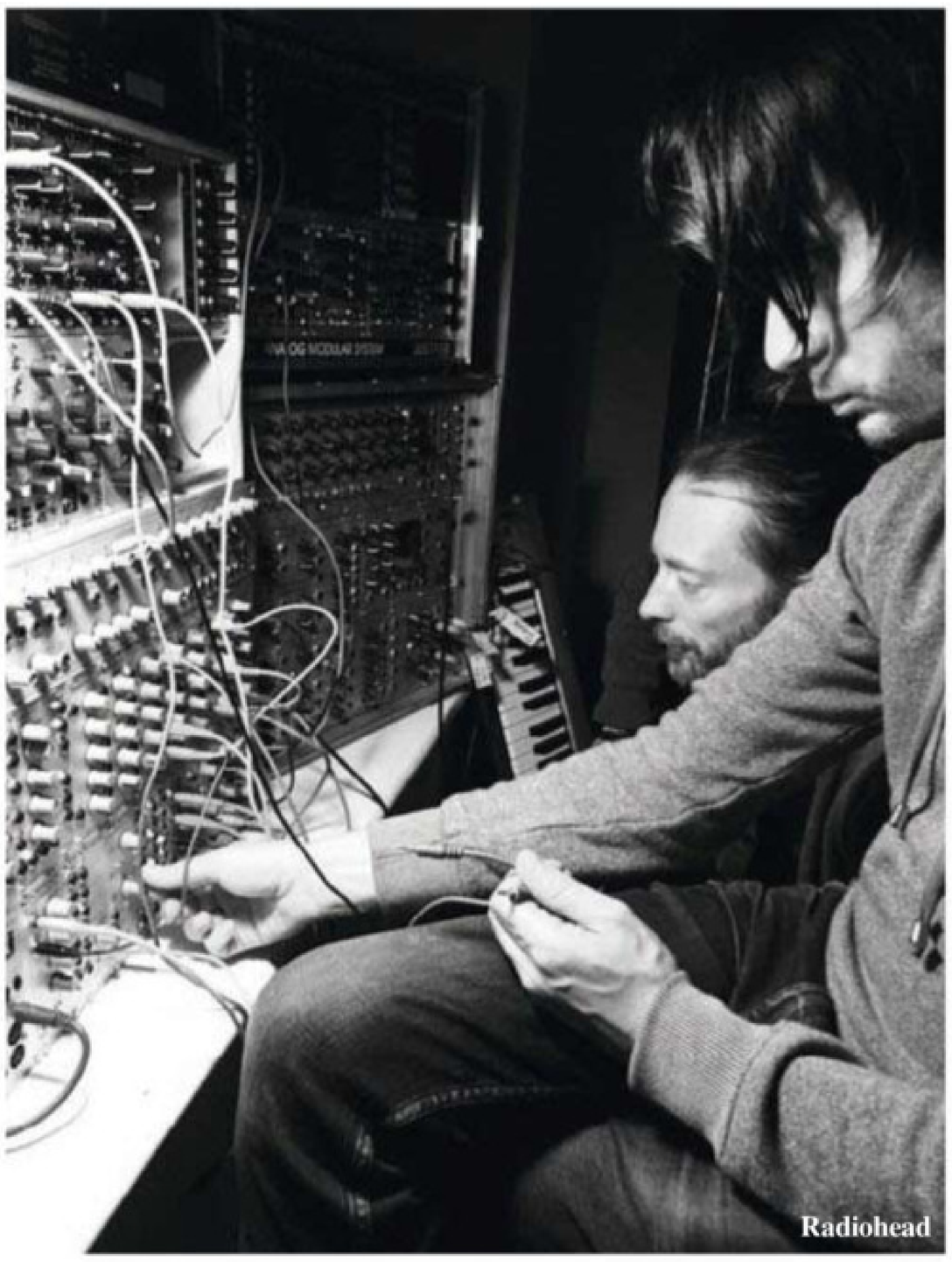
BONO
Le chanteur irlandais a connu un mois mouvementé : son jet privé a d’abord perdu une porte lors d’un vol vers l’Allemagne. Sans gravité. Puis a eu un accident de vélo, plus sérieux puisque le patron de U2, atteint de multiples fractures, est immobilisé pendant deux mois. Le groupe devait se produire au World Aids Days à New York, Chris Martin et Bruce Springsteen ont remplacé le convalescent au micro.

COLDPLAY
Le quartette de Chris Martin a annoncé le titre de son septième album, en cours d’élaboration : “A Head Full Of Dreams”.

DAMON ALBARN
D’après le Sun, une collaboration entre le chanteur/ producteur et la star anglaise multiplatinée Adele est à l’ordre du jour. Pour le prochain album de l’interprète de “21” ?

EMPIRE OF THE SUN
Le duo australien place un nouveau titre, “Wandering Star”, que les heureux spectateurs de “Dumb And Dumber De” pourront entendre dans la bande-son du film.

GAZ COOMBES
Le chanteur de Supergrass a enregistré un deuxième album solo. Le surprenant “Matador”, à paraître le 28 janvier.



Radiohead

GRAVENHURST
Le natif de Bristol, nommé dans le civil Nick Talbot, avait sorti cinq albums dérivant entre post rock, folk et électronique étrange. Il s’est éteint à 37 ans dans des circonstances pour l’instant inconnues.

IAN McLAGAN
Pour les Small Faces, puis les Faces, l’Anglais a joué de sous-estimées parties d’orgue Hammond et de Wurlitzer, avant de devenir un homme de séance au tableau de chasse démentiel (Stones, Springsteen, Dylan, Joe Cocker, Billy Bragg, etc). Il s’est éteint à 69 ans après une crise cardiaque.

THE KINKS
La réconciliation des frères Davies semble encore compromise, Ray et Dave se sont à nouveau écharpés par communiqués interposés. Dave reprochant cette fois à Ray de réécrire l’histoire au sujet de la fameuse histoire du *green amp* ayant servi à l’enregistrement de “You Really Got Me”.

PALMA VIOLETS
Vingt nouvelles chansons sont prêtes pour le deuxième manifeste des morveux londoniens. A paraître en 2015.

PJ HARVEY
La chanteuse de Yeovil publie son premier recueil de poésies, “The Hollow Of The Hand”, qui sera agrémenté de photographies prises par le réalisateur Seamus Murphy au cours de voyages au Kosovo, Afghanistan, Etats-Unis effectués en compagnie de la musicienne.

RADIOHEAD
Le producteur Nigel Godrich est en studio avec le quintette d’Oxford. “The King Of Limbs”, sa dernière somme, est parue voici presque quatre ans.

RIDE
Libre de tout engagement avec Beady Eye tout juste sabordé, Andy Bell retrouvera Mark Gardener, Laurence Colbert et Steve Querait pour la reformation du groupe shoegaze qui s’était séparé en 1996. Un passage à l’Olympia est prévu le 27 mai 2015.

SPECTOR
Le groupe londonien revient avec un nouveau single, le mélancolique “Don’t Make Me Try” produit par Devonté Hynes. En revanche, pas de date de sortie annoncée pour son deuxième album.

Photos DR

THE LIBERTINES
Dix ans après son dernier disque, le groupe de Peter Doherty a signé un nouveau contrat pour un troisième album, à paraître sur la major EMI. Le deal a été conclu en Thaïlande, où Doherty se désintoxique paraît-il avec succès depuis peu.

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

Etats-Unis

ALABAMA SHAKES
Le second album du groupe de Brittany Howard, promis depuis un an, n'est toujours pas annoncé. En revanche le groupe reprend la route dès février prochain.

AUSTIN PSYCH FEST LEVITATION
Le grand rassemblement texan organisé chaque année par les Black Angels a annoncé l'impressionnante affiche de sa huitième édition (du 8 au 10 mai) : Melody's Echo Chamber, Tame Impala, The Jesus And Mary Chain, Primal Scream, Spiritualized...

AXL ROSE
Le patron des Guns N'Roses a à nouveau fait l'objet d'une rumeur sur Internet annonçant sa mort. Qu'il a immédiatement démentie sur son compte Twitter personnel : *"Si je suis mort, est-ce que je dois encore payer des impôts ?"*

BOB DYLAN
"Shadows In The Night", le prochain Zim, sera... un album de reprises, produit par Jack Frost. Au menu, dix chansons savamment extraites du répertoire de Frank *The Voice* Sinatra. Sortie Columbia annoncée : 2 février 2015.

CAKE
Pete McNeal, batteur du groupe californien entre 2001 et 2004, a été condamné à une peine de 15 ans de prison minimum, après plusieurs affaires de pédophilie.

COURTNEY LOVE
La chanteuse de Hole a enterré la hache de guerre avec ses meilleurs ennemis des années 90 : Billy Corgan des Smashing Pumpkins et Marilyn Manson. Lesquels, tout heureux de se réconcilier également, ont aussitôt décidé de marquer le coup en apparaissant sur scène ensemble à Londres pour une version de "Ava Adore".

DAVE GROHL
Le chanteur des Foo Fighters envisage une saison 2, pour sa série de documentaires "Sonic Highways", dont chaque épisode est consacré à un studio d'enregistrement légendaire.

DEERHUNTER
Le chanteur Bradford Cox a eu un accident de voiture. Sa vie n'est pas en danger, mais le chanteur d'Atlanta a tout de même posté une photo de lui sur Instagram avec une impressionnante minerve.

GRIZZLY BEAR
Le groupe de Brooklyn n'a rien de prévu dans ses tablettes. En revanche, Chris Taylor le multi-instrumentiste de la bande publiera son livre de cuisine en avril.

INTERPOL
Sur la route de Toronto, le bus de tournée dans lequel se trouvaient les New-Yorkais a été bloqué 50 heures sous une tempête de neige.

"En termes de qualité d'écriture, Kurt Cobain et moi étions au même niveau. Les autres étaient loin derrière"

BILLY CORGAN

Sleater-Kinney

Photo Brigitte Sire - DR

JOANNA NEWSOM
La chanteuse et harpiste californienne travaille au successeur de "Have One On Me", son troisième long format paru en 2010.

KATE PIERSON
La chanteuse des B-52's n'avait encore rien sorti sous son nom, ce sera chose faite le 17 février avec l'album "Guitars And Microphones", un disque auquel participe notamment le Strokes Nick Valensi.

LANA DEL REY
Bien qu'elle ait prévu de tourner avec Courtney Love aux USA l'an prochain, la native de New York a commencé l'élaboration de son prochain album.

LOW
L'autre figure musicale de Duluth (Minnesota) a tout juste commencé à façonner son onzième album.

MADONNA
Deux nouvelles chansons de la Ciccone, "Rebel Heart" et "Wash All Over Me", ont fuité sur le web sans son consentement. La chanteuse offusquée a déclaré : *"Je me sens violée en tant qu'humain et en tant qu'artiste."*

SEASICK STEVE
Le bluesman barbu d'Oakland revient le 23 mars avec "Sonic Soul Surfer", son septième effort.

SKY FERREIRA
La native de Los Angeles travaille *"en toute tranquillité"* avec Primal Scream, pour ce qui pourrait être son deuxième disque.

SLEATER-KINNEY
Le retour du trio de Portland avec un nouvel album en janvier prochain ("No Cities To Love") et un best of n'empêchera pas Carrie Brownstein, la chanteuse/ guitariste, de réaliser une cinquième saison de sa série comique "Portlandia".

Condoléances

Jimmy Ruffin (chanteur des Temptations), **Bobby Keys**, **Ian McLagan**, **Erick Bamy** (chanteur soul français), **Granvenhurst, Brian Goble** (chanteur des Subhumans), **Olivier Joffrin** (producteur des Norvins, TV Killers, No Talents), **Ralph Baer** (inventeur de la première console de jeu vidéo)

Photo Jeff Kravitz/ Getty Images

KURT COBAIN
La chaîne HBO diffusera l'an prochain un documentaire officiel consacré au chanteur de Nirvana. Le film, qui passera également au cinéma, est intitulé "Montage Of Heck". Il est produit par sa fille Frances Bean. En revanche, Courtney Love ne participera pas au projet.

“J’aime les chansons de Noël”

CHRIS ESQUERRE

Spécialistes des sketches surréalistes et ciselés, le Français incarne un phénomène assez peu répandu d’humoriste réellement drôle. Qu’écoute-t-il ?

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

“*Je vous préviens, je n’écoute plus beaucoup de musique*.” Ainsi avait prévenu Chris Esquerre avant d’accorder cette interview. Méticuleux, soucieux du détail, le garçon l’est assurément. C’est ce qu’on se dit chaque semaine en découvrant les mini-épisodes d’ “Importantissime, Les Coulisses De L’Emission”, série hilarante diffusée le samedi sur Canal+ qui prend la forme d’un faux documentaire : on y voit Chris Esquerre en animateur/ producteur d’une émission fictive d’*infotainment* martyrisant ses collaborateurs sur et hors plateau. C’est drôle et plus cruel que tout ce que le Rouennais a fait auparavant (“Télé-Oléron”, ou la mythique *Revue de presse des journaux que personne ne lit*). Chris Esquerre a le don pour faire des formats courts télévisuels plus malins, surréalistes, drôles, que la moyenne. Il a également rodé son spectacle ses dernières années — il sort aujourd’hui en DVD et il fait depuis la rentrée de la radio tous les jours sur France Inter. Avant l’entretien dans le studio 106 de la Maison de la Radio, Esquerre a griffonné sur une feuille A4 les chansons qu’il a appréciées depuis sa naissance en 1975. Une liste dans laquelle se côtoient Françoise Hardy (“L’Amitié”) et Daft Punk (“Get Lucky”), Cat Power, Dionne Warwick et Chet Baker. Et dont il parle ici avec une candeur et une drôlerie certaines.

ROCK&FOLK : “Importantisssime” est fabuleux. Le projet était dangereux. Parler de la télé à la télé. Or la série est très noire, très violente...
Chris Esquerre : Il y a un peu ce côté. Mais c’est fait pour faire marrer. La télé est un support de connerie, le projet n’était pas de dénoncer un système. Je dispose surtout d’une super matière pour me moquer. Et je connais bien ce milieu, l’inspiration m’est venue, comme avec “Télé Oléron”. J’ai pensé au film “Spinal Tap”. J’ai adoré ce truc quand je l’ai découvert. Le procédé du faux documentaire m’a énormément plu.

R&F : Sans trop grossir le trait, ou à peine...
Chris Esquerre : Oui, avec un côté très réaliste, sans gros gag la plupart du temps. Et ça ne se fait pas trop en France. Quand j’ai commencé “Importantissime”, on m’a dit que je devrais regarder “The Office”, la série de Ricky Gervais. Mais j’aime bien avoir mes idées. Je n’ai regardé qu’une fois que j’avais fait le pilote. J’aime bien, mais je n’ai pas l’impression de faire la même chose. Et puis je ne suis pas comédien, je ne sais pas incarner quelqu’un que je ne suis pas. Un comédien, on peut lui demander de faire un charcutier dépressif de cinquante ans. Moi je ne peux pas. Je joue toujours des personnages dérivés de moi-même. Dans les chroniques, dans le spectacle, c’est une partie de moi-même simplement un peu exagérée. Je voulais aussi qu’il y ait une tonalité non professionnelle, comme dans les documentaires. Laurence, c’est une amie. Jean Bradley, c’est le monteur de la pastille...

“J’aime bien les chansons tristes, donc j’aime bien Jeff Buckley”

R&F : La série va-t-elle évoluer ?
Chris Esquerre : J’ai de gros problèmes. J’étais parti pour une série de seize épisodes. Et là je commence à avoir du mal à me renouveler. Ça ne peut pas devenir “Plus Belle La Vie”. Ça doit rester une problématique de télévision. Je suis en train de me demander ce que je vais faire. Je vais peut-être en faire quatre en janvier et tenter un autre format. La chaîne est très contente. Quand les gens aiment, il y a toujours une pression, il faut toujours continuer naturellement, mais non. Quand un album est bon et qu’il n’a que dix chansons, on n’en veut pas vingt-cinq ou cinquante. D’ailleurs, il faudra que quelqu’un m’explique pourquoi il n’y a que dix ou douze chansons sur un album.

R&F : Ce sont les durées du vinyle et du CD qui ont dicté la forme de l’œuvre...
Chris Esquerre : Je suis un peu jaloux des musiciens. Tu vois des mecs qui, au bout de trois ans, reviennent avec douze chansons. Bon, très bien, bravo, mais quand on voit que dedans, il y en a seulement une de super, deux de sympas, on se dit : *Bah dis donc, les mecs, vous vous êtes barrés trois ans pour ça ?* Quand je vois ce que j’écris, parfois je me dis qu’ils ont de la chance. Je ne regrette rien, mais je me dis que ça doit être cool d’être chanteur.

Je n’ai pas honte

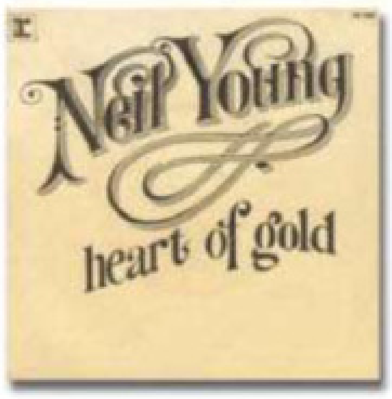
R&F : Votre premier rapport à la musique ?
Chris Esquerre : J’allais faire la réponse bidon : dans le ventre de ma mère, les battements de cœur... Le premier grand vinyle que j’ai eu, un maxi 45, ou un 33 tours, je ne sais même plus, c’était Sade, “Smooth Operator”. J’avais la chanson du film “ET” aussi, chantée par un gosse de douze ans. Et puis la musique qu’on écoutait chez moi. Je ne sais pas si j’aurais aimé Véronique Sanson si mes parents ne l’avaient pas jouée. Je l’ai entendue malgré moi. Et on s’habitue aux choses. Idem pour Ferré ou Brel. Bon, mon père écoutait Cabrel, mais là je n’ai pas pu. Ça n’a pas pris. Mes parents avaient divorcé et mon père écoutait des musiques tristes. Chez ma mère, c’était autre chose. Ils se sont séparés quand j’étais en CM2. Avec ma mère on écoutait Alan Parsons Project, “Let’s Talk About Me”. C’est connu ? Ils sont morts ? Beaucoup Souchon aussi.

R&F : Vous grandissez dans les eighties. Pas de Jackson ? Pas de Prince ?
Chris Esquerre : Non pas tellement. En revanche j’aimais bien le truc de l’autre Jackson, Jermaine, avec Pia Zadora. Ah et Lionel Richie, “Say You Say Me”, c’était lui ? Tout à l’heure dans l’émission, ils ont passé Deee Lite, j’adorais ce truc.

R&F : Quel est le basculement ? Quand avez-vous décidé d’écrire et d’être comédien ? Vous travailliez dans l’économie...
Chris Esquerre : Je m’ennuyais sévère dans mon travail. J’avais fait le tour de mon boulot. Je me disais, il me reste quarante ans à cotiser, je n’allais pas passer l’essentiel de mon temps à faire des trucs qui ne m’intéressaient plus. Je risquais de re-souffrir au travail, ce n’était pas tenable sauf à faire une grosse dépression sous cachetons. Je voulais un métier qui soit agréable à faire. C’était en 2002, je n’étais pas si vieux que ça. J’ai voulu faire de la radio, j’ai commencé en faisant des petits reportages humoristiques. J’ai acheté un ordinateur, un micro, et j’ai fait des faux reportages. J’ai en quelque sorte baissé les bras. C’est le contraire d’être courageux. J’ai démissionné en bonne intelligence, mon patron a été très compréhensif. J’avais le chômage, ça m’a financé ma transition. J’ai fait des maquettes que j’ai envoyées à toutes les radios. France Bleue m’a rappelé, puis ensuite Radio Nova. Jean-François Bizot m’a appelé aussi. J’ai commencé comme ça, avec une chronique par semaine. Tout en conduisant des camionnettes pour gagner ma vie. On croit toujours que le piston est la seule voie, mais les gens écoutent ce qu’on leur envoie.

R&F : Que trouve-t-on sur cette feuille ?
Chris Esquerre : Il faut savoir que je n’écoute plus de musique aujourd’hui. J’en écoutais beaucoup avant, maintenant je préfère le silence. J’adore, en revanche, en écouter en voiture. J’adore quand, idéalement, sur une nationale où il y a des peupliers, le passage des arbres correspond au rythme de la musique.

R&F : Comme la country music, sur les pylônes des routes américaines...
Chris Esquerre : Ah, alors oui, ça j’aime beaucoup. J’aime beaucoup



Neil Young, la chanson “Heart Of Gold”. Mais par exemple le reste, je n’aime pas. J’ai écouté d’autres chansons que je n’aime pas. Simon And Garfunkel, j’aime tout. J’aime aussi beaucoup un disque de Luciano Pavarotti, “Les Airs Du Grand Echiquier”. Parce que ce n’est pas rebutant. A quelqu’un qui n’aime pas ce genre de musique, je lui conseille ce disque. Ce sont de très belles

mélodies que tout le monde peut aimer. Mais j'aime également Cerrone, "Supernature". Je ne sais même pas quel genre c'est. Quand j'étais à Nova, j'écoutais ce qu'ils passaient : Yubaba Smith And Fortune. Colette Magny, parce que ça passait chez mes parents. J'aime beaucoup les musiques de films, Hans Zimmer, George Delerue, Philip Glass. J'aime bien les jingles et les génériques d'habillage, je n'en ai pas honte. A une époque, j'écoutais aussi beaucoup les trucs d'ambiance : Craig Armstrong, Nitin Sawhney, un Indien. J'aime des vieux trucs, The La's, mais une seule chanson, "There She Goes". Je serais incapable de dire ce qu'ils ont fait d'autre. J'aime beaucoup l'album "Kékéland" de Brigitte Fontaine. Je l'ai beaucoup écouté, mais pas tellement les autres.

Avec les peupliers

R&F : Humour et musique peuvent-ils aller ensemble ?

Chris Esquerre : A part "Je Bois" de Boris Vian, ça ne me paraît pas possible. La musique drôle ne m'intéresse pas, j'attends des émotions. Boris Vian, c'est un sketch parlé, quasiment. Mais il y a des chansons drôles de lui qui ne m'intéressent pas. Si, j'aime bien Boby Lapointe. Mais parce que c'est quasiment de la poésie. Autrement ce sont souvent des choses tristes que j'écoute. J'aime bien Johnny Hallyday, j'ai mis la chanson "Ne Reviens Pas". J'apprécie les trucs tristes. Dans la musique, il y a souvent des attitudes. J'ai des potes qui me disent : *"La chanson française ne peut pas être bien, c'est forcément ringard à cause de la langue."* J'aurais adoré faire des tests. Prendre des chansons françaises et les faire chanter par un autre mec, mettons McCartney et les faire écouter à un récalcitrant. Il trouverait ça génial. Je suis sûr que plein de gens tomberaient dans le panneau. Ça changerait leur jugement. Les Sex Pistols, j'adore une seule chanson, c'est "My Way" repris par Sid Vicious. J'ai mis aussi les trucs dont je sais que ce n'est pas bien. Pendant un temps j'écoutais ce truc polonais dans ma voiture, "Dragostea Din Tei".

R&F : O-Zone, de la dance roumaine...

Chris Esquerre : Voilà, j'ai mis aussi Jeanette, "Porque Te Vas", j'adore. J'aime bien les chansons tristes, donc j'aime bien "Hallelujah" par Jeff Buckley. Paul McCartney, j'aime bien les chansons qu'il faisait il y a à peu près dix ans. "From A Lover To A Friend". J'aime bien Dean Martin qui chante "Marshmallow World", j'aime les chansons de Noël. Les Stone Roses, "I Wanna Be Adored".

R&F : Etes-vous allé à des concerts ?

Chris Esquerre : Très peu. Je m'y suis retrouvé par hasard. De moi-même je crois que je n'ai jamais acheté un billet de ma vie. Si, pour Pavarotti, c'était pour ma grand-mère. Parce que je préfère toujours les versions studio, sans exception. Ceux qui aiment bien les concerts, ils aiment surtout le chanteur. Objectivement en concert la qualité sonore est inférieure. Ou peut-être qu'ils ne peuvent pas mettre le son assez fort chez eux. Ou ils veulent voir la personne en vrai, ce qui équivaut à l'aduler. L'autre jour, on a reçu Patrick Poivre d'Arvor à la radio, ça m'a fait bizarre de le voir en vrai, mais rien de plus.

R&F : Vous êtes rouennais, les groupes locaux ? Les Dogs ?

Chris Esquerre : Ah oui, c'est vrai. Je connaissais le nom par mon demi-frère, ils passaient sur RVS, mais je ne savais pas ce qu'ils faisaient.

R&F : Il y a aussi Tahiti 80...

Chris Esquerre : Oui je me souviens du nom mais je serais incapable de dire ce qu'ils faisaient. Il y avait des autocollants, je me souviens.

R&F : Qu'écoutez-vous en arrivant à Paris ?

Chris Esquerre : J'arrive en 1998. J'écoutais Moby, parce que je suis très influençable. Je ne pourrais plus écouter aujourd'hui, ça me ferait chier.

R&F : Les Stones ou les Beatles ?

Chris Esquerre : Les Stones, c'est deux trois chansons, mais je ne peux pas dire que j'aime les Stones. Je n'ai jamais dit non plus que j'aimais les Beatles. J'ai mis la chanson de Mick Jagger et Dave Stewart. Qui chantent "Old Habits Die Hard". PJ Harvey, j'aime bien "On Battleship Hill" mais ce n'est pas représentatif de ce qu'elle fait. Je ne saurais même pas dire les noms des styles. J'aime en parler. Et en écouter, quand j'ai un bon système son. Dans ma voiture, avec les peupliers, ou sur l'autoroute en léger excès de vitesse. Je peux écouter Mika, "Relax", j'avoue.

Je m'abstiens de chanter

R&F : Faire des sketches sur la musique vous intéresserait ?

Chris Esquerre : Je ne l'ai jamais fait, à part quelques parodies de Nouvelle Star. Oui, les conversations à n'en plus finir sur des détails de musique me dépassent complètement. Je trouve que les gens s'envoient à la gueule énormément de références. Pour moi ce n'est pas parler de musique que de se balancer des noms de groupes. Je n'ai pas entendu de gens bien parler de musique. C'est compliqué, je pense. On joue à qui a la plus grosse dans sa connaissance de la musique. Le but est de citer des trucs que l'autre ne connaît pas. Ce que je vois aussi des musiciens, depuis que j'en reçois à la radio, c'est qu'il y a un malentendu géant entre les interprètes qui chantent avec leur belle voix des choses qu'ils n'ont pas composées. Or le public se projette, les gens vont dire : *"Oh Julien Clerc, il dit des choses si belles sur les femmes"* — désolé de le citer — mais non, c'était un mec derrière lui qui écrivait ! Et les interprètes souffrent de ça. C'est pour ça qu'ils parlent de plus en plus entre les chansons, font des petits sketches, pour se faire aimer pour eux-mêmes. Et les humoristes font le contraire, ils chantent de plus en plus. Ils profitent du fait qu'ils ont une salle pour chanter, et pas des chansons humoristiques. Souvent en fin de spectacle, ils chantent une chanson un peu merdique. Et en fin de spectacle, les gens se disent : *"Oh il a une belle voix !"* Elie Seimoun, Palmade, Arthur, Gad Elmaleh... Les acteurs aussi ont cette envie. C'est rarement intéressant. Tout le monde a envie de chanter, c'est agréable pour 100 % des gens d'émettre des sons par la bouche. Moi, je n'ai pas de timbre intéressant, donc je m'abstiens de chanter et il faut me tirer une balle dans le dos si un jour je me mets à chanter. C'est comme les gens qui écrivent, il y a beaucoup de gens qui disent :*"Ah bah attends, je vais faire ma bio c'est intéressant*", mais non en fait.

R&F : Un disque à emporter sur l'île déserte ?

Chris Esquerre : Sans hésiter un disque de nettoyage, pour la platine.★

DVD *"Chris Esquerre Aux Bouffes Parisiens" (Studio Canal)*

REFERENDUM LECTEURS

Avec un record de participation, le traditionnel référendum des lecteurs a généré son lot de surprises et de révélations. Un grand vainqueur 2014 : Ty Segall, loin devant tous les autres. Le héros underground l'emporte dans deux catégories : album et artiste. Les groupes français se sont déchaînés pour faire participer tous leurs fans, lesquels ont fait bloc. Enfin on signalera l'éclectisme de nos lecteurs, qui saluent à la fois le retour de Pink Floyd et l'irruption de Temples. A l'année prochaine !

Artiste

1 **Ty Segall**
2 **Jack White**
3 **Damon Albarn**

Artiste Français

1 **Miossec**
2 **Christine & The Queens**
3 **Arno**

Groupe

1 **Pink Floyd**
2 **Temples**
3 **Royal Blood/ Rolling Stones/ Allah-Las**

Groupe Français

1 **La Souris Déglinguée**
2 **Détroit**
3 **Salut Les Anges**

Album

1 **Ty Segall**
"Manipulator"
2 **Pink Floyd**
"The Endless River"
3 **Temples**
"Sun Structures"

Album Français

1 **La Souris Déglinguée**
"Les Toits Du Palace"
2 **Salut Les Anges**
"365 Révolutions"
3 **Christine & The Queens**
"Chaleur Humaine"

Photo William Beaucardet

LA SOURIS
DÉGLINGUÉE

Photo GAB Archive/ Redferns/ Getty Images

CHOIX DE REDACTION

Ce que nous avons retenu de 2014

YASMINE AOUDI
ALBUM : Temples "Sun Structures"
CHANSON : "It's Over" (Ty Segall)
CONCERT : Lenny Kravitz (23 novembre, Paris-Bercy)
SERIE : "True Detective" de Nic Pizzolatto
LIVRE : "L.A.Byrinthe" de Randall Sullivan

CHRISTOPHE BASTERRA
ALBUM : Donovan Blanc "Donovan Blanc"
CHANSON : "Summer Lies" (Marxer)
CONCERT : Pain-Noir (30 octobre, Olympic Café, Paris)
SERIE : "True Detective" de Nic Pizzolatto
LIVRE : "Writing On The Edge" de Jérôme Soligny

BERTRAND BOUARD
ALBUM : Israel Nash "Rain Plans"
CHANSON : "Badlands Here We Come" (The Chris Robinson Brotherhood)
CONCERT : Elvin Bishop (28 juin, Talant, Côte-d'Or)
FILM : "Winter Sleep" de Nuri Bilge Ceylan
LIVRE : "Le Tango De La Vieille Garde" de Arturo Perez-Reverte

THOMAS BOUJUT
ALBUM : Jack White "Lazaretto"
CHANSON : "Manipulator" (Ty Segall)
CONCERT : FFF with The Hot Brass Band (31 octobre, Petit Bain, Paris)
FILM : "Jimmy's Hall" de Ken Loach
LIVRE : "The Rolling Stones" chez Taschen

OLIVIER CACHIN
ALBUM : Lana Del Rey "Ultraviolence"
CHANSON : "Dans Mon Secteur (Remix)" (JoeyStarr & Nathy)
CONCERT : Kraftwerk "Radioactivity" (7 novembre, Fondation Louis Vuitton, Paris)
FILM : "Whiplash" de Damien Chazelle
LIVRE : "Anthologie Des Bourdes Et Autres Curiosités De La Chanson Française" d'Alister

CHRISTIAN CASONI
ALBUM : Wilko Johnson & Roger Daltrey "Going Back Home"
CHANSON : "There's A Fire Below" (Jerry Deewood)
CONCERT : Robert Cray (21 mai, Cigale, Paris)
FILM : "Le Loup De Wall Street" de Martin Scorsese
LIVRE : "Perfecting Sound Forever" de Greg Milner

BUSTY
ALBUM : Wilko Johnson & Roger Daltrey "Going Back Home"
CHANSON : "Get Away" (Circa Waves)
CONCERT : The Libertines (30 septembre, Zénith, Paris)
FILM : "Maps To The Stars" de David Cronenberg
LIVRE : "La Rage Est Mon Energie" de John Lydon

ISABELLE CHELLEY
ALBUM : St Vincent "St Vincent"
CHANSON : "Manipulator" (Ty Segall)
CONCERT : St Vincent (18 février, Cigale, Paris)
SERIE: "Broadchurch" de Chris Chibnall
LIVRE : "Writing On The Edge" de Jérôme Soligny

ERIC DAHAN
ALBUM : Dylan Howe "Subterranean"
CHANSON : "Evening In Space" (Daphné Guinness)
CONCERT : Makeunder (12 avril, San Francisco)
FILM : "River Of Fundament" de Matthew Barney et Jonathan Bepler

ERIC DECAUX

ALBUM : Billy Idol "Kings And Queens Of The Underground"
CHANSON : "Weight Of Love" (The Black Keys)
CONCERT : Ty Segall (21 octobre, Cigale, Paris)
FILM : "The Tribe" de Myroslav Slaboshpytskiy
LIVRE : "Just Kids" de Patti Smith

ERIC DELSART

ALBUM : Ty Segall "Manipulator"
CHANSON : "Codeine & Marshmallows" (Let's Wrestle)
CONCERT : The Richmond Sluts (23 avril, Mécanique Ondulatoire, Paris)
SERIE : "True Detective" Nic Pizzolatto
LIVRE : "Future Days : Krautrock And The Building Of Modern Germany" de David Stubbs

JEAN-CHARLES DESGROUX

ALBUM : John Garcia "John Garcia"
CHANSON : "Shake Electric" (Spiders)
CONCERT : Clutch (21 juin, Hellfest, Clisson, Loire-Atlantique)
SERIE : "True Detective" de Nic Pizzolatto
LIVRE : "AC/DC Tours de France" de Philippe Lageat & Baptiste Brelet

PATRICK EUDELINE

ALBUM : Jack White "Lazaretto"
CHANSON : "Sue (Or In A Season Of Crime)" (David Bowie)
CONCERT : Paul McCartney (25 avril, Lima, Pérou)
SERIE : "Pigalle, La Nuit" de Hervé Hadmar et Marc Herpoux
LIVRE : "La Ballade Du Mauvais Garçon" de Nan Aurousseau

BASILE FARKAS

ALBUM : Metronomy "Love Letters"
CHANSON : "Call Me" (Metronomy)
CONCERT : Joel Gion (18 septembre, Point Ephémère, Paris)
SERIE : "Mad Men" (saison 7) de Matthew Weiner
LIVRE : "La Politique Pour Tous" de Josselin Bordat et Tristan Berteloot

THOMAS E. FLORIN

ALBUM : Sqürl "Only Lovers Left Alive"
CHANSON : "Italian Summer" (JC Satàn)
CONCERT : TITS (5 avril, Miroiterie)
ex æquo Daddy Long Legs (17 juillet, Mécanique Ondulatoire, Paris)
FILM : "The Salvation" de Kristian Levring
LIVRE : "Maurice Ronet" de Jean-Pierre Montal

GEANT VERT

ALBUM : Rancid "... Honor Is All What We Know"
CHANSON : "Stiletto Cool" (Brian Setzer)
CONCERT : The Stranglers' 40th Birthday Party (7 avril, Olympia, Paris)
SERIE : "Sons Of Anarchy" (saison 7) de Kurt Sutter
BD : "Minimum Wage" de Bob Fingerman

VINCENT HANON

ALBUM : The Orwells "Disgraceland"
CHANSON : "Something From Nothing" (Foo Fighters)
CONCERT : Bob Dylan (20 août, Palais Theatre, Melbourne, Australie)
FILM : "Interstellar" de Christopher Nolan
LIVRE : "Tibetan Peach Pie" de Tom Robbins

JONATHAN HUME

ALBUM : King Tuff "Black Moon Spell"
CHANSON : "Shine Your Love" (Gap Dream)
CONCERT : Uncle Acid & The Deadbeats (8 avril, Maroquinerie, Paris)
SERIE : "True Detective" de Nic Pizzolatto
LIVRE : "Season Of The Witch" de Peter Bebergal

FRANCOIS KAHN

ALBUM : Frank Sinatra "Songs For Swingin' Lovers" (réédition MoFi)
CHANSON : "Too Many Cooks" (Shawn Coleman)
CONCERT : Neil Young & Crazy Horse (8 août, Foire aux Vins de Colmar)
SERIE : "Eagleheart" (saison 3) de Michael Koman et Andrew Weinberg
LIVRE : "The Disaster Artist" de Greg Sestero et Tom Bissell

CHRISTOPHE LEMAIRE

FILM : "L'Etrange Couleur Des Larmes De Ton Corps" de Bruno Forzani et Hélène Cattet
FILM : "Alleluia" de Fabrice Du Welz
FILM : "Whiplash" de Damien Chazelle
FILM : "Gone Girl" de David Fincher
FILM : "Interstellar" de Christopher Nolan

PHILIPPE MANŒUVRE

ALBUM : Royal Blood "Royal Blood"
CHANSON : "Every Girl" (Allah-Las)
CONCERT : Les Vieilles Canailles (9 novembre, Paris-Bercy)
SERIE : "True Detective" de Nic Pizzolatto
LIVRE : "Je Suis Pilgrim" de Terry Hayes

BRIAG MARUANI

ALBUM : Sun Kil Moon "Benji"
CHANSON : "Suffering" (The War On Drugs)
CONCERT : Les Vieilles Canailles (9 novembre, Paris-Bercy)
SERIE : "Boardwalk Empire" (saison finale) de Terence Winter
LIVRE : "Wild Tales" de Graham Nash

H.M.

ALBUM : Emmanuelle Seigner "Distant Lover"
CHANSON : "La Caissière Du Super" (Arthur H)
CONCERT : Christine & The Queens (30 septembre, Cigale, Paris)
FILM : "Bande De Filles" de Céline Sciamma
LIVRE : "Esprit D'Hiver" de Laura Kasischke

HUGO PAILLARD

ALBUM : Lords Of Altamont "Lords Take Altamont"
CHANSON : "Face Up" (Rancid)
CONCERT : Giuda (29 novembre, Glazart, Paris)
SERIE : "Sons Of Anarchy" (saison 7) de Kurt Sutter
LIVRE : "American Desperado" de Jon Roberts et Evan Wright

VINCENT PALMER

ALBUM : Lana Del Rey "Ultraviolence"
CHANSON : "Happy" (Pharrell Williams)
CONCERT : Paul McCartney (22 avril, Santiago, Chili)
SERIE : "Sons Of Anarchy" (saison 7) de Kurt Sutter
LIVRE : "Writing On The Edge" de Jérôme Soligny

JEROME REIJASSE

ALBUM : Julien Gasc "Cerf, Biche Et Faon"
CHANSON : "Palm Trees" (Baxter Dury)
CONCERT : The Jesus And Mary Chain (16 novembre, Cigale, Paris)
FILM : "The Equalizer" de Antoine Fuqua
LIVRE : "Friedkin Connection" de William Friedkin

JEROME SOLIGNY

ALBUM : The Magic Numbers "Alias"
CHANSON : "The Other Side" (Roddy Frame)
CONCERT : Portugal. The Man (10 juin, Trabendo, Paris)
FILM : "Interstellar" de Christopher Nolan
LIVRE : "Diableries" de Brian May, Denis Pellerin et Paula Fleming

PHILIPPE THIEYRE

ALBUM : Mac DeMarco "Salad Days"
CHANSON : "Intensity" (Linda Perhacs)
CONCERT : Sugaray Rayford (9 août, Bordeaux)
FILM : "12 Years A Slave" Steve McQueen

MATTHIEU VATIN

ALBUM : King Gizzard & The Lizard Wizard "I'm In Your Mind Fuzz"
CHANSON : "How Can You Really" (Foxygen)
CONCERT : The Richmond Sluts (23 avril, Mécanique Ondulatoire, Paris)
FILM : "Dallas Buyers Club" de Jean-Marc Vallée
LIVRE : "Un Vélo Dans La Tête" de Jean-Louis Le Touzet

NICOLAS UNGEMUTH

ALBUM : Bryan Ferry "Avonmore"
CHANSON : "Ever Together" (Emmanuelle Seigner)
FILM : "Blue Ruin" de Jeremy Saulnier
LIVRE : "Chroniques D'Un Patachon : Paris 1930-1935" de Pierre de Régnier

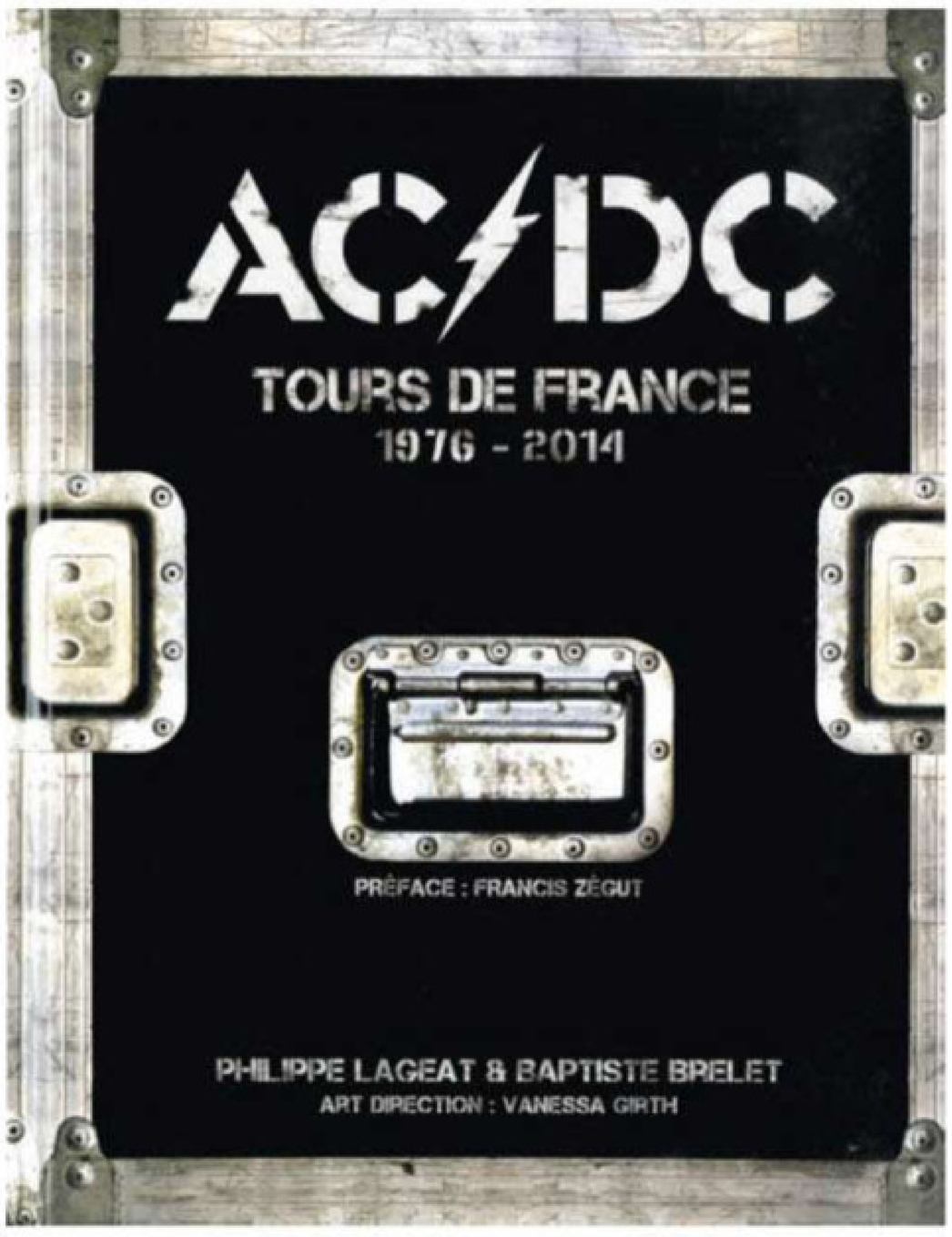
JONATHAN WITT

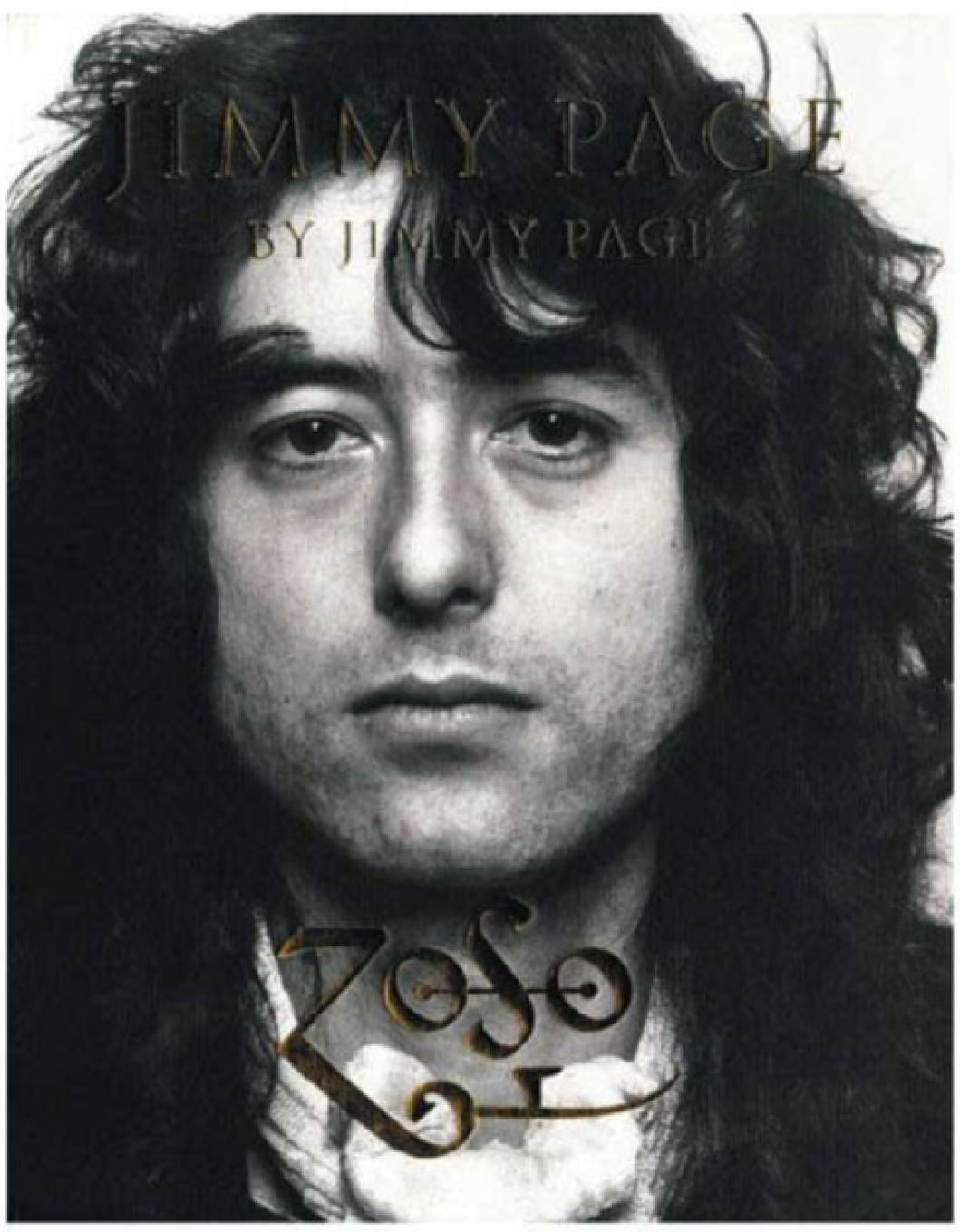
ALBUM : Together Pangea "Badillac"
CHANSON : "Feel" (Ty Segall)
CONCERT : The Libertines (5 juillet, Hyde Park, Londres)
FILM : "Gone Girl" de David Fincher
LIVRE : "Country Rock" de Arnaud Choutet

2014 : ANNEE DU LIVRE ROCK ?

Fouettés par les chiffres de vente hallucinants des biographies de Keith Richards et Neil Young, les éditeurs font feu de toutes leurs rotatives pour déployer devant nos yeux éblouis un assortiment digne des rois mages. Il existe un axe metal, un axe Stones/ Zeppelin et un axe disco-pop. Soucieux d'éviter à nos amis lecteurs d'harassantes pérégrinations chez les libraires, nos rédacteurs ont plongé sans modération dans les publications récentes.

PAR AGNES LEGLISE ET PHILIPPE MANŒUVRE





AC/DC Tours de France 1976-2014

PHILIPPE LAGEAT & BAPTISTE BRELET
Point Barre

Un livre phénoménal : 4 kilos d'AC/DC pour 712 pages couleurs avec, pour seul but, retracer de la façon la plus exhaustive tous les passages du groupe australien bien aimé dans notre beau pays. Chaque gig offre sa setlist et est commenté par les fans dont certains sont prestigieux, mais aussi les promoteurs, disquaires, attachés de presse. Les reproductions de tickets de concerts, flyers, photos de coulisses sont là. Un bien bel ouvrage qui pèse comme un solo d'Angus et qui a fait le bonheur du groupe comme il fera celui des fans.

Jimmy Page

PAR JIMMY PAGE
Genesis Publications

Le guitariste de Led Zeppelin nous a lui-même expliqué pourquoi il a fait ce livre : son intention était de donner à voir toutes les images de son étonnante carrière. Musicien de studio, membre des Yardbirds, puis fondateur de Led Zeppelin, il a réussi à retrouver des centaines de documents rares ou inédits. Tout commence par une photo de Jimmy enfant de chœur qui vaut à elle seule l'achat du livre. Refusant l'exercice banalisé de l'autobiographie, Jimmy Page se raconte ici en images et se contente d'en donner les contextes. Genesis est un éditeur hors pair et le livre mérite amplement d'être rangé à côté des coffrets Led Zep.

Photo Bruno Berbessou

ROBERT LAFFONT

JOY DIVISION

PAROLES ET CARNETS DE NOTES

IAN CURTIS

Gründ

DAVE HUNTER

FENDER STRATOCASTER

JIMMY PAGE BY JIMMY PAGE

MARIANNE FAITHFULL — L'album d'une vie

ARCHIVES INÉDITES D'UN PHOTOGRAPHE DES SIXTIES

ROGER KASPARIAN • PHILIPPE MANGEUNRE

DISCO

An encyclopedic guide to the cover art of disco records

SOUL JAZZ BOOKS

Gründ

Christian Eudeline

du HARD ROCK au METAL

LES 100 ALBUMS CULTES

ROBBE BUSCH
JONATHAN KIRBY
ED JULIUS WIEDEMANN

ROCK COVERS

TASCHEN

BRUCE SPRINGSTEEN

UNE VIE EN ALBUMS

EDITIONS PLACE DES VICTOIRES

BRIAN MAY DENIS PELLERIN PAULA FLEMING

DIABLERIES

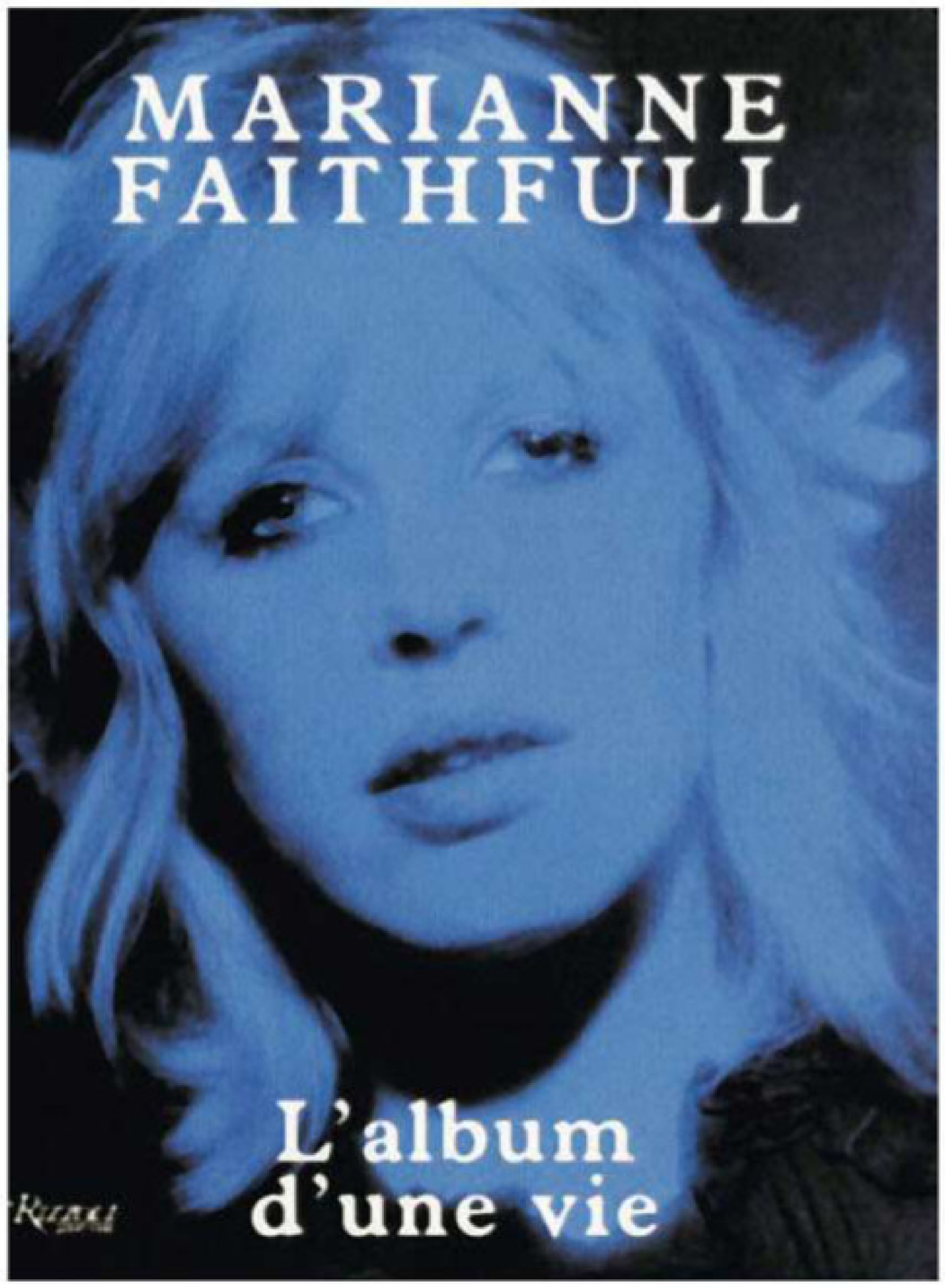
LENNY KRAVITZ

barre point

AC/DC

TOURS DE FRANCE
1976 - 2014

PHILIPPE LAGEAT & BAPTISTE BRELET
ART DIRECTION : VANESSA GIRTH

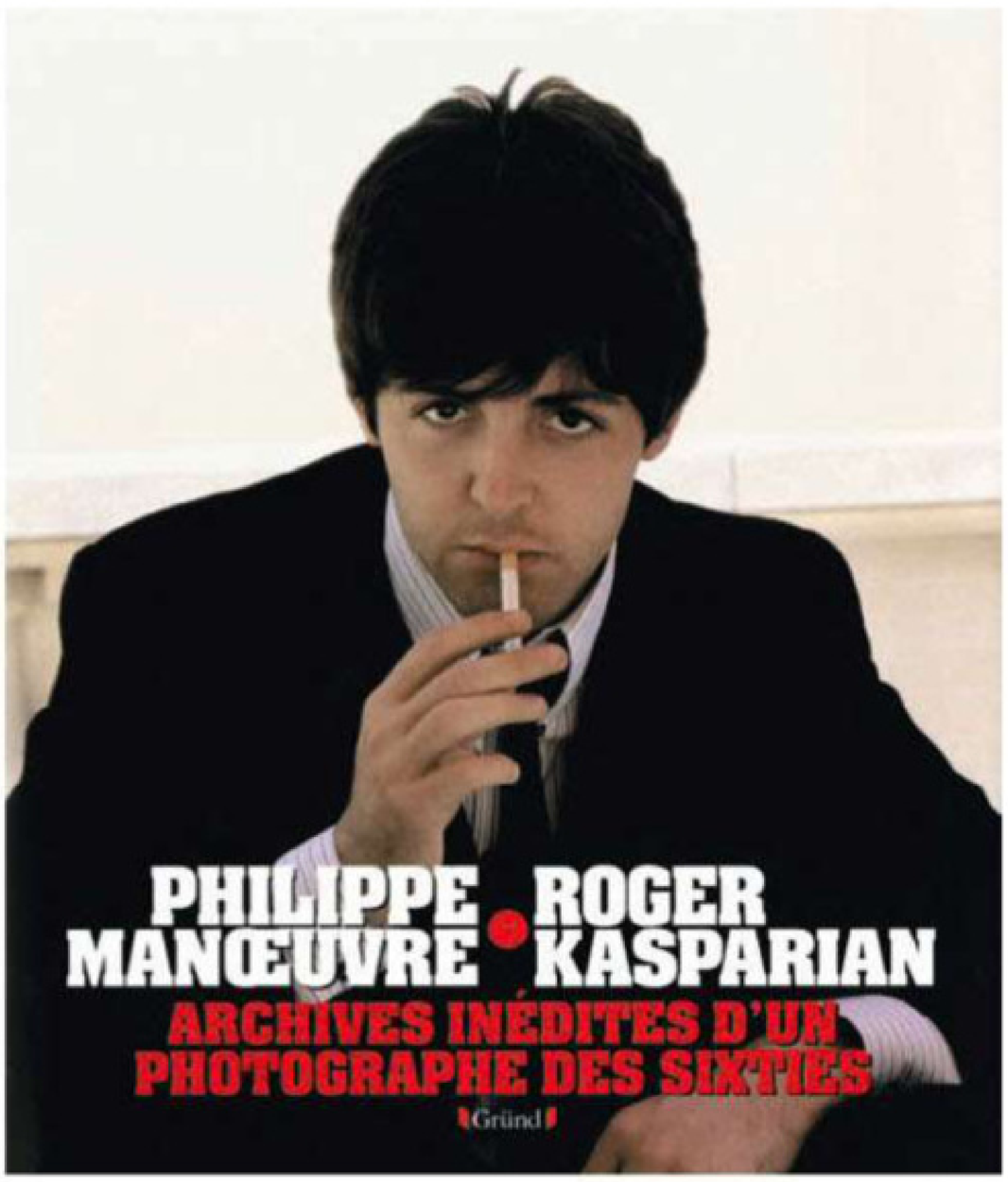


Marianne Faithfull L'Album D'Une Vie

WILL SELF ET TERRY SOUTHERN

Rizzoli

La chanteuse de "Broken English" a eu envie de retrouver les images de sa prodigieuse carrière. Tricotant les anecdotes, elle choisit ici de raconter sa vie de façon ultra personnelle, par le biais de documents pour la plupart intimes, qu'elle commente au fur et à mesure. Tout ceci est souvent de l'ordre du privé, personnel, rarissime. Mick Jagger, mais aussi Serge Gainsbourg, Kate Moss, Iggy Pop, Alain Delon se retrouvent dans des pages magnifiques. Beauté innocente et sulfureuse à la fois, artiste délicate, Lady Marianne méritait bien ce livre.



Disco

DISCO PATRICK & PATRICK VOGT

Soul Jazz Books

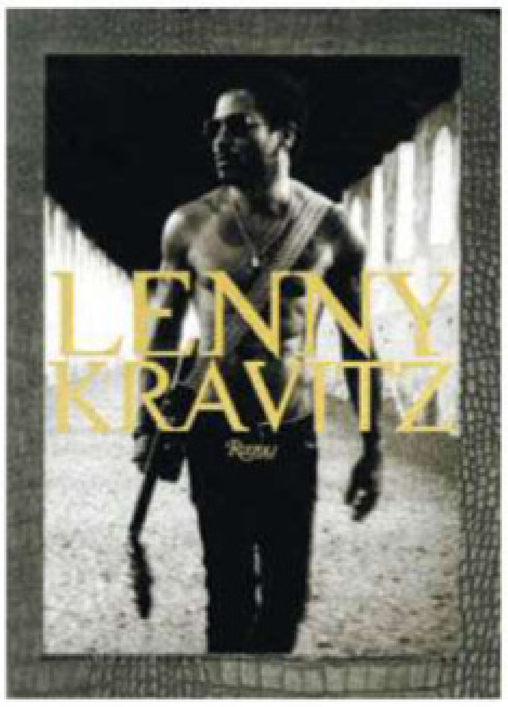
Recensant plus de deux mille pochettes du genre disco, les auteurs proposent de revenir sur 20 années de kitsch inouï. Corps luisants, couleurs arc-en-ciel, visières Las Vegas, pantalons patte d'éléphant, sifflets et patins à roulettes, meuf super bonnes, vêtements Star Trek argentés, strings panthère, paillettes, moustache de Cerrone, tout est là, retrouvé et préservé par les compilateurs. Ne doutant de rien, Soul Jazz propose chez les disquaires un double CD offrant des morceaux rares et dansants, censé restituer la flamboyante insouciance de l'époque.

Archives Inédites D'Un Photographe Des Sixties

ROGER KASPARIAN
ET PHILIPPE MANŒUVRE

Editions Gründ

Roger Kasparian, 22 ans en 1960, est le témoin oublié des fabuleuses sixties. Pigiste, ce photographe hors pair a sévi une décennie dans des journaux disparus. Au passage il immortalise Kinks, Who, Yardbirds, Troggs, Beatles et Stones. Mais le gros de son travail est consacré à ses photographies des débuts du mouvement yé-yé. Tous sont là ! Johnny, Sylvie, mais aussi Long Chris et Ronnie Bird, Moustique et Hector et les Médiators. Mention spéciale à Serge Gainsbourg, objet d'un chapitre qui retrouve des photos rares datées de 1963.



Lenny Kravitz

PAR LENNY KRAVITZ

Rizzoli

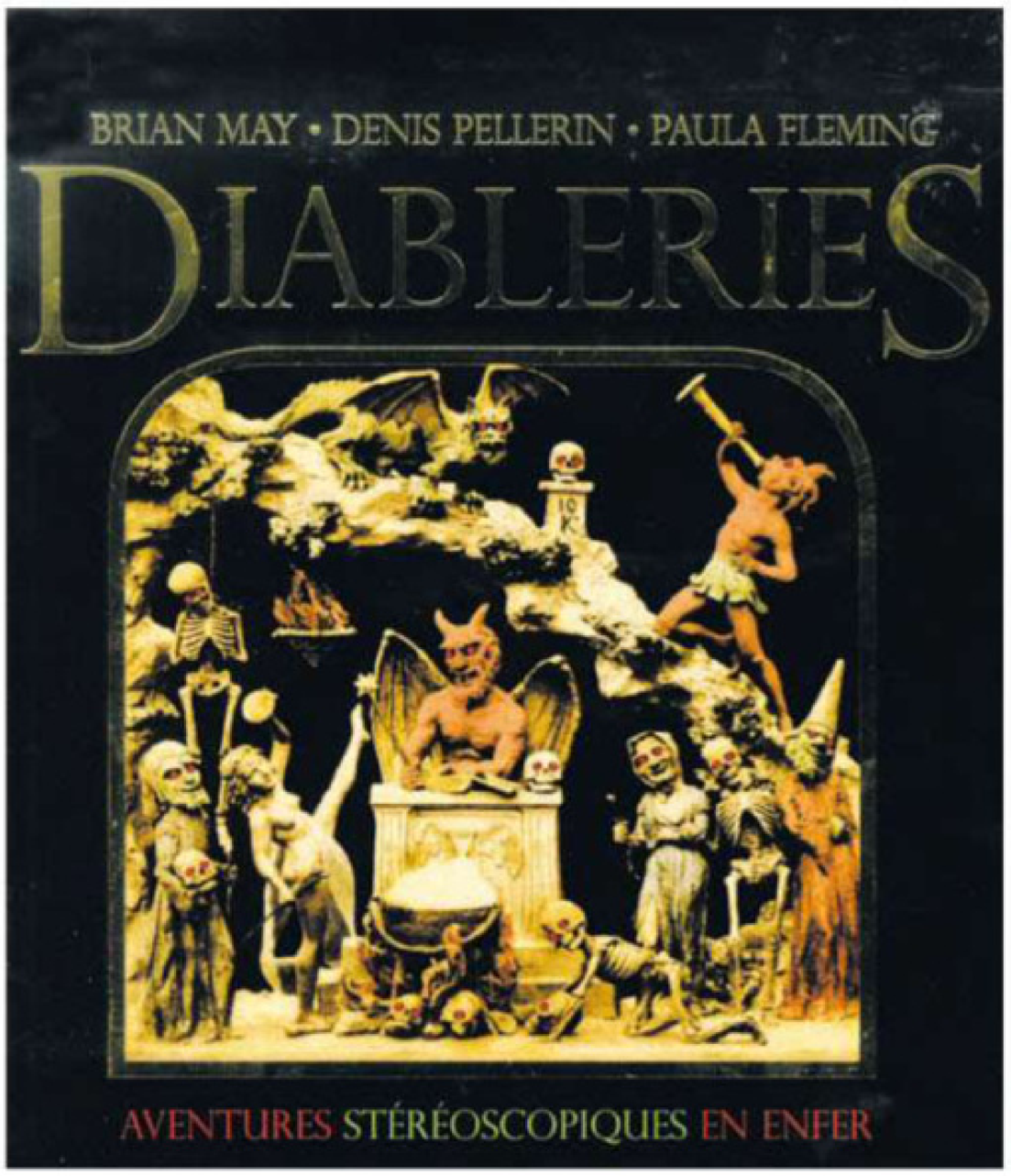
Il est le poster boy assumé du classic rock. Lenny Kravitz a rassemblé les photos préférées de toute sa carrière et s'offre un album à la gloire de ses biceps et pectoraux, sans oublier ses tatouages fessiers. Ce livre imposant donne l'impression d'être un book de mannequin très en vogue.
Les looks de Lenny sont toujours impeccables et soignés. Gravure de mode et dandy assumé, il n'hésite pas à poser mollement allongé sur une Harley-Davidson avec Vanessa Paradis étalée sur lui. Noter un grand nombre de photos de Ellen Von Unwerth, habituellement spécialiste des belles actrices dénudées, on n'en dira pas plus.

Rock Covers

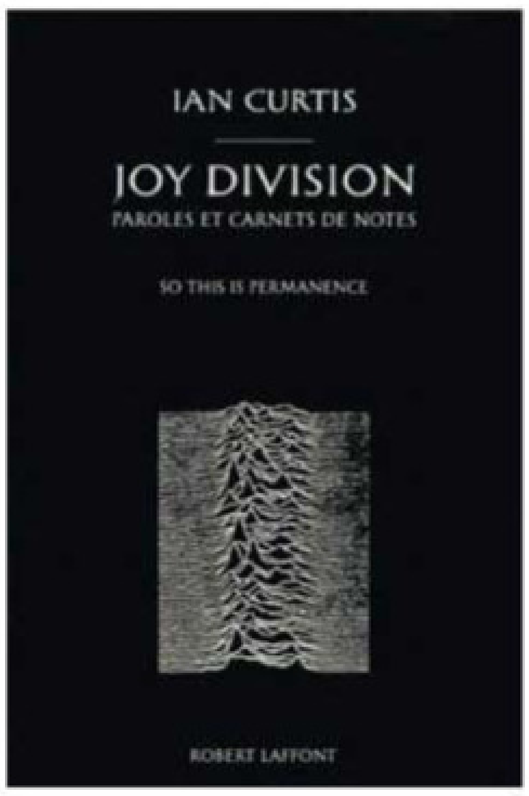
BUSCH, KIRBY ET WIEDEMANN

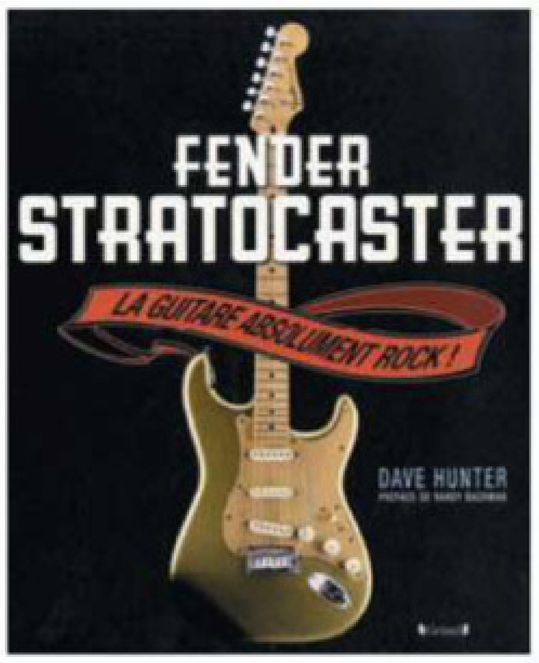
Taschen

Un DJ, un collectionneur et un graphiste ont sélectionné 750 pochettes de disques pour proposer un long voyage au pays des merveilles. Le livre de 540 pages est un joyeux bordel. Divers artistes (tel Chris Robinson des Black Crowes) expliquent leurs manies



de collectionneurs et quelques graphistes révèlent ici les secrets de leurs couvertures. L'accent est placé sur l'esthétique des pochettes sans que l'on comprenne vraiment jamais quelle priorité a déterminé ces choix, ni l'ordre des documents retenus.





Du Hard Rock Au Metal
CHRISTIAN EUDELINE
Editions Gründ

De Steppenwolf (1968) à Slash (2010), voici un panthéon des 100 meilleurs disques heavy metal selon notre confrère Christian Eudeline. Chaque texte présente l'histoire du groupe, et on

retrouvera avec bonheur tous les plus grands noms, Motörhead, Def Leppard, Van Halen, etc. Ratissant large, le compilateur inclut Nirvana, Pearl Jam, Joe Satriani. Fort heureusement, Burzum et Venom nous rappellent que le metal est aussi la musique des damnés de la terre, avec ses pochettes dégoulinantes d'agressivité barbare.

Joy Division
IAN CURTIS
Robert Laffont

Traduit par Isabelle Chelley en personne, ce gros livre noir et blanc offre une plongée dans les carnets du suicidé de Joy Division. Ian Curtis est un personnage mythique et ce lourd volume (en édition bilingue) lui rend enfin un hommage mérité. La veuve Deborah Curtis et le journaliste Jon Savage sont les exécuteurs de ce testament littéraire émouvant et complet. Manuscrits de paroles, fac-similé de carnets intimes, lettres de fans, interviews, fanzines, ce livre termine un portrait en creux de l'énigmatique chanteur.

Fender Stratocaster
DAVID HUNTER
Editions Gründ

Après un magnifique ouvrage 2013 consacré à la Fender Telecaster, voici le complément idéal, la Stratocaster. Instrument révolutionnaire dès sa sortie, la Stratocaster est la guitare électrique par excellence. Popularisée par les Shadows dès 1961 (option Fiesta Red), elle trouve son apogée avec Jimi Hendrix qui saura comme personne dompter et exploiter cette incroyable six-cordes. Comme d'habitude, des centaines de modèles sont photographiés mais surtout un nombre irréel d'anecdotes récompense le lecteur. Ry Cooder, Nils Lofgren, Eric Clapton ou Robbie Robertson aussi ont un faible pour la Strato et nous expliquent pourquoi.

Diableries
BRIAN MAY, DENIS PELLERIN ET PAULA FLEMING
La Martinière

Malgré ses sabots et son air guilleret, le guitariste de Queen est un grand amateur de diableries. Retrouvant d'étranges dioramas d'argile décrivant la vie quotidienne en enfer au XIX^{e} siècle, Brian May, passionné de photographie en relief depuis les années 60, nous offre cet ouvrage en stéréoscopie. Les auteurs proposent une analyse des Diableries, ces vues ayant selon eux un sens caché, propre à leur date de création, 1860. Un Stéréoscope est fourni avec l'ouvrage et permet d'admirer les fesses de Lucifer en 3D.

Bruce Springsteen
RYAN WHITE
Editions Place des Victoires

Illustré par 250 images remarquables, cet album raconte la trajectoire bien connue du *Jersey Devil*, à travers 17 albums fondamentaux, de "Greetings From Ashbury Park" à "High Hopes". Nombre de déclarations du Boss émaillent ces souvenirs photo. Par ailleurs les producteurs, musiciens, techniciens ont à cœur de raconter des anecdotes aussi divertissantes qu'inédites sur les enregistrements. Du gamin maigrichon des années 80 au Patron du Stadium Rock 2014, le lecteur assiste à toutes les transformations du Boss. L'ombre géante du Big Man Clarence Clemons plane bien sûr tout au long de ces pages. ❑

“Jouer simple”

Photo David Clément-DR

FLYIN’ SAUCERS GUMBO SPECIAL

BLUES Pas simple d’être crédible en matière de *swamp* quand on vient de France. Ces *Soucoupes* ont une autre vision, où notre pays serait un prolongement de la Louisiane.

Henri Michaux l’aurait dit comme ça : *“Il manquerait au blues français un grand fleuve”* qui lui dégagerait de l’espace et lui donnerait un saint patron. Les boogaloos hexagonaux reprendraient alors la Louisiane aux Yankees, notre americana, un empire silencieux dont les styles traversent trois ou quatre civilisations et s’étirent des Grandes Antilles à la Forêt Noire.
C’est notre point d’intersection providentiel avec un capharnaüm d’idiomes qui ne chantent pas chez Drucker, la soul et le funk, le blues et le boogie (swamp), le rock’n’roll et le rhythm’n’blues (zydeco), la country (cajun), les musiques amérindiennes et le jazz. Hormis le jazz pour l’instant, les Saucers se gardent tout le reste.

Un tank en or massif

Éparpillés sur la façade Atlantique, de Rennes à Toulouse, ils tournent beaucoup et partout, en France et au dehors, seule raison d’être des six albums pêchus, joyeux et colorés qu’ils sèment dans leur sillage. Le dernier, “Swamp It Up”, fume encore dans les bacs. Les Saucers sonnent *“à la fois roots et moderne”*, fidèles au précepte du swamper tutélaire Benoît Blue Boy, qui recommande d’attaquer le blues et ses extensions *“comme un ignorant, de trouver son propre système”*. Ceux de l’Ouest sont rock’n’rollo-compatibles, rien à voir avec une bande d’ethnologues qui passent un doctorat de musiques trad.
Au début des années 2000, peu de groupes s’enfonçaient dans la jungle Louisiane/ Golfe du Mexique. *“Il paraît que notre répertoire était trop ouvert, on prêtait le flanc à ce genre de polémique.”*
Celui qui cause s’appelle Fabio Izquierdo, harmoniciste sur le tôt, accordéoniste sur le tard, l’un des trois chanteurs et porte-parole des Soucoupes. L’étage *Gumbo Special* fut ajouté quand Izquierdo se mit au mélodéon (ou *squeeze box*).
Ils sont cinq : Izquierdo, Le Goff, Joussot, Duchein et Stanger, mais disposaient d’un module satellite de onze personnes pour “Swamp It Up”, trompette, trombone, saxo, frottoir, des guests comme s’il en pleuvait, Jimmy Burns qui a fait carrière chez Delmark, le blues shooter Sugaray Ford, Loretta des Badkings, Emmanuel Bertrand, banjo chez Dick Rivers, ou Laurent Bechad, percu chez Rufus Bellefleur, *“ovni qui puise dans la country, le cajun, le metal et le hardcore”*.
Les chiens fous de “Crawfish Groove”, ceux qui avaient logé un bayou chez les punks d’Undersounds, sont devenus des cadors, tenus par une discipline soul, avec un chic funky parfois, parfois un cool zydeco, bref toutes les saveurs énumérées en préambule, guitare en retrait, chorus mesurés, attention portée aux mélodies.
“Il fallait dégager de la place pour les nombreux invités qui poseraient leur couleur sur cette ossature. Jouer comme un ignorant, c’est jouer simple.” Ils changent de fuseau socioprofessionnel avec ce son cossu, cette production imposante et remarquablement équilibrée. Sous étiquette Quart de Lune, ils avancent pour une fois dans un tank en or massif. Disons plutôt : sur un tricycle peint en jaune (on est quand même dans le blues français).
“Quart de Lune se charge de la stratégie marketing, nous restons producteurs du projet. On a enregistré l’album sans risquer l’endettement, c’était nouveau. Les bénéfices seront réinjectés dans le suivant.”
Le blues français et ses extensions, métastase spécialisée de ce qu’on a appelé un temps le *rock alternatif*, est décidément une crypte encombrée de chefs-d’œuvre illégitimes.
Les Saucers habitent là-dedans, boogaloos professionnels, rouleurs de bon temps. ★

CHRISTIAN CASONI

Album *“Swamp It Up”* (Quart de Lune)

La discothèque Rock INDISPENSABLE 196 pages

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

"Bottez-moi le cul !"

HARRY SHEARER

Le comédien a beau prêter sa voix aux "Simpson", il est pour toujours le bassiste moustachu de "Spinal Tap", celui dont l'entrejambe sonne aux portiques d'aéroports.

Il s'appelle Harry mais, pour tous les fans du film "Spinal Tap" réalisé en 1984 par Rob Reiner, il est *Derek Smalls*, le bassiste moustachu coincé entre les deux guitar heroes égocentriques de ce groupe heavy metal dont la carrière imaginaire est la base de ce rockumentaire culte, découvert en France au festival rock de Val D'Isère en 1987 puis devenu best-seller des vidéoclubs VHS. Plus de trente ans après avoir traumatisé une génération entière de hardeux — *"Après 'Spinal Tap', c'est devenu plus dur d'être Def Leppard ou Bon Jovi"*, a expliqué Gene Simmons de Kiss — le film est devenu un classique. Harry a d'autres casquettes : il est depuis 1990 la voix d'une vingtaine de personnages des "Simpson", dont celle de Mr Burns. Accompagné de sa femme Judith Owen, il a repris le classique de Spinal Tap "Christmas With The Devil" en version jazz lounge. Et il nous parle du Tap. Entretien volume à 11, évidemment.

Judith et ses tueurs californiens

La femme de Harry, Judith Owen, a sorti un album de folk-rock seventies séduisant, "Ebb & Flow", dans le style Joni Mitchell. Et elle a carrément enrôlé les musiciens originaux de Joni, un trio de papys requins qu'elle appelle ses *"delinquent uncles"* : le batteur Russell Kunkel, le bassiste Leland Skar (Monsieur Barbapapa) et le guitariste Waddy Wachtel. Ces vétérans ont joué sur plus de 2000 disques, avec Keith Richards, Bob Dylan, Neil Young, JJ Cale, James Taylor, Linda Ronstadt, America, Bette Midler, Dolly Parton, Carole King et des dizaines d'autres stars.

Le crâne géant

ROCK&FOLK : Au moment où sortait le film, vous auriez imaginé encore en parler trente ans après ?

Harry Shearer : Non, et tous ceux qui diraient le contraire sont des menteurs. Surtout qu'à la base, on a failli ne pas avoir de distributeur. On a dû être le premier film non porno à cartonner en VHS. Ces choses-là, ça ne se prévoit pas. Toutes les majors avaient refusé le script et un mec avec qui bossait Rob Reiner s'est retrouvé à la tête d'un petit studio. Il a signé le projet et on a tourné le film en 25 jours, pour deux millions de dollars. On a tout filmé en extérieurs, jamais dans des studios. Tous les dialogues ont été improvisés par les acteurs.

R&F : On a beaucoup parlé des réactions de rockers comme Steven Tyler, Lars Ulrich, Ozzy Osbourne ou Jimmy Page...

Harry Shearer : J'ignore lesquelles étaient vraies mais je sais que Liam Gallagher d'Oasis était furieux après l'avoir vu. *"C'est pas marrant, c'est ma vie !"* À la fin des années 1980, on a participé à ce *charity single* avec des métalleux, "Hearing Aid", et tous les mecs avaient adoré le film. Rob Halford de Judas Priest m'a dit : *"C'est tellement marrant et vrai ! On était à San Diego hier soir et je ne trouvais pas mon chemin pour arriver sur cette putain de scène !"* Ce qui est encore plus drôle, c'est que quand on a nous-mêmes fait une tournée huit ans après le film, il nous est arrivé les mêmes histoires ! On croyait être immunisés, mais non.

R&F : Votre anecdote de tournée la plus improbable ?

Harry Shearer : On avait joué dans un gros festival à Seattle après la sortie du film, et on était venu avec le crâne géant. La production ne voulait pas payer pour le rapporter à Los Angeles donc on l'a laissé à Seattle. Huit ans plus tard, on revient jouer et notre manageuse nous présente ces jeunes rockers qui se retrouvaient tous dans le jardin d'un mec qui y avait installé le crâne. C'était comme un totem pour ces gars, qui se sont avérés être les musiciens de Pearl Jam et Nirvana.

Pas de suite, jamais

R&F : Avez-vous rencontré le *vrai* Artie Fufkin, l'attaché de presse de Polymer Records ?

Harry Shearer : Quand j'étais en promo à Tucson (Arizona) à mes débuts pour une convention, le responsable du show n'avait pas fourni le matériel nécessaire et le spectacle a été un désastre. J'avais de la fumée qui me sortait par les oreilles et le gars fonce vers nous en disant : *"Les gars, bottez-moi le cul !"* Il a désamorcé notre colère. Ça nous est resté, et on a utilisé ça dans le film. Le gars en question est devenu vice-président de Warner et pendant des années, il s'est vanté d'être à l'origine de cette réplique.

R&F : Y aura-t-il un jour une suite à "Spinal Tap" ?

Harry Shearer : Nous avons tous fait carrière chacun de notre côté mais nous avons toujours été d'accord sur un point : pas de suite, jamais. Je ne voudrais pas passer le reste de ma vie à entendre les fans me dire : *"Vous n'aviez pas besoin d'argent à ce point ?"* On ne déconne pas avec quelque chose auquel les gens sont émotionnellement attachés. Et puis ça a été un vrai plaisir de voir tous les producteurs qui avaient refusé le film nous courir après avec de gros chèques pour faire une Part 2, et de leur dire non. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

Single *Judith Owen & Harry Shearer "Christmas With The Devil" (Twanky Records)*

Photo DR

"Quarante ans trop tard"

HAR MAR SUPERSTAR

soul A 36 ans et une quinzaine d'albums à son actif, le showman caméléon a viré soul vintage. Ses sources d'inspiration ? Femmes, bringues, galeries marchandes et diverses substances.

Fallait-il voir un symbole dans la venue du président grolandais sous le chapiteau du Cabaret Sauvage ? Précédé d'une réputation de clown bedonnant toujours prêt à finir ses concerts en sueur et en slip, Sean Tillmann *alias* Har Mar Superstar s'affirme surtout comme un brillant songwriter et un chanteur burné. Après des années à composer des titres sous influence *jacksonienne* mâtinés d'un R&B ultrasexué, le musicien, qui doit son nom à un centre commercial géant de Minneapolis, sortait l'année dernière "Bye Bye 17", cri d'amour pour la soul, le rhythm and blues et le funk estampillés sixties-seventies.

Remuer du popotin

"*Après avoir ressenti le genre de douleur dont est faite la soul, j'étais mûr*", se justifie celui que son pote Julian Casablancas surnommait *"l'homme à la voix d'or"* bien avant de le signer sur Cult Records. Composé à la guitare et rodé sur scène, "Bye Bye 17" convoque les mânes de Sam Cooke, James Brown et Otis Redding sur fond d'éclairs spectoriens. "*C'est ce que j'écoutais, dans ma petite ville d'Owatonna, près de Minneapolis, en même temps que Stevie Wonder, Michael Jackson, les Beatles, Mötley Crüe ou les Beastie Boys. Et j'avais envie de me tirer !*" La musique rendra cette fuite possible : bassiste et chanteur de Calvin Krime, formation punkoïde coupable de deux albums, puis initiateur de Sean Na Na, projet poppy aux sombres refrains, partie prenante des fumeux Marijuana Deathsquads et d'une foule d'autres combos, Sean Tillmann, devenu New-Yorkais et acteur à ses heures, créé en 2000 son double mutant : Har Mar Superstar, *entertainer* groovy adepte de l'autodérision. Mais derrière les poses comiques et les déhanchés de mâle en rut perçait un *lover* invétéré, prêt à se mettre à nu, ou presque : "*Certains types écrivent cent chansons pour en garder dix. Moi, j'ai préféré finir mes dix préférées et en rester là.*" Au-delà d'une image de dilettante, ce multi-instrumentiste sait garder les idées claires, même au terme de séances particulièrement *stoned* : "*Je voulais que l'auditeur ait l'impression d'écouter un disque oublié. Ou qu'on se dise que cet album était sorti quarante ans trop tard.*" Pari réussi : mélodies travaillées, beats implacables, arrangements délicats et synthés barrés ponctuent un LP dont les sommets, comme le *brounien* "Prisoner" (co-écrit avec le Strokes Fabrizio Moretti), poussent à remuer du popotin. Invité surprise de Jazz à la Villette, Har Mar Superstar s'est une nouvelle fois montré généreux : "*Je lâche toute mon énergie sur scène… J'en deviens dingue !*" Et le public suit, même sur des anciens singles ("Transit", "Sugar Pie") dépourvus du cachet de ses dernières compositions. La tête couverte par un châle multicolore, engoncé dans un pull doré dont il finira par se débarrasser pour arpenter la salle torse poil, Har Mar livre avec une absolue conviction et beaucoup de nuances les standards instantanés que sont "Lady You Shot Me", "Late Night Morning Light", "We Don't Sleep" ou l'incandescent "Prisoner", sans oublier quelques reprises, comme "Bring It On Home To Me" de Sam Cooke, seul à la Stratocaster ou, plus étonnant, l'énorme tube "Alone Again (Naturally)" de Gilbert O'Sullivan. Accompagné de trois bons musiciens, Tillmann doit pourtant user d'un sampler pour reproduire les cuivres, le Clavinet ou les chœurs célestes qui enrobent "Bye Bye 17". Har Mar Superstar gagnerait à tourner aux côtés d'une formation élargie : parvenu à percer dans les charts américains, notre homme pourrait bientôt bénéficier des moyens nécessaires, tandis que le prochain album, annoncé "*dans la même veine*", nourrira un show plus homogène, débarrassé du play-back qui accompagne certains des vieux morceaux.

Calbar à paillettes

Sean Tillmann entend désormais prouver qu'il est davantage qu'un glorieux bouffon : terminées, donc, les fins de concert en slip. Mais au premier rappel, le performer gainait son micro d'un calbar à paillettes, façon de rappeler que de bête de scène à bête de sexe, il n'y a qu'un pas (de danse). La convoitise suscitée par ce sous-vêtement souligne, aussi, que Har Mar a déjà tout d'une *superstar*. ★

THOMAS RABINO

Album *"Bye Bye 17" (Cult Records)*

Cult et chemise

Enième avatar de ces labels fondés par des musiciens soucieux d'investir dans le business autant que de soutenir leurs copains, Cult Records, créé par Julian Casablancas en 2009, a récemment intensifié sa production : outre l'imminent "Tyranny" du patron et de ses Voidz, le label a sorti un EP de son compère Albert Hammond Jr, l'album solo de Karen O (chanteuse des Yeah Yeah Yeahs), le deuxième effort des New-Yorkais de The Virgins, un single des rockers mexicains de Riley Pia, ou Reputante, derrière lequel se cache l'inspiré James Levy. Au total, le catalogue Cult compte une dizaine de références qui font la part belle à une évidente *New York connection*.

Photo DR

"Je cherche des réponses"

HANNI EL KHATIB

Directeur de son propre label, chanteur et producteur, le rocker de Los Angeles a aussi décidé de jouer quasiment tous les instruments sur son troisième album. Explication avec cet homme multifonction.

rock

Et de trois : après un deuxième opus enregistré avec Dan Auerbach (Black Keys) et un an et demi de tournée, le musicien américano-palestinien, boss du label Innovative Leisure (17 artistes à ce jour) et prochainement producteur des Français de Wall Of Death, a estimé à juste titre qu'il en savait assez pour réaliser son troisième album à peu près seul. Signe des temps, la technologie est devenue suffisamment facile à maîtriser, l'industrie du disque n'a plus d'argent et plus guère de crédibilité : bonne époque pour s'en remettre au Do It Yourself. En conséquence, l'album est, selon l'expression classique, plus personnel.

Point de vue de la femme

Bien obligé, Hanni a quasiment tout joué (sauf la batterie), tout écrit, et ce en l'espace de trente jours : "*je m'y suis mis un mois après être revenu de tournée. J'ai commencé à écrire en février/ mars, je suis entré en studio en avril, où j'ai également beaucoup écrit, j'ai fait quatre chansons en quelques jours, 'Moonlight', 'Melt Me'… Ensuite j'enregistrais, et on a bouclé juste à temps. Avant de rendre les clés, j'ai invité les gens du label pour leur faire écouter le résultat, avec une bouteille de champagne.*" Sans vouloir comparer l'efficacité du monsieur à celle d'un Miles Davis qui enregistrait un album en moins de 24 heures, à l'écoute du disque, on peut en conclure comme lui que "*si une idée vient vite, c'est probablement qu'elle est bonne*". Tout part du clair de lune, qui donne son titre à l'album, à la première chanson, et revêt une valeur quasi magique : "*C'est une métaphore pour un endroit où je cherche des réponses et la réponse est la créativité.*" Elle prend parfois des chemins inattendus. Exemple parfait des "*thèmes primitifs, comme la perte, l'amour, la mort*" abordés ici, le disque se clôt sur "Two Brothers" aux accords mineurs volontiers arabisants et culminant à presque six minutes : écrite pour sa famille, "*en son honneur*" et du point de vue de son père, la chanson évoque la mort de ses deux oncles d'une façon éminemment dansante, à l'image des enterrements jazz à la Nouvelle-Orléans : "*Je me suis dit que la meilleure idée était d'adopter une forme festive, même si le titre provient d'une très grande douleur.*" De quoi s'agit-il dans "All Black" ? Pas d'une nuit sans clair de lune, non… De burqa, thème brûlant sur lequel il ne veut pas vraiment se prononcer, arguant que ce n'est pas la place d'un musicien surtout s'il a grandi à San Francisco — mais bien sûr, une chanson qui se place du point de vue de la femme "*couverte des pieds à la tête*", ici convaincue que "*la tradition la sauve*" et "*obligée de faire ce que son homme lui dit*" ne peut pas vraiment se passer de commen-taire : "*Il est difficile de comprendre quelque chose qu'on ne vit pas au quotidien, remettre en question la façon de vivre de certaines personnes n'est pas forcément pertinent quand on ne le vit pas soi-même.*" Il se contente de dire que la décision devrait appartenir aux concernées.

Dollar de vivre

Depuis "Greenback Dollar" de Hoyt Axton (1962), la monnaie américaine est omniprésente dans les textes du rock US, à commencer par le superbe album d'Alice Cooper de 1973, "Billion Dollar Babies". Quand Elvis, Johnny Cash, Jerry Lee Lewis et Carl Perkins se réunissent le 4 décembre 1956 pour une séance d'anthologie, elle est surnommée *Million Dollar Quartet*. Les excellents Queens Of The Stone Age ont chanté en 2002 "You Think I Ain't Worth A Dollar, But I Feel Like A Millionaire" et Lana Del Rey, "Million Dollar Man" en 2012. Le premier album de Limp Bizkit s'intitulait "Three Dollar Bill", en référence à l'expression *"bidon comme un billet de 3 dollars"*.

Le dieu Dollar

Vaste problème également que celui abordé dans "Home". Il ne s'agit pas uniquement du classique retour à la maison après une tournée, mais d'un enfant kidnappé — inspiré par l'histoire vraie d'un brave Américain découvrant un beau jour que son voisin gardait des enfants dans la cave. "Worship Song (N°2)" est consacré au dieu Dollar : "*J'ai rajouté le 2 parce qu'à mon avis il doit y avoir au moins une meilleure chanson sur le sujet*, plaisante-t-il. *Personnellement je n'ai manqué de rien. Mais dans mes voyages et à travers mes rencontres, j'ai vu beaucoup de hauts et de bas. Le seul dénominateur commun c'est la dépendance à l'argent pour survivre. Il y a peu d'endroits dans le monde où on peut survivre sans argent. Et on en fait un dieu, de plus en plus, une obsession qui contrôle la vie des gens.*" Donc, "*oui, un album un peu plus noir que les précédents*", à la fois très rock et où Hanni laisse libre cours à "*beaucoup d'influences moyen-orientales, notamment dans les lignes de guitare*", mais "*sans que ce soit étudié. Je ne veux pas faire de recherche, pour éviter un résultat robotique et sans âme.*" La pochette est saisissante : ce dessin hyper réaliste d'un serpent à demi maîtrisé par un homme dont on ne voit que le bras "*illustre le rapport de proximité immédiate avec le danger : au début on se dit, c'est le bras qui contrôle mais, en réalité, le serpent est si imprévisible et si proche qu'au moindre faux mouvement, il peut te faire la peau.*" ★

BUSTY

CD "Moonlight" *(Innovative Leisure/ Because)*

Sortie le 20 janvier 2015

Photo Nick Walker-DR

WE BUY GOLD
MUS
INST

Tête d'affiche

"Une guitare pour Noël"

KING TUFF

rock Kyle Thomas, étrange homme-orchestre à casquette venu du Vermont, continue de concilier ses deux passions : rock'n'roll et bricolage.

Au premier abord, on entend ce son à la fois mélodieux et puissant, sorte de croisement inédit entre T Rex et Steppenwolf, usiné par trois gars au look de bikers cool. A gauche, le solaire Magic Jake, carrure de quarterback et moustache blonde frétillante, manipule sa basse tout en lançant de bienveillantes œillades à la foule. Derrière lui, un marteleur surnommé Old Gary s'échine sur ses fûts, semblant tout droit sorti d'un vieux film de gangster. A droite, King Tuff prend des poses héroïques et développe à la guitare un style unique, virtuose, instinctif. Surtout, il livre à l'assistance transie une irrésistible palanquée de tubes : "Wild Desire", "Headbanger", "Sun Medallion", "Bad Thing" ou encore "Eddie's Song".

Amateur de chanvre

Qui est réellement ce compositeur aussi prolifique que talentueux connu sous le nom de King Tuff ? Un type malicieux assurément, qui joue de son côté un peu décalé, roulant parfois des yeux maniaques. Lorsqu'on le retrouve dans les coulisses du Point Ephémère, il est occupé à changer une corde de son instrument tout en s'empiffrant de bonbons. Ce fan de *Bizarro*, personnage à mi-chemin entre Superman et Frankenstein, est d'abord interrogé sur sa jeunesse à Brattleboro, dans le Vermont : *"De la luge, des batailles de boules de neige, des balades dans la montagne… Beaucoup d'oisiveté en fait. Je suppose que c'est ce qui m'a amené à devenir créatif. Mon père m'avait offert une guitare pour Noël alors que j'étais tout gamin. Un jour, je l'ai empoignée en me disant que j'allais écrire des chansons. Et puis c'est très vite devenu une drogue."* Petit à petit, Kyle Thomas devient King Tuff, son alter ego musical : à sa panoplie barbe/ cheveux longs, il ajoute bientôt une rituelle casquette de baseball et une Gibson SG bleu électrique surnommée *Jazijoo* avec laquelle il se prétend *"extrêmement lié… et même de façon sexuelle"*. C'est avec celle-ci que le chenapan fignole "Was Dead" au sein du studio de fortune qu'il a aménagé dans sa chambre. Sur ce disque épatant, il signe ses premières pépites glam-folk psychédélique comme "Freak When I'm Dead" — *"nombre de freaks se cachent parmi nous, vous ne croyez pas ?"* — "Kind Of Guy" et l'enfumée "Sun Medallion", entre Marc Bolan et Bob Dylan, parlant d' *"un petit bijou déniché en bossant dans une friperie et qui a acquis un pouvoir inattendu"*. C'est grâce à cette galette lumineuse que l'ascension du *Roi* commence. Il intègre Witch, excellent combo stoner où Jay Mascis tient les fûts, puis monte Happy Birthday avec des amis d'enfance (il signera notamment la perle indie pop "Girls FM"). Parallèlement, "Was Dead" séduit les gentils hippies de Burger Records ainsi que les scouts de Sub Pop. Les premiers encouragent Kyle à déménager à Los Angeles tandis que les seconds le signent lors du festival South By South West. C'est lors de cet évènement que notre amateur de chanvre rencontre Bobby Harlow, ancien gourou de The GO, qui devient son producteur attitré.

Le clan Tuff

Les acolytes de King Tuff ne sont pas tout à fait des inconnus. Pilier de la scène garage de Detroit, le sémillant Magic Jake Culkowski a fait partie des Detroit Cobras et de Conspiracy Of Owls, aux côtés de Bobby Harlow. Quant à Old Gary, il s'est illustré au sein de Girls (avec Christopher Owens), Howlin Rain et également Personal And The Pizzas, sympathique bande de trublions new-yorkais ayant parodié "Raw Power" sous le titre "Raw Pie".

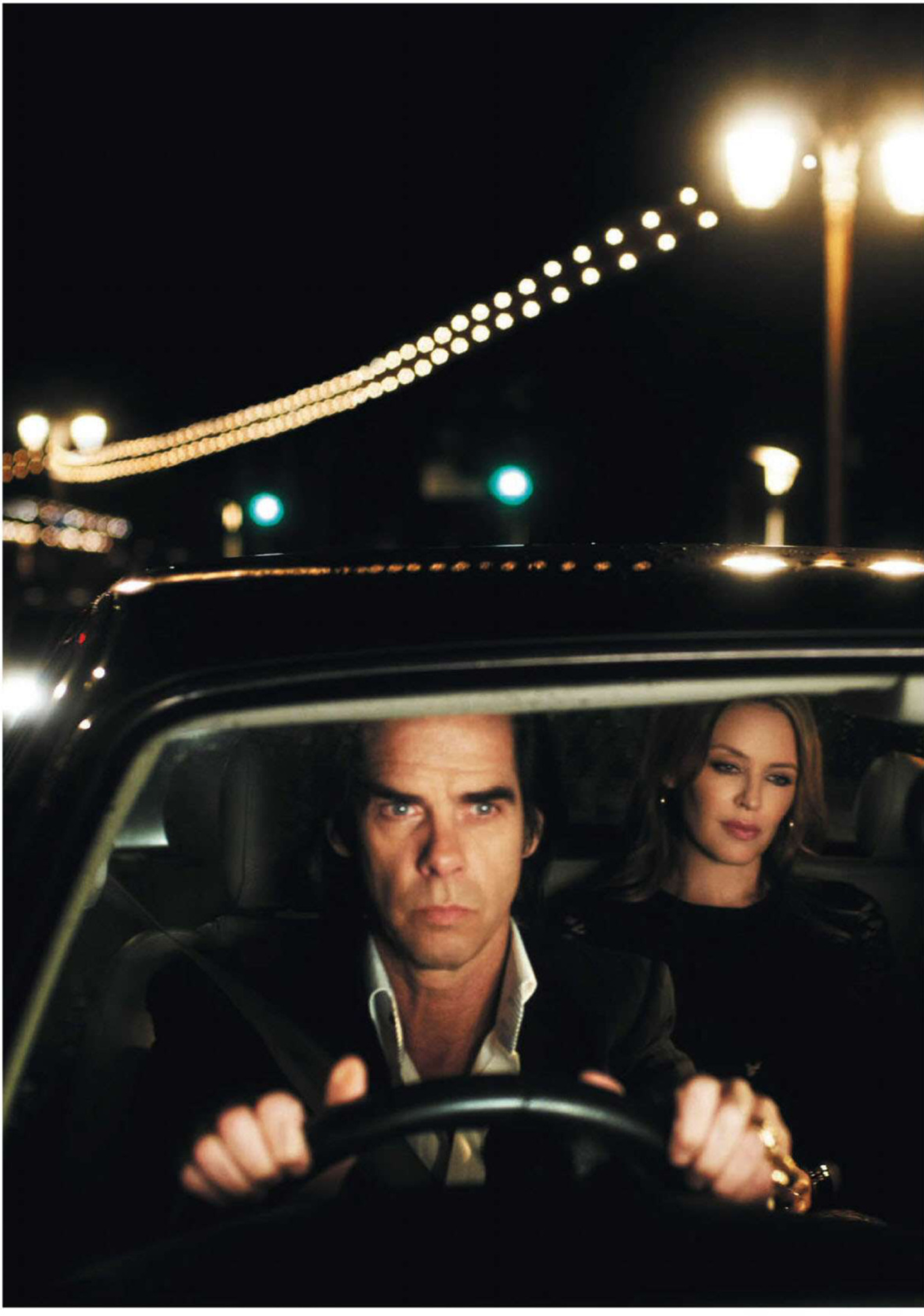
Microphones hantés

Un premier album très réussi ("King Tuff" en 2012) remporte un certain succès aux Etats-Unis avant le récent "Black Moon Spell", capté sur le vif à Los Angeles, dans le tout nouveau Studio B : *"Je n'écris pas trop en tournée, car j'ai besoin d'être seul. Old Gary et Jake sont toujours là à gerber dans un coin, ou alors en train de me reluquer* (rires)… *Sauf que pendant tout ce temps, Bobby était à Los Angeles, impatient de lancer le studio. Je n'avais aucune chanson, pas de riff, un peu carbonisé par la vie sur la route. Alors on y est allés à l'arrache, sachant que je voulais faire un disque beaucoup plus rock."* Les séances de cet excellent album de glam rock énergique traitant de magie noire et de folie voient passer son pote Ty Segall, avec qui King Tuff confesse que *"ce serait très cool de collaborer davantage"*. Ces dernières voient également survenir nombre de phénomènes quelque peu étranges, comme de *"mystérieux flashs de lumière"* ou des *"microphones hantés"* : *"Parfois on se convainc que des choses se passent, on voit des coïncidences troublantes et puis on se dit que ça n'en est pas, que ça arrive réellement… Je crois aux forces de l'esprit. A différentes couches d'existence. Pourquoi pas ? Ce serait tellement morose de ne pas y croire."* Une dose d'occultisme, une louche de fun et surtout de vraies bonnes chansons : n'est-ce pas là la recette idéale pour un rock and roll de qualité ? ★

JONATHAN WITT

Album *"Black Moon Spell" (Sub Pop/ Pias)*

Photo Dan Monick-DR



“J’ai cessé d’être un humain”

NICK CAVE

Le chanteur australien est à l’honneur d’un drôle d’objet filmique nommé **“20 000 Jours Sur Terre”**, documentaire scénarisé où la star révèle des facettes insoupçonnées.

PAR THOMAS E FLORIN

La couronne plane au-dessus de sa tête, la flammèche va toucher son front, voici le paraclet à portée de main. On le sent, Nick Cave veut sa couronne. Pour cela, il sue, redouble d’efforts, fait campagne. Et cela porte ses fruits. L’enthousiasme des spectateurs de sa dernière tournée était peu croyable. On a entendu de ces choses sortir de bouches pourtant habituellement mesurées... *“C’est l’Elvis moderne.”* Le répertoire, l’énergie, le magnétisme, tout joue en sa faveur. Mazette. Alors on en est là ? A l’asseoir sur le trône. Sauf que l’intrigue traîne en longueur, alors Nick accélère la cadence. Et quoi de mieux qu’un petit film de propagande pour le propulser *capo di tutti i capi* ?

Devenir une rock star

“20 000 Jours Sur Terre”, soit quelque 55 années d’un homme toujours au 36e dessous, mais marchant au-dessus de la mêlée. Il a débuté en tant que petite frappe romantique, enfant junkie, pour devenir, à l’âge mûr, un grand mystificateur. Nick Cave a adapté sa posture d’auteur gothique, de tutoyeur du diable, à mesure qu’il prenait de l’âge. Voici les métamorphoses de Nick Cave, celles que l’on peut suivre depuis Birthday Party jusqu’à ses BO de films. Des changements lourdement appuyés par la publication de ses romans et scénarios portés à l’écran. Nick Cave change de peau tout en faisant croire que lui n’a pas bougé. Sa posture est celle de la vieille âme, terrée au fond des ténèbres, observant le chahut du monde, le voyant, lui, tel qu’il est. *Violent et absurde*, voici sa sentence. Pour nous faire accéder à sa vérité, Mr Cave a accepté que l’on tourne sur lui un *docu-fiction*. Un documentaire fictionnel, exactement comme “L’Enlèvement De Michel Houellebecq”, mais avec les moyens en plus et le second degré en moins. Le principe, si on l’ignore, est qu’ici tout est vrai, mais tout est faux : chacun joue son rôle, certaines scènes sont improvisées et d’autres pas. Voilà. Au début du film, on verra vraiment Nick dans son lit, et on verra le vrai dos de sa femme, qu’elle a fort joli au passage, sauf que lui fait semblant de ne pas réussir à dormir, et qu’il n’est pas vraiment 7 heures comme l’indique son réveil. Puis, une voix s’élève en off, la sienne bien entendue, et le film débute par cette phrase : *“A la fin du 20e siècle, j’ai cessé d’être un être humain. Ce n’est pas forcément une mauvaise chose, c’est juste une chose.”* Métamorphose, on vous a dit.

Alors, comment se déroule-t-elle, cette 20 000e journée sur Terre pour Nick Cave ? Elle sort légèrement de sa routine habituelle : *je me lève, j’écris, je mange, j’écris, je regarde la TV*. Mais il est difficile de montrer un humain écrire, manger et regarder la TV pendant 1 h 30. Alors Nick a d’autres activités pour l’occasion : il déjeune avec son pote Warren Ellis, conduit sa voiture dans Brighton, visite son centre d’archives personnelles (oui oui, on y reviendra), regarde la mer, parle avec des apparitions sur son siège passager (Kylie Minogue, Blixa Bargeld, Ray Winstone) puis va voir son analyste. Parallèlement à tout cela, les réalisateurs Ian Forsyth et Jane Pollard ont filmé les séances d’enregistrement du dernier album des Bad Seeds, “Push The Sky Away”, dans le Sud de la France, au studio La Fabrique, séquence où réside le véritable intérêt du film. D’ailleurs, le projet initial était de se contenter d’un petit film promotionnel autour de cet album. Puis, quand les grands esprits se rencontrent, les choses ont dérapé et le petit film publicitaire est devenu grand. L’excuse centrale fut de montrer le *processus créatif* de l’artiste, la manière dont les chansons naissent, la façon dont on se réinvente dans une œuvre, tout cela justifié par une explication psychologisante : Nick Cave a besoin de *ne pas être lui*. Il ne s’aimerait pas tant que cela, notre porteur de chemise rouge. C’était déjà le cas dans son enfance, comme il le raconte à son analyste, Darian Leader, auteur du “Nouveau Noir : Deuil, Mélancolie et Dépression” : *“Quand j’étais enfant, je n’aimais pas ce que je voyais dans le miroir. Mais j’aimais ce que je voyais sur les pochettes de disques.”* Sa première réinvention fut de devenir une rock star, dès ses 20 ans, dans les Boys Next Door, version bêta du Birthday Party. Lors d’une de ses conversations *fantomatiques* avec l’acteur Ray Winstone (qu’il a certainement connu lors du tournage de “The Proposition”), Nick Cave révèle la formule : *“Une rock star ne doit pas trop changer. C’est un personnage que l’on doit pouvoir dessiner d’un seul trait.”*

“Ce qui me fait le plus peur ?”

Nick Cave a débuté en se maquillant le visage comme ceux des modèles d’Egon Schiele : posture cambrée, cheveux en bataille, silhouette aussi tortueuse que l’esprit, danger et stupre à tous les étages. Puis, comme sur les tableaux du Viennois, ses grands yeux regardent toujours vers le spectateur. Voilà pour la jeunesse. Puis, la première période des Bad Seeds, les chemises rouges de “From Her To Eternity” et “Tender Prey”, le smoking et la fumée de cigarette sur “Kicking Against The Pricks”, vaporeux et électrique, il se rêve en personnage de Munch, en bête fauve. C’est cette créature que Wim Wenders immortalisera dans “Les Ailes Du Désir”. Puis les joues se mirent à tomber, la gueule se déformer, les costumes sobres, noir et blanc, remplaçant les excentricités de naguère, et les cheveux se domptèrent par le peigne, tirés en arrière. De “Henry’s Dream” au piano-bar suicidaire “No More Shall We Part”, Nick Cave était devenu fréquentable et chantait “Where The Wild Roses Grow” avec Kylie Minogue. C’était le début des temps caricaturaux, du personnage fait d’un trait façon Cocteau, truffé de symboles et de maniérismes. C’est aussi le moment des romans, la rampe de lancement vers sa transformation *“physique de cannibale avec un os dans le nez”*, comme il le dit lui-même, en se regardant dans le miroir, au début de ce film. Depuis les années 90, on l’aura bien compris, Nick Cave est avant tout un écrivain. Même dans sa parenthèse toute en poils avec “Grinderman”, c’est le cliquetis d’une Remington portative qui ouvrait “No Pussy Blues”. Voilà ce sur quoi les 20 000 jours sur Terre appuient, et lourdement. Le montage passe indifféremment du clavier de la machine à écrire à celui du piano. Face à la première, des piles de livres, ses inspirations. Face au second, une photo de Pierre Klossowski, frère du peintre Balthus, écrivain, tenant lui-même le pinceau de temps à autre, certainement un modèle de diversification. Car le nœud, nous l’avions précisé dès le début de cet article, se resserre autour de la transmutation de Nick Cave. Retournons brièvement du côté de chez son analyste et écoutons un peu ce qu’il y raconte : des jeunes femmes le travestissent alors qu’il a 15 ans, il raconte comment lui-même se transforme, change de peau sur scène, puis en vient à parler de son père. Le père de Nick Cave, en lui lisant l’incipit de “Lolita”, se transformait en autre chose, en une sorte d’ange, se faisait pour son fils passeur de chef-d’œuvre. Nick sur scène ne ferait que cela : passer au public ses œuvres à lui, en devenant plus grand que nature, un colosse, un écrivain performer. Voici ce qu’il essaye de dire. Et si nous n’avions pas compris, il le raconte à nouveau au travers d’une anecdote sur Nina Simone, contée à son analyste, puis évoquée comme souvenir commun avec Warren Ellis, calée entre le disque “I’m New Here” de Gil Scott-Heron et une fausse main coupée en guise de presse papier : *“Tu te souviens Warren, de Nina Simone, qui, avec son maquillage égyptien, s’est avancée sur le devant de la scène et a scruté la salle, avec colère ? Puis elle s’est assise au piano, a collé son chewing-gum contre le Steinway et s’est transformée en ange au fur et à mesure du concert… — Bien sûr que je m’en souviens*, lui répond Warren. *J’ai même ce chewing-gum quelque part dans une serviette, l’une de celles qu’elle utilisait pour s’essuyer le front.”* Car oui, ces gars sont aussi des fétichistes. Surtout de leur propre vie.

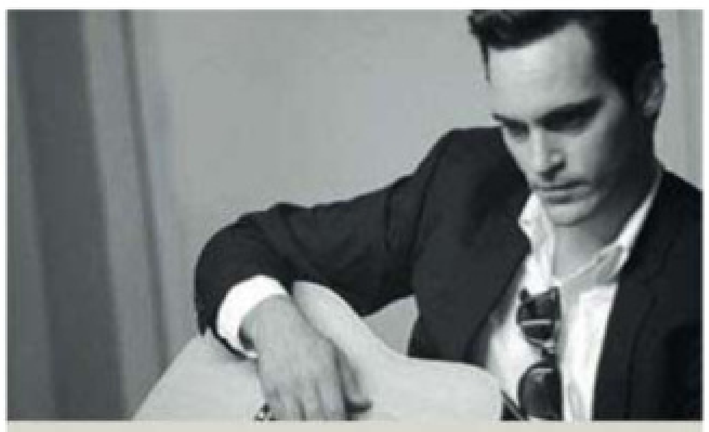
Trop-plein de sang

Pour mieux se métamorphoser, mieux vaut garder une trace de ses anciennes peaux. Toujours à son analyste, Nick Cave dit : *“Ce qui me fait le plus peur ? Perdre la mémoire.”* Pour pallier Alzheimer, il possède un service d’archives personnelles, un hangar, un sous-sol, ou des employés conservent ce qui lui a appartenu ou le représente. Voici la scène la plus hallucinante, mais aussi la plus grotesque du film. Nick descend au 4e sous-sol de ses souvenirs, se

fait projeter des diapositives de ses anciennes fiancées, raconte leur beauté indiscutable à la caméra, puis demande nonchalamment : *"Tu as mon exemplaire de 'Lolita' ?"* avant qu'une petite main ne lui tende un livre de poche biscornu qui ne coûtait que quelques dollars. La séance diapo bat son plein, Nick commente sa vie puis demande : *"Il y a des superbes photos de Tracy se faisant uriner dessus ?"* Pour notre plus grand plaisir, nous avons le droit aux photos du concert de Birthday Party à Cologne en 1981 durant lequel Tracy Pew, bassiste du groupe, se fait littéralement pisser dessus par un type du public. Enfermés dans son image gothique, tortueuse et ultra violente, les concerts du groupe étaient devenus la catharsis d'un tas de types qui y voyaient une occasion d'expurger leur trop-plein de sang. *"Nous étions définis par notre promoteur comme le groupe le plus violent au monde. Donc, ce qui se passait, c'est que les skinheads et les bikers, beaucoup de marginaux… de psychopathes, venaient à ces concerts. Il nous est vite apparu que Birthday Party n'avait plus aucun rapport avec la musique et que les gens ne venaient plus que pour voir ce qui allait se passer à nos concerts. Nous éprouvions une certaine joie à décevoir notre public en jouant de dos et en nous baissant au fur et à mesure du set…"* Disparaître de la vue du public, jusqu'à la simple disparition du groupe.

Si "20 000 Jours Sur Terre" détient son lot de moments embarrassants, d'autoréférence et de bouffonnerie auxquelles Nick Cave ne se prête que trop depuis bientôt vingt ans, le film a également ses moments de lumière. Particulièrement dans le Sud de la France, en studio, où l'on voit le groupe au travail, les portes-fenêtres grandes ouvertes, l'air chaud et les cigales entrant comme un souffle dans les micros. Ces séquences, finalement, seront les rares moments d'authenticité du film, ou l'on pourra approcher de plus près les hommes que sont Nick Cave et ses Bad Seeds. Ici, ils cessent de jouer aux artistes pour en devenir. C'est la naissance des morceaux, en studio, qui importe le plus quand on veut parler de la vie d'un musicien. Voilà exactement ce qui manque à la majorité des films sur la musique tel "Nothing Can Hurt Me" sur Big Star, où l'on ne parle que de la personnalité torturée des musiciens mais jamais de leur travail en studio. Les réalisateurs ont eu l'intelligence, ici, de laisser des moments d'enregistrement dans leur intégralité. Ainsi, l'émerveillement monte quand on assiste à la prise, live, de "Higgs Boson Blues", l'un des beaux morceaux de ce dernier album, avec "Jubilee Street". La voix de Cave dit, en préambule, que ce qu'il préfère dans une chanson, c'est l'instant où l'on ne la comprend pas totalement, où l'on ne sait quelle serait sa forme optimale, qu'il faut encore la découvrir. Puis, devant son piano, il chante, dirigeant son groupe, dans le moment, lui disant où monter, descendre l'intensité du jeu, le tout dans le plus pur instinct. Voici comme il nous plaît de voir Nick Cave, voici le moment où il se fait grand. C'est pour ces instants que sa couronne devrait lui être remise. ★

Film "20 000 Jours Sur Terre"



Biopic d'audience

Le film de Nick Cave n'est ni un docu ni un biopic. Parfois, les biopics agacent : "The Doors" d'Oliver Stone avec Val Kilmer a été massacré par la critique en 1991. "Control" d'Anton Corbijn (2007) est une réussite, avec un Sam Riley parfait dans le rôle de Ian Curtis, chanteur de Joy Division. Autres réussites récentes : "Ray" avec Jamie Foxx en Ray Charles (2004), "Walk The Line" avec Joaquin Phoenix en Johnny Cash (2005) et "Get On Up" avec Chadwick Boseman en James Brown (2014). On attend "All Is By My Side" avec le rappeur André 3000 en Jimi Hendrix et, pour 2015, "Straight Outta Compton", la saga de NWA (le groupe de Dr Dre), ainsi qu'un Miles Davis avec Don Cheadle.

“Le rock va crever”

THE SMASHING PUMPKINS

Incontestable patron d’un groupe dont il est d’ailleurs le dernier membre d’origine, Billy Corgan a accumulé les expériences malheureuses depuis la gloire des années 90. Le géant au crâne lustré vide son sac.

PAR JONATHAN HUME

Billy Corgan est sans doute aujourd’hui l’artiste qui représente le plus parfaitement la dualité entre le devoir d’assumer un lourd héritage créatif et un besoin constant d’aller de l’avant. Après avoir passé des années à tenter de s’affranchir de l’ombre écrasante des Smashing Pumpkins, il semble aujourd’hui décidé à porter cette charge tout en ne trompant personne sur ses intentions véritables : continuer de faire du rock. Le nouvel album à paraître sous le nom du groupe, “Monuments To An Elegy”, est un disque en paix avec le passé. A l’inverse d’un Axl Rose en bout de piste, ne survivant que par le biais d’embarrassantes tournées best of des Guns N’Roses, Billy Corgan pourrait bien donner un nouveau souffle à sa carrière tout en respectant l’identité du groupe avec qui tout a commencé. Oui, il est aujourd’hui le seul membre originel des Smashing Pumpkins et on peut se demander pourquoi l’homme ne sort pas son nouveau disque sous son propre nom. Lors d’une entrevue au long cours, ce héros des nineties nous livre de solides éléments de réponse. Et alors que notre journaliste lance son enregistrement, Billy Corgan, apercevant quelques numéros de Batman dépasser de sa besace, entame la conversation.

ROCK&FOLK : ...?
Billy Corgan : Je suis Batman...

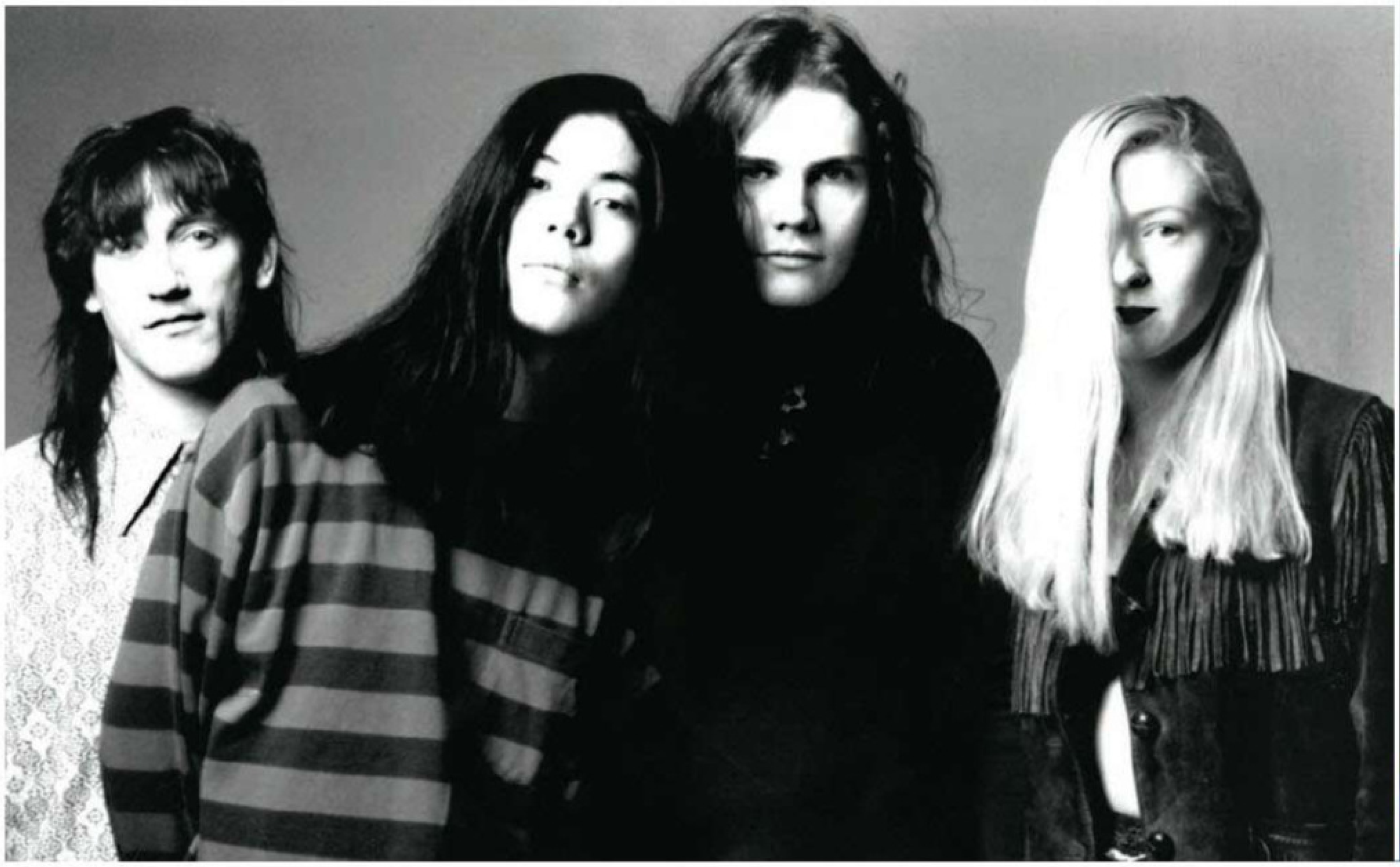
R&F : Vraiment ?
Billy Corgan : Ce serait plutôt marrant.

R&F : Mais plutôt Batman ou Bruce Wayne ?
Billy Corgan : Batman, définitivement. Je veux dire, un type qui passe des mois enfermé dans un studio avec tout son matériel, c’est Batman dans la batcave. Quand j’étais gamin et que je regardais la série, ma seule envie était d’appuyer sur tous les boutons de son repaire. A mon avis ce sont les premiers indices sur ce qui allait m’arriver par la suite.

R&F : Et vous avez votre Alfred ?
Billy Corgan : Non... Non j’avais un Iha (*James Iha, ancien guitariste et fondateur des Smashing Pumpkins — NdA*), ce qui est pire *(rires)*. Voilà, j’ai fait ma blague Iha de l’année. C’est vous qui avez l’exclu !

R&F : Nous sommes à la veille de la sortie de “Monuments To An Elegy”. Comment vous sentez-vous, artistiquement parlant ?
Billy Corgan : J’ai l’impression, au bout de dix années de créativité,

Photo DR



d'avoir aujourd'hui l'opportunité de faire avancer les Smashing Pumpkins vers l'avenir. Donc c'est un moment critique. Le rock est devenu une lutte. Cette lutte pour moi consiste à consolider une empreinte culturelle et de m'en servir comme d'un propulseur pour faire avancer les choses. Evidemment, tu peux monter sur scène et jouer tes chansons, les nouvelles et les classiques. Il y aura probablement des gens dans la salle, mais ils prendront des photos d'eux-mêmes, pas de toi. Je ne dis pas que je souhaite être au cœur d'un culte mais je sais parfaitement que sans le culte, ou quelque chose d'équivalent, le rock va crever la gueule ouverte. Et je ne veux surtout pas être un mort-vivant du business. Aujourd'hui, j'ai la possibilité de me réapproprier une œuvre dont j'ai été dépossédé de manière assez injuste et d'aller de l'avant sans rien devoir à personne.

R&F : Quand vous êtes-vous senti dépossédé de votre œuvre ?
Billy Corgan : Le seuil critique de ma carrière a été atteint lorsque j'ai sorti mon premier album solo, "The Future Embrace". Un peu de contexte : A l'époque je suis chez Warner qui me signe en tant qu'artiste solo, tout en espérant secrètement une reformation des Smashing Pumpkins. Donc en gros, je suis à moitié invisible.

R&F : Vous en aviez conscience ?
Billy Corgan : Non, je ne m'en suis aperçu que plus tard. Je pensais vraiment que les gens de Warner me voulaient pour mon projet solo et j'ai d'ailleurs accepté de toucher moins d'argent chez eux afin de conserver les droits sur mes albums. A l'époque, naïvement, je me dis que je vais faire tout ce que je n'ai jamais eu l'occasion de faire avec les Pumpkins et/ou avec Zwan. Donc j'y vais à fond. Je laisse libre court à mes penchants pour les synthétiseurs, j'envisage un album dans la veine de New Order, j'invite Robert Smith sur un titre, je donne un rôle plus discret aux guitares, et j'y mets vraiment du cœur, je travaille dur. Mais à sa sortie, Warner a poussé le seul titre qui se rapprochait le plus du son des Smashing Pumpkins, ce qui est regrettable. Je n'ai pas reçu le soutien commercial qui m'était dû et l'album s'est très mal vendu. Et malgré le fait que je sorte cet album, qui va réellement vers les gens, dans une démarche artistique plus commerciale, je ne reçois quasiment aucune bonne critique, et le public me lâche. Personne n'a ne serait-ce reconnu que j'avais tenté quelque chose en tant que Billy Corgan. Lorsqu'on donne de soi-même pour une œuvre et que nul n'y prête la moindre attention alors on est complètement anéanti. Et dès lors, aux yeux du public et de la presse, tout ce que j'essayais de faire devait soit se résumer aux Smashing Pumpkins, soit n'existait tout simplement pas. Il n'y avait pas de juste milieu. Alors qu'est-ce que je fais ? Je reforme les Pumpkins du mieux que je peux, c'est-à-dire simplement Jimmy Chamberlain et moi. Et on retourne au charbon, la rage au ventre. J'étais un type en colère avec des choses à dire. On sort "Zeitgeist". Pas un grand album des Pumpkins, certes, mais un album décent. Et là, qu'est-ce qu'on se prend en pleine figure ? La culture de la nostalgie. Tout le monde veut les tubes, tout le monde veut les nineties. Et je suis tombé dans le panneau. Donc ce que tu vois de moi aujourd'hui, en tant qu'artiste, c'est quelqu'un à qui on a tout arraché et dont il ne reste que l'essentiel : une guitare, une voix, des chansons.

Comme un clinicien

R&F : Pour la première fois dans votre histoire, les parties de batterie sont assurées par Tommy Lee. Comment en êtes-vous venu à collaborer avec le batteur de Mötley Crüe ?
Billy Corgan : On travaillait sur un titre à l'atmosphère un peu crasseuse, genre Sunset Strip. Et je me disais qu'on aurait vraiment besoin d'un batteur du style de Tommy Lee pour jouer dessus. Et Jeff Schroeder, le guitariste, me dit : *"Mais pourquoi on n'essayerait pas d'avoir le vrai ?"* Et on se roule par terre de rire en se disant que c'est fou. Mais petit à petit l'excitation est montée. Et me voilà 48 heures plus tard, au téléphone avec Tommy Lee à lui demander s'il pourrait ne serait-ce qu'envisager jouer quelques parties de batterie sur le disque. Et au final il est venu, il a joué sur tout l'album et il y a mis beaucoup de cœur.

Photos archives Rock&Folk et DR

“Tout le monde veut des tubes, tout le monde veut les nineties”

R&F : Ziggy et les Spiders From Mars...
Billy Corgan : Exactement ! On s'est tous mis d'accord le jour même de notre reformation. Mais à mesure que le travail avançait et que les relations entre nous se fragilisaient, me voilà à essayer de terminer un opéra rock parlant d'un groupe qui se désagrège avec, effectivement, les Pumpkins qui partent en vrille. Si bien qu'à un moment Flood, le producteur, me dit qu'il faut en finir avant que ça explose. Qu'il fallait que je trouve une stratégie de sortie. Il a eu raison de me le dire, je dois admettre. Je n'allais jamais réussir à terminer le disque, il n'aurait pas été satisfaisant. J'ai donc dû supprimer énormément de choses pour en faire une œuvre plus courte, plus gérable. “Machina” n'est donc en aucun cas un travail fini. C'est simplement une collection de titres assemblés comme je le pouvais le jour où l'on a décidé que le projet devait prendre fin. C'était très frustrant. La production était déroutante, le manque de cohésion n'a pas aidé et on a laissé de côté certaines des meilleures chansons, ce qui, évidemment, est toujours un suicide. Donc aujourd'hui je veux réintégrer ces choses qui manquent, peut-être enregistrer de nouvelles parties à ajouter au tout, que ce soit un prélude ou des passages instrumentaux. Ainsi, je pourrai peut-être le sortir de la manière dont je l'avais imaginé et dévoiler enfin l'histoire dont il était question. Une histoire très faustienne qui parle de la malédiction qui t'accable lorsque tu t'approches trop près de la flamme du rock and roll. Je croise les doigts pour que ça se fasse vite, mais j'ai beaucoup de travail, donc je ne sais pas encore le temps que ça va prendre.

Batmobile Disco

Depuis qu'il a été la vedette d'une série télé dans les années 1960 (avec un thème splendide signé Neal Hefti, repris notamment par The Jam), Batman a inspiré nombre d'artistes. Prince a signé les chansons de la BO du “Batman” de Tim Burton, dont le fameux “Batdance”. En 1992, Siouxsie & ses Banshees jouent “Face To Face” pour “Batman : Le Défi”. Pour “Batman Forever” en 1995, c'est U2 qui s'y colle avec “Hold Me, Thrill Me, Kiss Me, Kill Me”. La trilogie “Dark Knight” de Christopher Nolan propose peu de pop, mais une partition très gothique signée Hans Zimmer.

R&F : Depuis quelques années vous rééditez tous les albums des Smashing Pumpkins dans des versions augmentées de bonus. Et l'arrivée de votre nouvel album succède de quelques semaines à la ressortie de “Adore”. Que provoque en vous le fait de revenir sur toute votre carrière, tout en composant de nouveaux morceaux ?
Billy Corgan : Ce n'est pas aussi difficile que ce que les gens pensent. Je suis un peu comme un clinicien, j'essaye de déterminer la place de chaque chose. Et je suis très sensible à la question du consommateur qui est globalement : *Si j'achète ça, est-ce que j'en ai pour mon argent ?* Parce que même si c'est un fan qui achète et qu'il le fait parce qu'il aime particulièrement une certaine période du groupe, il est toujours en droit de se demander si les trucs qu'on ajoute ne sont pas simplement des fonds de tiroirs.

Histoire faustienne

R&F : La prochaine réédition en chantier c'est “Machina/ The Machines Of God”. A sa sortie, en 2000, on savait qu'il y avait également un second album quelque part, “Machina II/The Friends & Enemies Of Modern Music”. Mais on a pu n'en écouter qu'une partie, le reste fut difficile à trouver. Comptez-vous tout rassembler en 2015 ?
Billy Corgan : “Machina...” a été écrit à la base comme une sorte d'opéra rock. Mais quand le groupe s'est reformé pour ce disque, fin 1998, on a passé deux accords. Le premier c'était que Jimmy Chamberlain réintégrait les Pumpkins et qu'on reprenait les affaires avec le quatuor original. Le second accord s'est fait autour d'un concept d'album que j'avais en tête. Ce concept demandait à chaque membre d'entrer dans la peau d'un personnage qui était une inversion de lui-même. Et nous devions incarner nos personnages durant tout le processus créatif, ainsi que la tournée, la promo, tout le temps. Un peu dans un délire à la Andy Kauffman, on ne devait jamais sortir de nos personnages.

R&F : Billy Corgan, avant de vous quitter on a une dernière question : Vous vous réveillez demain matin, vous êtes David Bowie et vous devez appeler Billy Corgan. Que lui dites-vous ?
Billy Corgan *(rires)* **:** Je pense que je m'engueulerais ! Je dirais : *“Billy, tu vas me plagier encore pendant combien de temps ?! Quand est-ce que je reçois un chèque ?”* J'adore David. J'ai eu l'occasion de travailler avec lui à plusieurs reprises et c'est une personne incroyable et un vrai gentleman. Il a toujours été très encourageant avec moi. Je suis heureux qu'il produise encore de la musique. Je pense qu'il fait partie de ces artistes dont l'influence et l'importance grandissent encore et toujours. Et cette grandeur dépasse le cadre de la musique. Il est le créateur, en quelque sorte, de cette nouvelle génération qui assimile différentes formes d'art et les assemble pour créer un tout qui puisse être artistiquement viable. Mais ce qui est particulièrement étonnant chez Bowie, c'est son amour inaltérable pour le rock. Il aurait facilement pu être un crooner du plus haut niveau. Il aurait pu être Sinatra ou une star de Broadway. Le fait qu'il ait choisi le rock and roll montre en quoi il croit vraiment et je le respecterai toujours pour ça. ★

Album *“Monuments To An Elegy” (BMG/ Sony Music)*

“L’ethos punk rock, c’était fuck you”

BILLY IDOL

L’homme de Generation X a tout connu, le punk, la pop synthétique triomphante, les stupéfiants et les accidents. Le rescapé raconte.

PAR BUSTY

Presque dix ans après son dernier album, Billy Idol retrouve Steve Stevens, son guitariste depuis 1982, pour un excellent “Kings & Queens Of The Underground”, dont les paroles reviennent volontiers sur ses quarante ans de carrière : les années punk qu’il a connues en tant que membre du Bromley Contingent et de Generation X en Angleterre, avant de décamper aux Etats-Unis où il a profité de l’éclosion de MTV pour exporter sa célèbre moue, ses cheveux platine, et ses “*rebel yell*” dans le monde entier. Stades, clips, drogues, groupies, accident gravissime, Billy Idol a à peu près tout connu et, suivant la mode lancée par Dylan ou Keith Richards, il s’en ouvre en détails dans son autobiographie “Dancing With Myself” du nom de son premier tube, sans autocensure inutile, avec candeur et même quelques références confondantes à des poètes anglais. Le récit des années punk vaut le détour, entre concerts des Pistols début 1976, squats, nuits au Roxy, formation de Generation X et hostilités entre divers clans. Mais le refus de l’ordre établi est partout présent, même à l’époque de la gloire estampillée MTV, qui est également celle de l’accident de moto qui a failli lui coûter la vie (entre quelques overdoses) : la célébrité, presque plus dangereuse que le punk ? Si MTV a plutôt raté son passage au 21e siècle, Billy Idol, lui, s’en est superbement sorti : toujours aussi décoloré et harnaché de cuir, il nous reçoit dans un palace londonien avec vue sur Hyde Park, sans moue mais avec le large sourire de quelqu’un qui vient d’entrer sur la liste des best-sellers du New York Times.

Photo Michael Muller-DR

“C’était plus facile de se défoncer que de sortir faire face à cette folie”

ROCK&FOLK : Beaucoup se seraient contentés d’un “Greatest Hits” pour accompagner l’autobiographie. Pas vous...
Billy Idol : Ca m’a paru bien de faire écouter une musique nouvelle en même temps que le livre. J’ai passé les six dernières années sur l’autobiographie, et quand il y a deux ans on s’est mis à écrire pour ce disque, je me suis rendu compte que le livre déteignait sur l’album et vice-versa, c’est presque comme si l’album était une sorte de bande-son du livre. Les chansons ne portent pas toutes sur le passé, certaines parlent d’aujourd’hui comme “One Breath Away” ou “Eyes Wide Shut”, et même un peu du futur comme “Postcards From The Past”. Passé, présent, futur, c’est ce que fait mon livre d’une certaine façon. On acquiert un certain recul, avec le passage des années *(rires)*. Ça fait peur, mais ça permet de regarder en avant, aussi, autant que de réfléchir à ce qui est arrivé dans sa vie, en bien comme en mal. J’ai voulu montrer les bons et les moins bons côtés de mon caractère, ce qui m’a poussé vers le succès et ce qui m’a tiré vers le bas. Les deux sont liés, les deux font l’homme et c’était important d’en parler dans le livre.

R&F : Le livre explique également votre évolution musicale, alors qu’on a tendance à voir Billy Idol le punk et Billy Idol la star de MTV comme complètement opposés...
Billy Idol : On a pu voir les choses comme ça.
Mais une fois que le punk initial s’est terminé, il fallait avancer. Les pensées qu’on a à seize ans sont différentes de celles qu’on a à vingt-six, il fallait que la musique s’en ressente, et il fallait le dire. Par ailleurs avec le temps, on apprend son métier, on en sait davantage sur ce qu’on veut vraiment. Le punk a été un incroyable apprentissage, c’est ce qui m’a permis de continuer dans les années 80, et de sortir quelques-uns de mes meilleurs albums.

R&F : Vous vous êtes intéressé très tôt au mélange de dance et rock. Vous écoutiez Suicide, Joy Division...
Billy Idol : On était aussi très influencés par des groupes allemands comme Kraftwerk ou Can, l’utilisation de la technologie, et on a grandi avec ce mélange, ne serait-ce qu’avec le thème de “Dr Who”, sans doute un des premiers hits électroniques. C’était presque évident, de combiner les deux, utiliser la technologie du monde de la dance pour informer le rock et utiliser le rock et l’attitude punk pour informer la dance music et créer quelque chose de nouveau, au-delà du punk rock, et qui reste encore vivant et important aujourd’hui.

R&F : Vous étiez là au début de la scène punk. Vous avez rencontré tout le monde, vous avez d’ailleurs des mots très gentils pour Siouxsie...
Billy Idol : Oui, elle était fantastique. Il n’y avait pas beaucoup de femmes dans le punk, au début. Patti Smith, Siouxsie, la fille de Penetration... il fallait être très fort pour exister dans ce monde. Siouxsie : un formidable exemple de quelqu’un qui ne se laissait pas emmerder par les hommes. Le punk était très égalitaire. C’était vraiment : tous pareils, juste des êtres humains. Quels que soient la couleur de peau ou le sexe. Et puis quand les Sex Pistols sont allés au Grundy Show, le punk a explosé et il y a eu une polarisation de la jeunesse anglaise : soit vers le punk, soit vers des forces réactionnaires comme les skinheads ou les Teds. Même si les teddy boys adoraient le rock’n’roll, ils détestaient ce que nous faisions, et les skinheads, fans de reggae, détestaient les Noirs, ce qui est complètement incompréhensible. Nous, on adorait le reggae et l’idée qu’on se mélange tous quelle que soit la couleur. Eh oui, c’était un moment un peu dangereux, parce qu’on prenait des positions : ça veut dire prendre des risques, et même en écrivant ce livre, je prenais quelques risques. Je crois que c’est ce qu’il faut faire, se mettre au défi.

Récupérer ma vie

R&F : Pour vous, le punk s’est arrêté quand ? Quel a été le tournant ?
Billy Idol : Le punk, c’était exprimer son individualité. Les groupes du début, Clash, Sex Pistols, Buzzcocks, Damned, nous, tous étaient très différents. Ensuite il y a eu des tas d’imitateurs, les groupes apparus après nous étaient très influencés par les Pistols, et tentaient de copier leur attitude. Assez vite, il y a eu une sorte d’uniforme en Angleterre, il a été décidé que le punk ne pouvait être qu’un mélange de Ramones et Sex Pistols, oubliant qu’on a tous grandi influencés tout autant par le Velvet Underground qui s’intéressait autant au jazz qu’au rock’n’roll. Et à la fin, ça semblait simplement redondant. Il fallait que ça avance, encore une fois, explorer la musique, et notre attitude face à la vie. On commence à avoir d’autres expériences, ne serait-ce que tomber amoureux, et on veut en parler, autant que ce qu’on hait. Ça devient important de parler de ce qu’on aime dans la vie, aussi. On s’améliore en tant que musicien, on découvre d’autres horizons, ce qui donne envie d’explorer de nouvelles directions, au lieu de rester bloqué sur une idée très précise. J’adore ce qu’a fait Johnny Rotten avec PiL. Et pour nous aussi, il était essentiel d’avancer.

R&F : Comment avez-vous décidé de partir à New York ?
Billy Idol : Nous étions très influencés par les groupes américains, le CBGB... Quand Generation X a fini par se désintégrer, j’aurais pu rester en Angleterre, mais ç’aurait probablement été assez difficile de tout recommencer ici, et c’était super excitant pour moi de partir sur un nouveau territoire. New York ! C’est la Mecque du punk. C’est la maison ! Et puis j’avais vécu aux Etats-Unis enfant. J’ai de toute façon toujours été fasciné par les Etats-Unis, même le Wild West *(rires)*. Ça fascine les Européens beaucoup plus que les Américains, je crois qu’on a vu dans les films de cow-boys quelque chose d’existentiel qu’ils n’ont jamais vu ! Je trouve l’histoire de l’Amérique très intrigante. Et la musique américaine, bien sûr !

R&F : Et la période MTV...
Billy Idol : Mon manager, Bill Aucoin, qui manageait aussi Kiss, travaillait pour la télé à l’origine, il savait que MTV allait arriver. Mais on faisait déjà des vidéos, en Angleterre le Kenny Everett vidéo show présentait déjà des clips. Le punk rock s’intéressait aussi à l’image, et on se marrait avec ça.

Viens voir le docteur Who

Créé en 1963 par le compositeur australien Ron Grainer, le thème du feuilleton de la BBC “Doctor Who” est un des premiers exemples de musique électronique à la télévision. En 1969, Bongo Herman en fait une version ska. En 1988, il est lourdement samplé par les techno-punks british KLF, sous alias Timelords, pour le hit n°1 “Doctorin’ The Tardis”. Les DJ de Coldcut et Orbital ont également repris l’instrumental, ces derniers ayant même invité le comédien Matt Smith, interprète du rôle-titre, sur scène avec eux à Glastonbury en 2010.

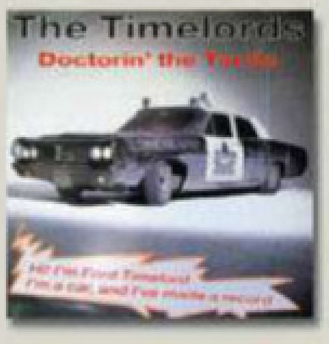


Photo Michael Muller-DR

MTV nous a beaucoup censurés, c'était strict, on ne pouvait pas fumer une cigarette à l'écran, mais ça faisait partie du plaisir, tourner autour de la censure comme avec le code Hays jadis. C'était pareil pour la musique, d'ailleurs.

R&F : Vous avez bien profité de la célébrité, vous avez eu des moments durs aussi. La moto, qui vous a permis selon vos propres mots de retrouver une forme de liberté, vous a envoyé à l'hôpital. Et la drogue...
Billy Idol : Etre des stars, quand le punk a commencé, c'était le dernier truc auquel on pensait, et quand on a commencé à faire des vidéos, on n'imaginait pas que ça exploserait comme ça... On ne se rend pas compte du nombre de gens qui savent qui on est, même sans connaître notre musique, et c'est parfois ridicule. J'ai aimé être dans le mouvement punk où vous étiez une entité connue, mais que le monde entier se jette sur vous *(rires)*... On n'a plus ce sentiment d'être libre, j'ai dû me battre pour le récupérer. Donc, l'addiction à la drogue... J'étais déjà bien parti pour tomber dedans, honnêtement, mais pour faire avec la célébrité, c'était plus facile de s'enfermer dans une chambre et de se défoncer à plus savoir qui on est, que de sortir et de devoir faire face à toute cette folie. On est à la maison avec son imagination et ses pensées, défoncé, on peut voyager dans sa tête. On te fout la paix, or c'est au moment où on te laisse seul que tu crées des chansons. Pour écrire il faut observer, les autres et soi-même, et ce n'est plus possible quand on est au centre de l'attention. On observe juste cette sorte de folie et je ne sais pas combien de chansons on peut écrire là-dessus. Mais ça n'a duré qu'un temps, j'ai pu récupérer ma vie, en profiter. J'ai une audience, et j'aime toujours faire de la musique. C'est la vie dont j'ai rêvé...

Renverser les vieux

R&F : Vous ouvrez le livre sur votre accident de moto...
Billy Idol : C'était le début du tournant, ce n'était pas le seul signe, mais ça m'a arrêté dans ma lune de miel avec la drogue, ou alors c'est que la lune de miel était finie depuis un moment et je n'ai pas écouté. Malheureusement, c'est comme ça, les toxicos ne veulent pas écouter. Notre corps nous dit que ça ne marche plus, notre tête nous le dit, mais on refuse d'entendre.

R&F : Comment est née votre fameuse moue ?
Billy Idol *(rires, fameuse moue assorti du non moins fameux poing levé)* **:** Oh, c'était une sorte de *fuck you*, "*je ne ferai pas ce que vous dites, je suis ce que je veux*", mais c'était drôle, aussi, de se rendre un peu plus moche, et d'injecter cette sorte de *fuck you*. Parce qu'une partie de l'ethos punk rock, c'était *fuck you*.

R&F : Etes-vous surpris qu'aucun mouvement comparable ne surgisse aujourd'hui, avec la crise ?
Billy Idol : Les temps sont presque similaires. Sauf qu'à l'époque pour se distraire, on avait le choix entre le sport, les arts et la musique. Il n'y avait pas internet, qui a beaucoup changé les préoccupations de la jeunesse. Ce n'est pas nécessairement quelque chose de mal, peut-être les gamins explorent-ils d'autres façons de se rebeller, c'est seulement moins évident qu'un mouvement musical unifié. Mais je pense que ça reviendra, sous une forme ou une autre. Il y aura toujours des mouvements révolutionnaires, il y aura toujours des gens qui essaieront de renverser les vieux.

R&F : A New York, vous avez récemment dit vouloir reformer Generation X...
Billy Idol : Ca me plairait bien ! On a toujours voulu jouer aux Etats-Unis et on ne l'a jamais fait... ★

CD "Kings & Queens Of The Underground" (Replica)

Photo Abby Ross-DR

“Ce dont je rêvais”

JULIAN CASABLANCAS + THE VOIDZ

Le chanteur des Strokes est de retour avec de nouveaux musiciens et un album dissonant. Il donne ici son point de vue sur la démocratie dans le monde et la dictature dans le groupe. Le tout depuis son camping-car personnel.

PAR DANNY BOY

Cinq années après "Phrazes For The Young", Julian Casablancas nous revient avec son second album solo "Tyranny". Durant ce quinquennat, le chanteur des Strokes n'a pas chômé. Il a tourné huit mois durant avec son groupe The Sick Six au sein duquel figuraient déjà deux futurs Voidz, Jeff Kite et Alex Carapetis. En 2011, les Strokes en pleine crise existentielle sortaient leur quatrième album "Angles" suivi un an plus tard par "Comedown Machine", disque médiocre réalisé de façon précipitée dans le seul dessein d'en finir avec le contrat les liant à RCA. Au grand désarroi des fans, aucun effort promotionnel n'a été fait. Si le futur des Strokes paraissait incertain, celui de Julian allait prendre forme. Marié, désormais sobre et découvrant les joies de la paternité, il s'investit dans une carrière qui lui permet d'affirmer sa véritable identité. Très en demande, il collabore notamment avec Danger Mouse et Sparklehorse ("Little Girl") et plus récemment avec Daft Punk ("Instant Crush"). Il ouvre aussi les portes de son label Cult à une poignée d'artistes aux talents variés : The Virgins, Har Mar Superstar, Cerebral Ballzy, le Strokes Albert Hammond Jr et la chanteuse des Yeah Yeah Yeahs, Karen O pour son premier projet solo.

Nous retrouvons Julian à Portland, où le concert des Voidz vient de se terminer. Dehors, près des deux bus de tournée, de nombreux fans attendent leur idole dans un froid polaire. "*Hier, à San Francisco, nous avons passé 7 heures à rencontrer nos fans*", dit-il souriant. Il nous faudra trouver une autre issue afin qu'il puisse sauter dans la voiture du tour manager qui l'attend dehors. Nous nous donnons rendez-vous dans son camping-car privé un peu plus loin. Un camping-car noir, aux vitres teintées et avec un crâne de vache texane sur le devant, orné de deux lumières rouges en guise d'yeux. A l'intérieur, l'endroit est intime, illuminé seulement de guirlandes de Noël multicolores. L'homme n'a pas changé : toujours humble, calme et serein.

Méthode de travail

ROCK&FOLK : Certaines chansons sur cet album pourraient être des chansons des Strokes si le groupe avait évolué comme on l'espérait...
Julian Casablancas : Oui, c'est sûr. Cet album est définitivement celui dont je rêvais depuis "Room On Fire". Avec "First Impressions", j'ai tenté de créer une collaboration avec les autres membres du groupe mais j'étais sans doute encore trop dominateur et aussi trop généreux et cela a créé une animosité étrange. J'avais toujours l'impression d'être le bad guy. Tout ce que je voulais, c'était progresser. J'apportais de nouvelles chansons et il y avait cette résistance. Albert apporta une chanson que j'essayais de faire marcher. Lui-même pouvait s'apercevoir de la difficulté d'arriver avec une chanson et d'être confronté à cette réticence. Ce n'est pas l'atmosphère idéale. Et il y avait tous ces putain de drames, de stupidités. Tout ça n'était pas très motivant.

R&F : Leur avez-vous proposé des idées de chansons comparables à celles des Voidz ?
Julian Casablancas : Je voulais que nous devenions le plus grand groupe du monde. J'espérais que chaque membre atteigne un niveau supérieur de manière à ce que je puisse me concentrer sur les mélodies et le chant. C'est ce que j'attendais du groupe. Je voulais avancer dans la bonne direction mais je rencontrais cette opposition à l'intérieur même du groupe. Tout ça ajouté à des problèmes de personnalités, les vibrations négatives et une énergie toxique.

R&F : Ce disque est bien plus intéressant que ce que les Strokes ont pu livrer ces dernières années. Et cela risque de choquer certains fans...
Julian Casablancas : Merci. Tu sais, les fans sont sentimentaux. Et je comprends ça. Pourtant de nombreux artistes ont fait de grandes choses sans leur groupe et tout le monde trouve ça normal. Je préfère John Lennon solo aux Beatles. "Imagine" est une des plus grandes chansons et ce n'est pas une chanson des Beatles. Même chose pour Lou Reed et "Walk On The Wild Side". Les Strokes ont toujours de la magie en eux, mais je peux faire d'autres choses excitantes. J'aime chacune de ces collaborations.

R&F : Les Strokes ont-ils un futur ?
Julian Casablancas : Je ne pense pas que les Strokes méritent d'être abandonnés. Tu prends The Police. Ils se séparent et ne jouent plus. C'est un peu trop et pas vraiment nécessaire. Nous, on est toujours ensemble

Photo Colin Lane-DR

“L’impression d’être le bad guy”

et on continue de jouer. Il y a les fans aussi. Je pense que quand on fait de la musique, c’est cinquante/ cinquante. La moitié pour soi, l’autre moitié pour les fans. Et les fans veulent voir les Strokes. Ce serait déprimant si nous ne faisions que des tournées de *reformation*. Nous en étions proches mais nous n’avons jamais franchi cette ligne. Pas encore. Je pense que dorénavant, nous allons faire un concert çà et là, peut-être enregistrer un single avant un concert. Et si nous faisons une tournée, ce sera après avoir enregistré un album. Et pourquoi pas une tournée ensemble, Strokes/ Voidz ? On pourrait le faire pour des festivals. Ça pourrait être cool. Nous avons toujours cette alchimie et tout le monde est créatif. Nous n’avions pas une bonne méthode de travail mais c’est réglé désormais. Pour les albums les plus récents, nous avons appris à collaborer et maintenant pour la première fois nous avons une méthode qui fonctionne. Je pense que nous pouvons tous nous retrouver, avec des vibrations positives et prêts à atteindre un niveau supérieur. Ça devrait arriver bientôt.

R&F : Ont-ils écouté le disque des Voidz ?
Julian Casablancas : Je n’en ai aucune idée. Je sais qu’Albert l’a écouté et apprécié. Mais maintenant que le disque est sorti, j’ai le sentiment que nous pourrons parler comme de vrais amis. J’ai envie de leur dire :

Photo Damien Génardi

THE VOIDZ

Strokes et Voidz sont en quelque sorte le Yin et le Yang du rock'n'roll. Semblables mais tellement différents par bien des aspects. The Voidz, ce sont cinq musiciens chevronnés provenant de différents horizons et qui partagent le même amour pour la world music. Jake Bercovici (basse et claviers) : *"Pour certaines raisons, le business a changé, la curiosité a changé. Nous avons épuisé tous les genres qui nous étaient offerts. Nous sommes tous intrigués par ce qui se passe dans les cultures étrangères que nous ne comprenons pas forcément."* Amir Yaghmai (guitare) est essentiellement un musicien de studio à la formation classique (violon) et aux curiosités diverses : rock, hip hop, musique électronique, Afrique, Moyen-Orient, folk d'Europe de l'Est. Il a également collaboré avec différents groupes (dont Charlotte Gainsbourg). *"Jake m'a téléphoné pour me dire qu'ils recherchaient un guitariste. Me retrouver dans ce groupe fut totalement imprévu."* L'Australien Alex Carapetis a joué brièvement avec Nine Inch Nails : *"Je suis vraiment éclectique. J'ai grandi en jouant du jazz mais j'aime le rock, le flamenco, la bossa nova, la musique africaine. Etre batteur n'encourage pas vraiment à l'écriture. Ecrire avec Julian* ("Human Sadness") *est certainement la meilleure chose qui me soit jamais arrivée."* Jeff Kite (claviers) : *"Nous avons commencé à travailler sur les tout premiers Voidz à l'époque de 'Phrazes' entre les tournées. On essayait de mettre au point ce qui n'était pas encore The Voidz mais plutôt le prochain projet de Julian. Il se devait de finir le quatrième et cinquième Strokes pour être libre et pouvoir se concentrer complètement sur ça."* Jeramy Gritter (guitare) a réalisé la vidéo des Voidz "Where No Eagles Fly" : *"J'ai rencontré Alex à Los Angeles. Nous avions ces rêves de succès. J'ai joint le groupe de Cisco Adler, Whitestarr. Puis j'ai enregistré mes premiers disques sous le nom de Beardo sur un 4-pistes. J'ai travaillé avec le rappeur Dirt Nasty, joué avec les Dislexic Speedreaders et tourné avec Snoop Dogg et Ke$ha."*

ROCK&FOLK : Etes-vous un vrai groupe ?
A l'unisson : Absolument, oui, avec certitude !

R&F : Comment s'est passé l'enregistrement de "Tyranny" ?
Jeramy Gritter : Nous avions ce producteur insensé Shawn Everett *(Weezer, Bob Dylan)*. Il nous a réellement aidés à trouver ce son si particulier. Pour notre vidéo, nous avons utilisé de vieux caméscopes. Tout d'un coup, il y a une esthétique, un style. Shawn nous a enregistré de la même manière, sur un enregistreur magnétique des années 30. Nous avons tout expérimenté. Jeff a apporté ses vieux disques turcs des années 70 qui ont cette qualité et ce son chaleureux.
Jeff Kite : Cinq mois, nuit après nuit, nous nous sommes retrouvés dans cette pièce pour écrire et enregistrer simultanément l'album live. Nous débordions d'idées et nous avons tout essayé. Nous étions entourés de tableaux blancs sur lesquels étaient inscrits des noms de segments semblables à des démos.
On essayait constamment d'échanger toutes ces idées. Pourquoi ne pas prendre ce riff de guitare bien cool sur lequel on a travaillé il y a deux semaines et l'associer à cette nouvelle idée qui pourrait faire un couplet intéressant... Oh, ça ne marche pas ? Alors essayons avec cette autre chose. Nous expérimentions comme ça. En tournée, nous avons une installation à l'arrière du bus où nous pouvons travailler et Julian est toujours là pour apporter des idées nouvelles.
Jeramy Gritter : On se disait : *"Wow ! Cette chanson est carrément incroyable !"* et le lendemain Julian : *"Vous savez ce qui serait cool ? On pourrait virer ce pont et le remplacer par celui-là…"* Quand je suis entré en studio avec Amir, je ne comprenais pas ce qui se passait. Je venais à peine de rencontrer ces gars-là. Il y avait tous ces tableaux blancs avec des mots comme *"Jalex"*. Ils disent : *"OK, on prend* Jalex, *on fait deux* Jalex *avec* Motorcycle Boyfriend." Ça m'a pris une semaine pour comprendre. Je n'avais jamais enregistré de cette manière.
Alex Carapetis : Après plusieurs mois, maintenant nous comprenons le jargon. Nous avons notre propre langage. Nous pouvons communiquer. C'est unique !
Jake Bercovici : Nous sommes six gars sans idée préconçue et sans label pour nous mettre la pression. Julian a la crédibilité nécessaire pour que les gens s'intéressent à ce qu'il fait. Inconsciemment ou non, il n'a pas peur de prendre des risques. S'il prend une certaine direction, les gens vont suivre. Nous lui faisons tous confiance. Il a cette voix unique, un processus d'écriture qui lui est propre. Je hais ce que tout le monde aime. C'est la pire des merdes. C'est tellement bien fait et horrible. Je préfère avoir quelque chose qui ne soit pas parfait mais qui soit fabuleux. **DANNY BOY**

"Je suis confiant, tout va bien"

Et si on essayait les deux premières minutes instrumentales ? — "Oui, c'est cool, on essaye." Au lieu de leur dire : *Vous ne suivez jamais mes idées !* Je pense que nous pouvons faire des choses intéressantes. Si on prend "Life Is Simple In The Moonlight" ("Angles"), il y a cette longue intro brésilienne bizarre et tous ces accords un peu dingues. Des choses comme celle-ci, ils n'aimaient pas, ils n'étaient pas réceptifs, pas intéressés. Dans l'intérêt du groupe je ne voulais pas imposer mon opinion. Je restais simplement un ami bon et juste.

Une vraie science

R&F : Avec The Voidz, on vous sent libéré...
Julian Casablancas : J'aime avoir différentes facettes, être éclectique et capable de tout faire. J'écoute de la musique classique, du jazz, du hip hop, du metal, de la country. Des tas de styles différents. J'ai le sentiment que je peux faire tout ce que je veux. Nous aimons tous différents styles de musique qui ne sont peut-être pas totalement accessibles au grand public. Notre intention est d'être un groupe agressif capable d'apporter par exemple un funk turc tout en ayant une mélodie super accrocheuse. Une fusion. C'est entre le courant grand public et l'underground. Présenter ça aux gens qui ne connaissent pas, rendre l'underground populaire serait un succès.

R&F : Déjà en 2001, "Is This It" avait rencontré de nombreuses critiques pour sa production lo-fi. Aujourd'hui ces mêmes critiques se font entendre pour "Tyranny"...
Julian Casablancas : Des ringards. Des conservateurs ringards. Au départ, nous parlions d'aliéner les bonnes personnes. C'était une plaisanterie mais en fait, ce n'est pas ça. Je veux simplement convaincre les gens. Rendre accessible plus de risque et d'audace au grand public. Je veux en faire un objectif.

R&F : Pourquoi "Tyranny" ?
Julian Casablancas : A l'origine l'album devait s'appeler "Qualia". C'est la manière dont on perçoit les choses. J'avais le sentiment que c'était trop obscur. Personne n'aurait compris. "Tyranny" sonne simplement comme notre musique avec un côté classique, symbolique. Et puis il y a l'aspect politique du disque. Ce nom semblait parfait en tous points.

R&F : Justement de nos jours, les groupes semblent préférer éviter de parler politique...
Julian Casablancas : C'est délicat parce que la musique est une échappatoire tandis que la politique consiste à se confronter directement aux problèmes. Ces problèmes sont compliqués. L'objectif est d'expliquer pour que les gens comprennent bien. L'absence de sincérité en politique m'interpelle. Comment peut-on se permettre de mentir impunément ? On ne peut pas vendre une boisson et dire qu'elle ne contient pas de sucre mais les politiciens eux, peuvent mentir sur des choses bien plus importantes.

R&F : Tout le monde ment en politique. Même les *bons* politiciens...
Julian Casablancas : C'est une compétition. Nous avons le même système que nous avions avant la Révolution française et la Révolution américaine. De nombreuses personnes ne veulent plus en entendre parler et réagissent de manière violente. C'est déprimant. Comment veux-tu construire un système gouvernemental utopique ? On ne peut même pas utiliser le mot *révolution*. Il y a des systèmes en place, on peut voter. C'est plus libre que ce ne fut mais rien ne se passe à cause des autres forces. Ils ont changé le système. C'est comme en sports, tout le monde essaye de gagner à tout prix. En utilisant tous les moyens possibles. C'est totalement corrompu.

R&F : Alors, faut-il toujours voter ?
Julian Casablancas : Eventuellement. Si de nouveaux partis et mouvements se présentent.

R&F : Avez-vous voté ?
Julian Casablancas : Pas aux dernières élections, non. Il y a une telle technique pour diviser la population. C'est une vraie science. Techniquement, on ne peut plus appeler ça des démocraties. C'est comme une dictature complexe. Il y a tellement de différentes formes de tyrannies. Il y a la bonne vieille dictature avec un maniaque ou un groupe de maniaques ou bien on a plus compliqué, avec toutes ces compagnies, banques et militaires. Rien à voir avec le vieux monde. L'évolution actuelle n'est pas monarchie puis démocratie et enfin utopie. Ce n'est pas la direction que nous prenons. C'est plutôt monarchie, démocratie et retour vers une étrange monarchie. Sous les bannières de liberté et de démocratie, nous avons en réalité une monarchie 2.0 où tout paraît libre en surface. C'est à la fois compliqué et déprimant. C'est sombre. Sombre et sinistre. J'essaye d'être honnête. C'est peut-être aussi le ton du disque. Une manière de dire : *"Réveille-toi !"* Si ça peut aider à une prise de conscience...

Combler un vide

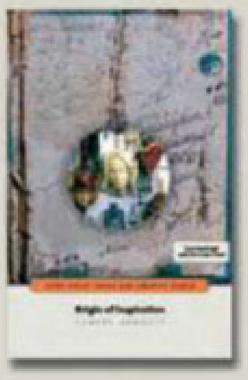
R&F : De la pochette du disque à certains titres, en passant même par votre prestation scénique, cette noirceur se retrouve partout...
Julian Casablancas : Il y a tout de même de l'espoir. Mais je ne peux pas être radieux comme si tout était parfait. J'ai besoin d'être juste. Je n'essaye pas d'imposer mes idées à quiconque. Ce disque est tout juste destiné à être apprécié musicalement, simplement et universellement.

R&F : Les Voidz, c'est du sérieux ?
Julian Casablancas : Les musiciens sont incroyables. Mais pas seulement ça, il y a ce bon goût, ces vibrations, ce cœur... Avec un peu de chance nous pourrons combler un vide dans le monde de la musique. Nous avons plein d'autres chansons. Nous en avions tellement qu'il nous a fallu arrêter de délirer et sortir l'album. Ma chanson préférée ne figure même pas sur "Tyranny". Je suis super enthousiaste tout en essayant de naviguer au milieu des réactions négatives. J'ai fait ce disque avec le désir d'en être fier, sans me préoccuper des résistances. Si le disque ne marche pas bien et que les gens n'aiment pas, je pourrais toujours me dire : *Je m'en fous, je suis confiant, tout va bien*. Je voulais aussi faire plus de choses minimalistes. Je garde ça pour le prochain album. Pas parce que certains reprochent à ce disque d'être trop dingue. Pour nous, il ne l'est pas. Nous voulions qu'il soit agréable dès la première écoute. Je suis incroyablement chanceux de jouer dans deux groupes aussi cool *(il est tard dans la nuit et dehors, les fans attendent toujours dans le froid glacial. Le rocker ira les rejoindre un peu plus tard)*... ★

Album *"Tyranny"* *(Cult/ Kobalt/ Pias)*

Sam Adoquei

"The Visit Of Govindu" illustre une partie de la pochette de "Tyranny". On la doit à l'artiste ghanéen Samuel Adoquei, le beau-père de Julian Casablancas. Le chanteur lui doit tout et lui attribue son succès. Durant des années, Sam Adoquei a inspiré Julian pour l'aider à devenir l'artiste qu'il est aujourd'hui. "Origin Of Inspiration" est un petit livre écrit par le peintre avec une préface signée Julian Casablancas. Ce livre est son livre de chevet depuis longtemps et sur les réseaux sociaux, Julian ne cesse d'encourager ses fans à le lire.



HAUT ET FORT

JERRY LEE LEWIS

Persuadé d'être condamné quoiqu'il arrive aux flammes de l'enfer, le mystique Killer, bientôt octogénaire, publie un nouvel album.

PAR PATRICK EUDELINE

"La danse, c'est le diable. Jouer dans des bars, c'est un péché. Boire et aller avec des femmes conduit tout droit en enfer. Ça je le sais depuis toujours."

Il est vivant. On ne sait pas comment il fait, mais il est vivant. Plus de foie, quasiment, d'estomac ni de poumons. Six mariages, plus encore d'enfants, trois ou quatre banqueroutes. Comme Eddie Barclay à la fin de sa vie, il ne supporte plus les *vraies* chaussures et ne tient plus qu'une demi-heure sur scène. Mais il est vivant. Et son nouveau disque, "Rock & Roll Time", même si le système ne le vend que comme un "*appetizer*" à sa biographie autorisée, est excellent. Pur et excellent. Comme d'habitude. Même si on est loin de ce chef-d'œuvre que fut "Last Man Standing" en 2006, quand tout le gotha rock était venu pour aider Jerry Lee à propulser des "What's Made Milwaukee Famous" (avec Rod Stewart !), des "Honky Tonk Women", des "I Saw Her Standing There" vers les cieux. L'album avait été un carton. On en est loin, oui. Même si l'album, produit par Jim Keltner, voit passer des invités à ne savoir qu'en faire, de Ron Wood à Keith Richards, de Neil Young à Robbie Robertson pour des "Little Queenie" ou "Don't You Lie To Me" irréprochables. Bon, Joe Bonamassa n'a pas osé s'imposer, ni Dave Grohl. Faut pas déconner, c'est quand même le Killer.

Photo DR

Chuck, sa Gibson 335 marron et ses forts élégants pantalons à carreaux. C'est la rentrée 1973. Aucun ami n'a voulu m'accompagner.
Avec mes boots argent des puces et leurs plateformes qui se décollent, je galère dans la boue. C'est la fête de l'Humanité. Chuck Berry y est annoncé. Les New York Dolls arrivent au monde, ainsi que Roxy Music. Depuis six mois, je ne jure plus que par les sixties défuntes et leurs trésors retrouvés ("Nuggets", les girl groups) et par les pionniers, comme on disait alors. Les pionniers des fifties.
Chuck fait son truc. Je le regarde, mais j'ai l'esprit ailleurs. Comme tout le monde. Devant la scène, les Hell's Angels sont là. Et le grabuge est impressionnant. Je reconnais quelques visages que j'ai croisés aux puces de Clignancourt. Je me félicite de ne pas avoir choisi le Perfecto. Trop chaud. Trop dangereux. Une fille hurle et pleure. Personne ne sait pourquoi et ne comprend vraiment ce qui se passe. Des bouteilles volent. Je suis, quand même, très près de la scène. Chuck et son groupe de fortune enchaînent les classiques.

Et puis un grand type monte sur scène, Stetson et pull lycra blanc. Il se met à la batterie. Dieu du ciel, c'est Jerry Lee ! Et le chaos commence. Les bouteilles de bière volent. Pourquoi ? Les Hell's racistes, veulent virer le noir Chuck pour que joue le blanc Jerry Lee. Ça se dit et circule. C'est idiot et ça ne tient pas. Je verrai cette année-là, et les suivantes, les Hell's aux concerts les plus variés.
On dira aussi que Jerry Lee, raciste (encore !) est monté sur scène pour foutre en l'air le show de Chuck. Cela sera même la version du journal Best... C'est encore plus stupide. Les deux hommes se connaissent depuis toujours. Jerry Lee Lewis admire Chuck. Cela se sait. Il a repris un nombre incalculable de standards du guitariste et a été élevé au blues le plus noir. L'homme a ses contradictions, mais pas celle-là. On a dit, plus tard, que les deux stars avaient monté un show, une fausse confrontation prétexte à jam pour chauffer la sauce. Possible. Ce qu'ils n'avaient pas prévu, ce sont les Hell's. On a dit que la fille qui hurlait si fort venait de se faire violer. Devant tout le monde. Sans blague ?
En tout cas, une chose était claire. Les concerts de rock redevenaient dangereux. Une page était tournée. On allait connaître les MC5 au Bataclan et autres joyeusetés, comme ce festival rockab à Saint-Ouen, parfaitement électrique... Où je revois un pourtant frêle Marc Zermati cogner sur un rocker babaneux qui avait pris la place assise de sa fiancée Georgina. Ou quelque chose dans le genre. Le rock and roll était revenu. Un an auparavant, la seule péripétie possible, c'était de voir les gauchistes hurler *"la pop au peuple"* pour entrer sans payer. Maintenant, on parle de Hell's, de rockys revenus et d'autonomes. Les pierres et les bouteilles volent. Comme à la belle époque des blousons noirs, qui d'ailleurs reviennent alors à la mode (Ginette Lacaze, Gomina). L'esprit hippie est bel et bien mort. Les seventies sont nées ce jour-là. Dans une pluie de paillettes et de bières tièdes. *"Violence violence"*, chante Mott The Hoople, un des groupes les plus parfaitement symptomatiques de l'époque.
Et tout ça, oui, grâce ou à l'occasion d'un concert de Jerry Lee Lewis. Foutre la merde *"when the shit hits the fan"*, l'homme sait faire.
C'est ce qu'on appelle un karma.

Jerry Lee Lewis est un killer, un grand chanteur, l'héritier d'Elvis quand celui-ci partit à l'armée, un scandale vivant. Jerry Lee sait tout jouer, blanc ou noir. Tout cela est exact. Ce fut surtout un passeur. Plus qu'Elvis ou que quiconque, il sut mélanger les traditions noires et blanches, le gospel et le blues, la ville et la campagne. Tout est dans son piano. Le stride, le ragtime, le boogie de Pinetop Perkins, les two-step et valses. Il a appris à la dure. Quand un pianiste se devait de reconnaître et décrypter une chanson en une seule écoute. Sa grand-mère et même papa Elmo le voyaient à l'église, mais il mettait trop de boogie dans son gospel et se faisait interdire. Pour faire un gospel *salace* et teinté de rock and roll, il fallait s'appeler les Swan Silvertones et en faire un show. Sinon on vous accusait d'introduire le diable à l'église.
Cette histoire de diable, Jerry Lee l'a tellement entendue, et fut tant et tant accusé du pire, qu'il finit par y croire. Depuis ses vingt ans, il n'est persuadé que d'une chose : il pourrira en enfer.
Il le sait, c'est un fait entendu. Sans rémission. Sans pardon possible. D'ou ce *comportement*. L'homme sait de toute éternité qu'il n'a rien à perdre. *"Il y a deux pianistes au monde. Liberace et moi."* On ne sait plus s'il l'a vraiment dit. Mais cela était probablement vrai.
L'homme qui lui a tout appris, alors qu'il n'a encore que quinze ans (mais bientôt marié...) et tourne sept jours sur six dans les bouges du coin (Hayden... là où il apprit le blues... les moindres trous crottés de Louisiane et du Tennessee), n'a pas laissé grande marque dans l'histoire. Il fut pourtant son mentor.
Jerry Lee Lewis admirait Hank Williams mais écoutait chaque mot sorti de la bouche de cet homme-là.

Paul Whiteman. Aveugle, cet homme jouait de tout, et notamment du piano. Un piano qu'il avait électrifié lui-même. Pendant toutes ses années de formation, Jerry Lee le suivit comme son ombre, écoutant, cherchant à comprendre. Whiteman, lui, savait que le gamin *"avait un futur"*.
On était entre Johnny Ray et le gospel, entre le rock and roll de Louis Jordan, Hank Williams, et le hillbilly encore yodlant. Tout était là sur la table. Mais le mot. Le mot n'existait pas encore. Le mot *rock and roll* ! Jerry Lee, lui, savait qu'il lui fallait signer, avoir un hit pour exploser. Il se présentait partout. Du Louisiana Hayride à Nashville. Pour s'entendre toujours répondre la même immanquable sentence : *"Garçon, va t'acheter une guitare !"* Guère étonnant à ce que plus tard, Jerry Lee, qui pourtant savait en jouer, lance une de ses phrases les plus connues : *"Vos putain de guitares, vous pouvez vous asseoir dessus jusqu'à ce qu'elles vous bouchent le cul."*
Le salut vint de Sun Records et d'une chanson entendue un jour et piquée à un disc-jockey local, John Littlejohn. Encore un qui s'habillait chez Lansky. La scène du film "Great Balls Of Fire" est donc fausse. Jamais Jerry n'entendit la version de Big Maybelle. Du moins à cette époque. Mais il fallait bien *prouver* que les Blancs avaient tout piqué aux Noirs. On ne sait même pas si, quand Jerry Lee Lewis entend John Littlejohn l'interpréter, la chanson était déjà sortie quelque part. Après tout, le type était disc-jockey... Oh ! il avait bien dû la piquer. Mais où ? Dave *Curly* Williams ? Roy Hall ? Big Maybelle elle-même, qui l'enregistra pour Decca et en réécrivit probablement toute une partie ? Tout ce qu'on sait et devine, c'est qu'elle était noire, cette chanson. Noire et *low down*, salace à souhait. Le titre ? C'était "Whole Lotta Shakin' Goin' On". Bien évidemment.

Et d'un doigt évocateur qui tournait dans les airs pendant qu'il chantait *"Wiggle it around just a little bit and, oh ! you have something"*, ce qui faisait hurler les filles, Jerry Lee avait raflé toutes les médailles. Soudain. Ça tombait bien. Elvis allait à l'armée. Pour quelques mois, Jerry Lee serait le remplaçant, le nouveau dieu vivant consacré...
Et vite déboulonné, jeté à terre comme une idole impie. On sait comment. Et pourquoi. Bigame et incestueux, une épouse de douze ans et demi vaguement cousine, exposée à la prude Angleterre de 1958, la carrière de l'homme était foutue. Pour des années, il allait être condamné au rôle de *pionnier* avant l'heure, jouant pour de déjà nostalgiques. Cela donnait des albums revanchards et surchauffés, des albums de légende comme le fameux "Live At The Star Club, Hamburg" avec les Nashville Teens. Certes.

BLANC OU NOIR, JERRY LEE SAIT TOUT JOUER

Photo Michael Ochs Archives-Getty Images

La résurrection allait être due aux disques Mercury et à la country. La country... elle était là depuis toujours. C'était l'ADN qui coulait dans ses veines, comme diraient les cuistres d'aujourd'hui. Mais il fallait le dire. Haut et fort. Jerry Lee ne s'en priva pas. Duos avec Linda Gayle, visite en grand du répertoire... Comme beaucoup, Jerry Lee fut sauvé par la country.

Depuis, malgré les rumeurs de meurtres (un bassiste, un roadie, son épouse de 1982, la jeune Shawn, un fils...) qui lui ont été imputés, l'homme est indéboulonnable. Sa biographie officielle ("Jerry Lee Lewis" par Rick Braggs, presque hagiographique...) n'a que ce tort : être autorisée et officielle et donc faire peu ou prou l'impasse sur le pire, contrairement à "Great Balls Of Fire" l'autobiographie de Myra, son épouse/ enfant et cousine, ou à certains articles de Rolling Stone dans les eighties, quand son image de redneck déplaisait au fort progressiste Jann Wenner. Oui, tout cela est vrai. Probablement. Tout ce qu'on dit de lui. Mais qu'importe, on vous le répète, Jerry Lee Lewis sait qu'il ira en enfer. Et que, malgré tout, Killer et survivant ou pas, celui-ci s'approche. Des maudits de ce calibre encore sur pied, le rock and roll n'en a plus beaucoup à offrir. ★

CD "Rock & Roll Time" (Vanguard/ Caroline)

The Rolling Stones

Le groupe vient de perdre son saxophoniste texan, l'affable Bobby Keys, et est à l'honneur d'un livre de photographies qui va bien au-delà des clichés habituels. Tout cela méritait une analyse en longueur.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

"Chaque soir comme un samedi soir." Tel était le titre de la biographie de Bobby Keys, telle fut sa morale de vie, de musicien, d'artiste. Tout donner. Souffler chaque solo comme un appel au grand bordel, comme un lien avec la furia des Honky Tonk black ou des premières folles exhibitions d'Elvis. Tout minot, Bobby Keys avait chopé le virus du rock'n'roll. Un matin de 1956, dans sa ville natale de Slaton (Texas), il voit débarquer Buddy Holly, venu en voisin de Lubbock, sur un camion à plate forme avec ses Crickets et jouant quelque rock fulgurant. Tout cela dans le cadre de l'ouverture d'une nouvelle station essence. Le jeune Bobby, douze ans, a son épiphanie personnelle. Monté sur un pommier pour ne rien perdre de ce joyeux fracas, il décide que c'est cela qu'il veut faire : jouer du rock. *"J'ai entendu immédiatement le pouvoir de cette musique. Sa force. Et bon sang, si ces gars jouaient comme ça en plein milieu de Slaton, ça devait exister partout ! Oui, quand j'ai entendu la guitare de Buddy, la contrebasse claquant là-haut et le fracas des tambours, j'ai tout de suite compris. Je suivrais cette musique. Comme dans l'histoire du joueur de flûte, man. J'irai où cette musique m'emmènera."*

Photo Terry O'Neill/ Hulton Archive/ Getty Images

Bobby Keys, incroyable source d'énergie et

Et si sa grand-mère (qui l'élève) n'a pas les moyens de lui offrir une de ces fameuses guitares électriques dont rêve chaque kid américain, il déniche vite un harmonica, son premier instrument. Dans la région de Lubbock, les radios déversent un flot ininterrompu de rock'n'roll. En même temps, toutes les associations religieuses du Sud tentent de combattre ce phénomène de jeunesse et multiplient les conférences, tracts, admonestations. *"Ne laissez pas vos enfants écouter la musique du diable"*, tempête la droite réac, rassemblant enseignants, hommes de loi et religieux, tous d'accord avec le Klan pour organiser de grands autodafés sauvages durant lesquels on brûle des centaines de disques rock'n'roll. Dans cette ambiance furieuse, Bobby Keys déniche un saxophone dans son lycée et apprend à en jouer. Il répète. Et répète. D'autant qu'un accident de baseball met fin à ses rêves de football américain.

Repéré par un entrepreneur local, Bobby Keys, surnommé *Texas* par ses collègues, se retrouve sur la route dès l'âge de treize ans. *"Je tournais avec Buddy Knox* ('Party Doll') *au Canada. On s'est fait tous les trous du cul de bleds du pays et il y en a un paquet."* Les gars écument sept ans durant le Midwest. Avec des virées au Mexique où Bobby est déniaisé par une pute à cinq dollars. Il a quatorze ans et une chose est claire : Bobby Keys peut jouer dans n'importe quel style, blues, rhythm and blues, rock'n'roll. La réputation du gamin au saxophone grandit. Il tourne avec la Dick Clark Caravan Of Stars, avec Little Eva, Freddy *Boom Boom* Cannon, Frankie Avalon, The Imperials, nombre de stars du Top Ten. Bobby voit pour la première fois les Rolling Stones en juin 1964, au festival Teen Fair de San Antonio.

Bobby raconte : *"C'était la première tournée des Stones en Amérique. Tous les artistes étaient logés par le promoteur au San Antonio Ramada Inn. Ma chambre jouxtait celle que partageaient Keith Richards et Brian Jones. Leur nouveau single était 'Not Fade Away' (d'après Buddy Holly), ce qui favorisa notre première prise de contact. Brian jouait aussi du sax, mais pas très bien. Il était un excellent harmoniciste. Nous avons parlé de Lubbock, de Buddy et une amitié a commencé."*

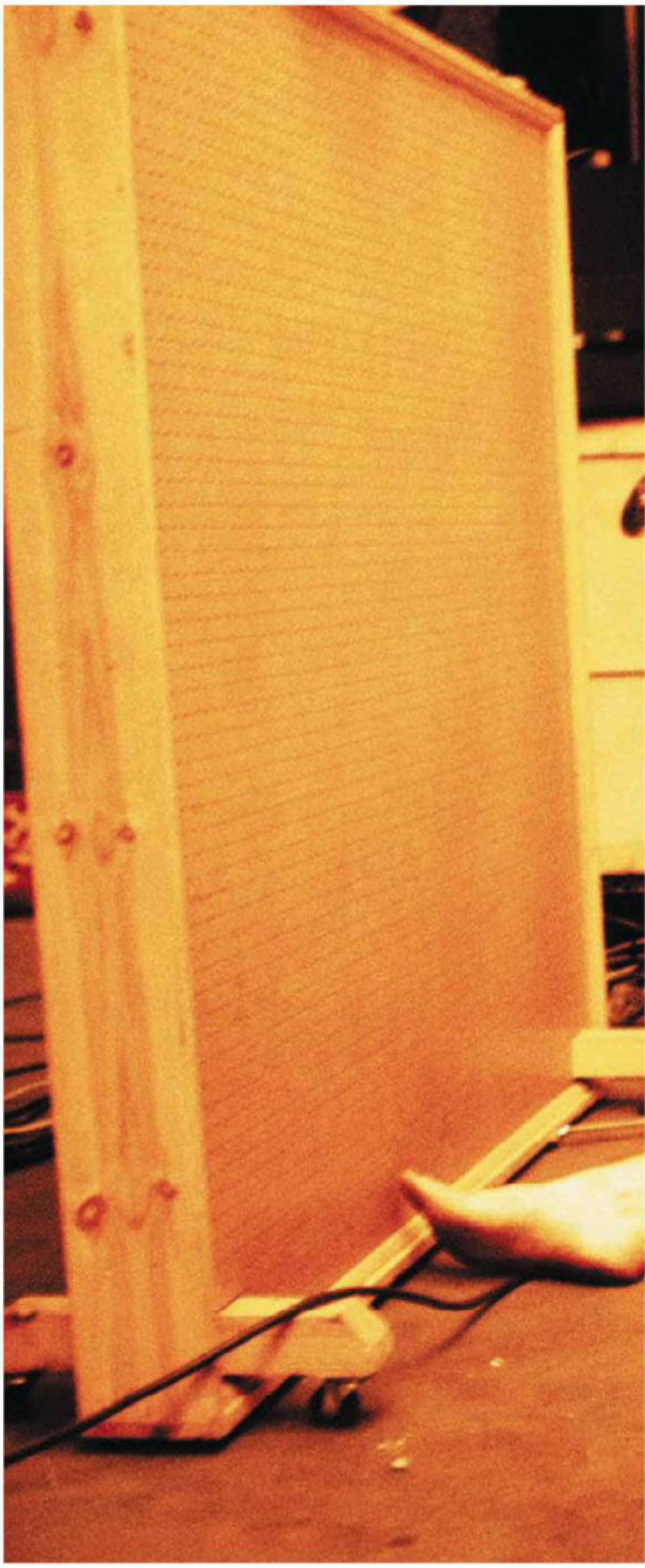
Mais de fait, Bobby est né exactement le même jour que Keith Richards (18 décembre 1943) et la rencontre entre les deux rockers est un choc : *"Keith avait les mêmes caractéristiques que Buddy Holly. Je parle de gars déterminés. Buddy était un type incroyable, un grand binocleux aux dents tachées de nicotine, mais putain,* il allait y arriver. *Sans peur ni rien. Et Keith était pareil. La même force. A vous glacer la moelle épinière."* Un autre truc choque Bobby Keys : les Rolling Stones sont le premier groupe qu'il voit de sa vie à ne pas porter d'uniformes sur scène.

Wild saxophone

S'il est clair que les guitaristes sont les champions de l'imagerie légendaire du rock, les saxophonistes ne leur concèdent pas un pouce de terrain. Wikipédia en recense 47 mémorables en Amérique, 28 en Grande-Bretagne. On se souviendra ici de Lee Allen (saxo de Fats Domino et Little Richard) auteur du fameux "Walking With Mr Lee". Citons le big man Clarence Clemons, n'oublions pas Edgar Winter, et plaçons au sommet le phénoménal King Curtis, premier des mentors de Bobby Keys.

Après moult tournées, aventures, bastons, arrestations pour possession d'herbe, incidents divers et variés, Bobby Keys marne dans des bouges : Los Angeles, puis Sioux City, Denver. Il rencontre Delaney, puis Bonnie qui chantait dans un bowling. Un groupe s'assemble autour du pianiste Bobby Whitlock. Il en est. Finalement, Keys devient une des pointures du studio Muscle Shoals en Alabama. Studio qui reçoit le 3 décembre 1969 la visite des Rolling Stones venus enregistrer (en cachette de Decca avec qui ils sont en fin de contrat) une version de "Brown Sugar". Les Stones avaient perdu avec Brian Jones leur arme secrète : le multi-instrumentiste de génie. Ils le remplacent désormais par Nicky Hopkins, Ry Cooder, Gram Parsons, Bobby Keys. Même analyse chez Robert Greenfield dans "STP" : *"Pour les Stones, Bobby Keys est une incroyable source d'énergie, et un lien authentique avec ce vieux rock'n'roll dont Keith, particulièrement, se sent l'héritier."*

Bobby fait sa première apparition sur un disque des Rolling Stones en même temps que Mick Taylor. Sur "Let It Bleed", il empoigne l'époustouflant



lien authentique avec le vieux rock'n'roll

**Bobby Keys par Dominique Tarlé.
Enregistrement de l'album
"Exile On Main St", France**

Brian Jones en répétition pour l'émission Ready Steady Go! où le groupe présente "Get Off Of My Cloud", 1965.
Photo Tony Gale

solo de sax de "Live With Me". Ces quelques secondes d'échauffourée sonique, de baston stéréo lui attirent l'oreille des plus grands. On s'arrache dès lors le bon Texan qui va apparaître sur des disques de George Harrison ("All Things Must Pass"), Delaney And Bonnie ("On Tour" avec Eric Clapton), Eric Clapton (premier album solo homonyme), Humble Pie ("Rock On"), Faces ("Long Player"), Dr John ("The Sun, Moon And Herbs"), Harry Nilsson (incroyable chanson "Down"), Joe Cocker (sur la tournée folle Mad Dogs And Englishmen, Bobby signe un solo priapique sur "The Letter"), John Lennon ("Sometimes In New York City" mais aussi tout l'album "Rock'n'Roll"), Lynyrd Skynyrd ("Don't Ask Me No Question").

Un souvenir fort : les séances londoniennes de BB King. *"Quand tu joues avec un gars de la classe et de l'étoffe de BB, tu sens quelque chose s'emparer de toi, ton jeu monte un étage direct."*

Les Stones immobilisent Bobby et son pote trompettiste Jim Price durant toute la durée de l'enregistrement de "Exile On Main St". Drôle de paroissien, le compère trompettiste ! Un adventiste du septième jour, texan et grand lecteur de Bible... Dominique Tarlé photographie Bobby Keys dans la fournaise de Nellcôte. Les cuivres déchaînés, libérateurs, sont l'un des arguments choc d' "Exile...". Il est clair qu'entre deux guides comme Bobby Keys et Gram Parsons, les Stones ne pouvaient rater leur pèlerinage aux racines de la musique américaine. Seul regret exprimé dans le livre : *"Cet enregistrement d' 'Exile…' nous a bloqués sur la Riviera et, du coup, nous avons raté le grand concert du Bangla Desh, au Madison Square Garden."*

Témoin de Mick Jagger lors du mariage avec Bianca à Saint-Tropez, Bobby enregistre en 1972 un album solo pour Warner sur lequel on trouve un cortège de stars, Beatles, Cream, Traffic, Mountain. Aucun Rolling Stone n'en est. Le disque (funky mais totalement *instrumental*) se vend mal. Sur la pochette, le rocker est affalé dans l'herbe, son sax au côté droit, il débouche une téquila.

Avec les Stones, Bobby mène grand train : *"La tournée 1972 était excitante. Mis à part Charlie et Bill, aucun de nous n'avait 30 ans. A ce stade je joue du saxo depuis quinze ans. Et j'en joue désormais avec le meilleur groupe du système solaire. Pas mal."*

Londres, Denmark Street, 1964.
Photo Terry O'Neill

Les Rolling Stones, premier groupe sans uniforme

Dix ans de purgatoire

En 1973, les Rolling Stones achèvent la première partie de leur tournée européenne. Bobby a fait une overdose à Rotterdam. Il ne joue pas à Bruxelles. Dans un palace, il commande au room service assez de bouteilles de Dom Pérignon pour remplir sa baignoire. Il saute dedans avec deux filles, boit le champagne et laisse à l'organisation stonienne une addition de 25 000 dollars. Mick Jagger n'apprécie absolument pas et Bobby Keys est viré des Stones. Il assurera quelques concerts en guest en 1975 et 1978. Ernie Watts sera le saxo des Stones pour leur tournée 1981.

En 1979, pourtant on retrouvait Bobby Keys dans l'équipée sauvage des New Barbarians. Soit Ron Wood, Keith Richards et Bobby avec une rythmique Zigaboo Modeliste/ Stanley Clarke qui fait des étincelles dans la nuit américaine. Mais le fougueux saxo ne reviendra chez les Stones qu'en 1982, après presque dix années de purgatoire.

A l'époque les Stones répètent ce qui sera *"leur première grande tournée des Stades en Europe"*, supervisée par l'impitoyable promoteur Bill Graham. Les Stones sont rouillés, tendus, les répétitions difficiles.

Un soir, Keith Richards demande à Bobby Keys de planquer avec son saxo sur le parking. Bobby patiente des heures à l'arrière d'une camionnette. Au moment de jouer "Brown Sugar", les roadies le font monter en catimini sur scène. Le Texan cloue un monumental solo. Jagger en reste interdit. Keith rigole. Le Texan est réintégré. Et il restera l'une des pièces maîtresses du barnum stonien, jusqu'à la tournée 14 On Fire qu'il abandonne la mort dans l'âme, aux portes de l'Australie, pour rentrer se reposer après un ultime concert avec les Stones à Roskilde, Danemark, le 3 juillet 2014 et finalement mourir dans le Tennessee le 2 décembre, cirrhose.

Jouer cette musique avec cette intensité apporte son lot de contreparties. D'un côté gloire, dollars, jolies filles, sexe facile, drogue omniprésente, alcool. Certes, le saxophoniste doit par essence river leur clou à tous. Ses face à face avec son *acolyte* Keith Richards mettent à l'épreuve les cloisons des palaces fréquentés par le groupe et son entourage. Dans le film "Cocksucker Blues", c'est Bobby qui aide Keith à balancer un téléviseur du septième étage.

Revers de la médaille, angoisse, parano, peur panique de ne plus faire partie du club. Jamais officiellement intronisé Rolling Stone, Bobby Keys a pourtant donné avec eux des centaines de concerts où il a libéré de son âme des sentiments fous, furieux, baltringue bastonnant dans la nuit, cornant comme un damné, attisant la fournaise. Il a fait tourner "Rocks Off" et "Tumbling Dice". Il a fait décoller "Can't You Hear Me Knocking". Il a fait l'infernal partition de saxo de "Whatever Gets You Through The Night" pour John Lennon. Il a fait partie d'un groupe de gens, Beatles, Stones, Clapton, Dr John, Nicky Hopkins, etc, qui ont changé la musique rock deux fois et essayé de maintenir un esprit fondateur jusqu'au bout. A ce titre, il a libéré la foudre à la moindre mention de l'expression "Brown Sugar" et comme disait Hank Williams, *alors qu'il tourne casaque, pas un œil sec dans la baraque.*

Bobby Keys a vécu 71 ans. Un peu partout, sur Internet, des gens confient le même sentiment finalement idiot d'avoir perdu quelqu'un de cher, comme un ami, alors que bien peu l'ont réellement rencontré.

Keith Richards, sur Twitter, a posté un message manuscrit : *"J'ai perdu le meilleur pote du monde et je ne peux pas exprimer la tristesse que je ressens, même si Bobby me dirait de garder le moral. Un autre adieu à un autre très bon ami. Tu me manqueras, Bobby."*

La légende de Bobby Keys ne fait sans doute que commencer. En attendant, on peut le retrouver sur des dizaines d'enregistrements derrière des gens aussi divers que Joe Ely, Donovan ou Warren Zevon.

Fort Knox

Tout à fait symptomatiquement, on cherchera un peu vainement des photos du bouillant saxo dans le monumental album que publie ces jours-ci la maison Taschen. Fruit de mois de recherches et d'années de prises de contacts avec les photographes qui ont mitraillé sans relâche les Rolling Stones durant leurs 50 années d'existence, le monument était annoncé depuis juin, avec des précisions uniques sur les trois éditions. Une *normale* à cent euros, une Jumbo 50 x 50 dédicacée par le groupe, la même avec une lithographie et toujours le livre signé par Ronnie Wood, Charlie Watts, Keith Richards et

Mick Jagger, le tout limité à 1600 exemplaires dont une édition Art, format Sumo et une édition collector XL (75 exemplaires), d'ores et déjà épuisée, sold out.
Déjà des doutes s'élevaient dans la foule des collectionneurs : *"Keith serait-il en état de dédicacer tous ces volumes ?"*
Chez Taschen, on parle d'exploit logistique. Et on explique qu'il a fallu transporter les 1600 feuilles à signer dans des containers spéciaux en aluminium. Les pages ont suivi le groupe en tournée *trois ans durant*, jusqu'à ce que chacune porte les très authentiques paraphes de Mick, Keith, Ronnie et Charlie.
Une fois les pages signées, elles furent expédiées chez l'imprimeur en Italie et entreposées dans une chambre digne de Fort Knox en attendant l'impression finale et la reliure.
Samedi dernier, à Paris, Galerie de l'Instant, Dominique Tarlé et Gered Mankowitz commençaient la campagne de dédicaces qui se poursuivra par une grande Taschen party à Los Angeles.
Dans le même temps, la galerie parisienne Photo 12, 14 rue des Jardins Saint-Paul, expose treize photographes des Stones (dont Roger Kasparian) et propose images bien connues mais aussi photos inédites (Olympia 1964 ou Palais des Sports 1970). Intitulée Rolling Stones Revealed, l'exposition durera jusqu'au 14 février.
Mais le livre est là, face à nous, dans sa version la plus spartiate. Et c'est déjà un objet impressionnant. Et pas uniquement à cause de l'avant-propos du Président Bill Clinton. De format 33 x 33, il pèse quelque chose comme cinq kilos et offre une plongée froidement chronologique dans cinquante années de photos des Rolling Stones. Ajoutons un éditeur, quatre auteurs et surtout la participation de soixante photographes. Car les Rolling Stones aimaient être photographiés.
A la différence des Kinks, Pretty Things, Yardbirds et autres, les Stones ont toujours encouragé la présence de photographes de grand talent, chargés de les suivre. En ce sens, ils sont le premier groupe conscient du pouvoir de l'image. Philip Townshend démarre la très longue liste. Il photographie les Stones de 1962 dans un Londres noir et blanc. Dezo Hoffman enchaîne.
Certaines photos racontent la légende : celle de Terry O'Neill montrant les Stones 1963 arrivant à leur studio de répétitions sont fabuleuses de vérité. Mais les concerts de l'époque fournissent le gros de l'attraction. Partout où ils passent, les Stones déclenchent les émeutes, comportements délirants, le chaos les suit.
Dans chaque pays où ils tournent, les Stones dénichent l'oiseau rare, le photographe qui va les accompagner : Bent Rej pour l'Europe du Nord, Jean-Marie Périer, Dominique Tarlé et Claude Gassian en France. A Londres et à New York, les Stones se livrent à l'objectif des plus grands : David Bailey, Helmut Newton, Andy Warhol, Cecil Beaton, Jerry Schatzberg... Tous apportent leur griffe unique au mythe stonien. Régulièrement, les Stones testent les limites (la photo d'eux travestis au dos de "Have You Seen Your Mother, Baby, Standing In The Shadow ?" en 1966). Mention spéciale à Gered Mankowitz, Ethan Russell, Michael Cooper, Annie Leibovitz. Eux démarrent de grandes carrières grâce aux Stones. Certains photographes n'ont pas été retrouvés. Qui a pris cette étonnante photo des Stones allongés avec leurs disques de chevet (Mick porte un best of de Dylan, Brian "Sgt Pepper..." des Beatles, Keith un mauvais Jimi Hendrix, Bill un Byrds et Charlie son Otis Redding) ? Ce document n'a pas d'auteur. C'est l'un des seuls. Pour le reste, les Stones eux-mêmes semblent avoir contribué. Il y a des photos signées Bill Wyman (une étonnante de Keith montrant ses bottes de python à Mick pendant l'enregistrement du Rock'n'Roll Circus). Et puis ce que l'éditeur appelle avec gourmandise les *Variations*. Les images de mythiques séances de pochette ("Between The Buttons", "Beggars Banquet", "Through The Past Darkly", "Get Yer Ya-Ya's Out", "Goats Head Soup") offrant une nouvelle vision des Rolling Stones, comme jamais, puisque à quelques millisecondes du cliché mythique que tout le monde connaît par cœur... Regardez notre couverture : c'est une Variation du cliché qui fit la pochette de "Jumpin' Jack Flash". Certaines postures sont différentes et le cliché de David Bailey a été remis à l'endroit.

Conférence de presse, Copenhague 1965. Photo Bent Rej

Les Stones ont ouvert leurs archives

Un truc avec les Stones : durant les vingt premières années ils savent vraiment s'habiller. Leurs trucs et leurs tours enflamment les lycées. Les pochettes de chaque 45 tours des Stones sont disséquées, analysées, copiées, jeans cramoisi, blouson de daim, col roulé blanc, ceintures marocaines, etc. Comme l'avait très bien expliqué Jean-Jacques Schuhl dans son "Rose Poussière", les vêtements des Stones, leur look et leur attitude, accessoires et instruments deviennent eux aussi partie du mythe. A égalité avec la musique. Tout est là. Tout ce qui fait des Stones un groupe à part, au-dessus de la concurrence.
On savait les Beatles phénomènes d'édition. Toute personne les ayant croisés, une semaine en tournée ou un jour en studio, a le droit, et le devoir, d'écrire son livre sur le sujet.
Malins, les Stones ont ouvert leurs coffres et sortent eux-mêmes beaucoup de choses ces jours-ci. Keith Richards a montré la voie avec sa "Life", autobiographie et fantastique succès d'édition international.
Taschen est un phénomène d'édition lui aussi. Cet éditeur allemand a démarré par les comics. Puis édité des livres d'art très bon marché, car prévus d'emblée en trois langues, allemand, français, anglais.
Très vite, Taschen publie des ouvrages érotiques (pin-up, tiki, etc) puis se lance dans de grands travaux mégalos. Citons le livre de 700 pages sur Mohamed Ali, et "Sumo", rétrospective Helmut Newton à 12 000 dollars, vendue avec un chevalet géant pour exposer l'objet. Cette réputation d'éditeur hors-norme avait tout pour amuser les Stones. Qui ont eux-mêmes bricolé nombre de monographiques volumes sur leur destinée fulgurante.

Ni remords ni regrets

Bien sûr, on peut peaufiner 518 pages sur les Stones et oublier des trucs. La tournée 1978 n'est nulle part, passée à la trappe, sans remords ni regrets. La séance photo de "Honky Tonk Women" avec les filles de Soho a dû sembler un tantinet déplacée au lendemain de la disparition tragique de Brian.
Brian Jones est forcément le très gros atout de la première partie du livre. Son look de dandy casque d'or du rock, copié dès cette époque par tous les garage rockers, illumine les premiers reportages. Il est l'élément elfique, mystérieux et plein de panache. A côté de ce personnage mythique, on fait le boulot. Keith a son air de voleur de mobylette, et Mick Jagger, très vite,

Beverly Hills, décembre 1965.
Variation sur la pochette de la compilation
“High Tide And Green Grass”.
Photo Guy Webster

Photo Anton Corbijn

devient un performer unique, le premier et indépassable modèle du chanteur rock, bateleur, concerné, jeune coq, premier degré toujours, interprétant mille rôles.
Tous les premiers photographes des Rolling Stones ne sont pas des pros. Le cas Bob Bonis mérite d'être ici examiné. Tour manager et photographe amateur, Bonis a réussi de superbes clichés des Stones qu'il accompagne dans leurs premières pérégrinations américaines. Bonis couvre trois aspects : la route, les studios (Chess ou RCA) et (inestimable) la vie privée du groupe dans les rares instants où les Stones ne sont ni en concert, ni en enregistrement. Ces clichés couleurs inédits ont fait l'objet d'un livre en 2010. Bonis était mort en 1992, son fils a tout retrouvé dans une malle, dans son garage. Huit de ses photos (couleurs) se retrouvent dans le Taschen. Le très grand format et l'impression remarquable leur rendent justice et il est possible que la photographie de Brian et Keith buvant des martinis en maillots de bain, au bord d'une piscine de motel, fasse des heureux au pays des lecteurs.
On le disait à propos de Bobby Keys, on trouvera ici peu de photos de seconds couteaux stoniens. Ian Stewart est là, avec son air bougon. Sinon, le livre Taschen est conçu comme une Olympe où seuls les dieux et leurs déesses ont droit de cité. Jimi Hendrix apparaît dans les coulisses du Madison. La beauté de Marianne Faithfull survit aux purges. On découvre également Anita Pallenberg en portrait couleurs avec Brian Jones, au Maroc (par Cecil Beaton). Ce cliché 1967, à lui seul, rouvre grand le coffre aux souvenirs interdits, période "... Pipes Of Pan At Joujouka".
Visuellement comme musicalement, la plus belle époque des Rolling Stones semble encore à beaucoup aujourd'hui celle qui va de 1968 à 1970. Princes luciférien du Swinging London, leurs confrontations avec la justice, puis le drame Brian Jones, leur confère une aura unique. Soudain, on ne joue plus. Les Stones, en ces instants tragiques/magiques, ont la beauté du diable. Non contents de planer au-dessus de la mêlée musicale, il n'existe pas une mauvaise photo d'eux à cette époque. Aujourd'hui encore, on a envie de suivre cette bande de romanichels en bottes de serpent, de pénétrer tous leurs cercles de pouvoir et de manigances pour comprendre le noir secret de cette musique toxique qui coule de leurs amplis comme du mercure liquide. La seconde partie du livre montre le glorieux chaos 1969 (Altamont) puis l'exil en France (scrupuleusement saisi par Dominique Tarlé) jusqu'à l'affaire "Black & Blue".

Le consortium des stades

Enfin les Stones, *nos Stones* de Hyde Park et de Bruxelles, sont remplacés par une sorte de consortium des tournées à guichets fermés. A partir de l'an 1981, les Stones jouent en stade. L'accent porte dès lors sur la satisfaction du consommateur. Setlist de titres confirmés et orchestration des luttes fratricides entre les deux leaders. Multinationale du spectacle domiciliée aux îles Caïman, les Stones pulvérisent les records, tournent dans les stades (même s'ils reviennent parfois jouer en club), razzient la planète de Tokyo à Toronto. Machine de spectacle, de tournée, machine à succès, les Rolling Stones établissent également des records de professionnalisme. Un soir dans un bar, un photographe, qui venait de les rencontrer, se posait à voix haute la fameuse question : *"Sont-ce les mêmes gens qui étaient sur la pochette de 'Satisfaction' ?"*
Ou bien juste des interprètes de leur propre gloire, rejouant à guichets fermés les très riches heures de sir Mick Jagger ?
Voilà un débat qui apportera de l'eau au moulin de ce journaliste qui (récemment encore) nous confiait : *"Quel dommage qu'ils connaissent pareil succès !"* Après la légende du bluesman mourant (pour la rédemption de nos blancs péchés) sur le bord d'une route, voici donc qu'on exigerait des rockers intrinsèquement dans la dèche ?
Ce ne sera pas les Rolling Stones, qu'on se le dise.
Après des débuts douloureux (qui aboutissent à la perte des bandes master de leurs 21 premiers albums), les Stones, comment dire, ont pris des avocats. Qui osera leur reprocher ?
Avant 1981 et ses fringues de sportif fluorescent, Mick Jagger a été le cataly-seur de sauvages excès. Tous ceux qui auront la curiosité de regarder le concert du LA Forum de 1975 (que ressort en DVD et Blu-ray Eagle), auront le choc de découvrir le Jag en toxique posture, déchaîné, démonique et habité de forces incontrôlables. Il semble alors le grand maître des orgies soniques, secondé par Keith le serial riffer. Un rôle dangereux qu'il se contente d'interpréter ensuite, dès le concert Hampton 1981. Absolument pas calmé mais désormais "*in control*", Jagger n'est plus le jouet de ces forces aveugles qui avaient un soir, en Californie, abouti au calvaire d'Altamont. Un œil sur la bagarre, un autre sur le merchandising, il *assure*, nouvelle notion qui deviendra celle de tous les performers rock modernes.
Les photographes s'appellent désormais Terry Richardson, Anton Corbijn, Rankin, Mark Seliger, Herb Ritts, David Lachapelle. Sous leurs directives, les Stones continuent d'oser de drôles de chapeaux de vieux sorciers, gris comme des Gandalf. Leurs fameuses crinières ont viré blanc (Charlie), boucanier (Keith), mais Mick marathone toujours au sommet. Impeccable, sauvé par des années de jogging et de danse, lui qui a arrêté coke et cigarette avant la naissance de nos plus jeunes lecteurs, semble posséder le secret de l'éternelle énergie.

Ian McLagan, 1966

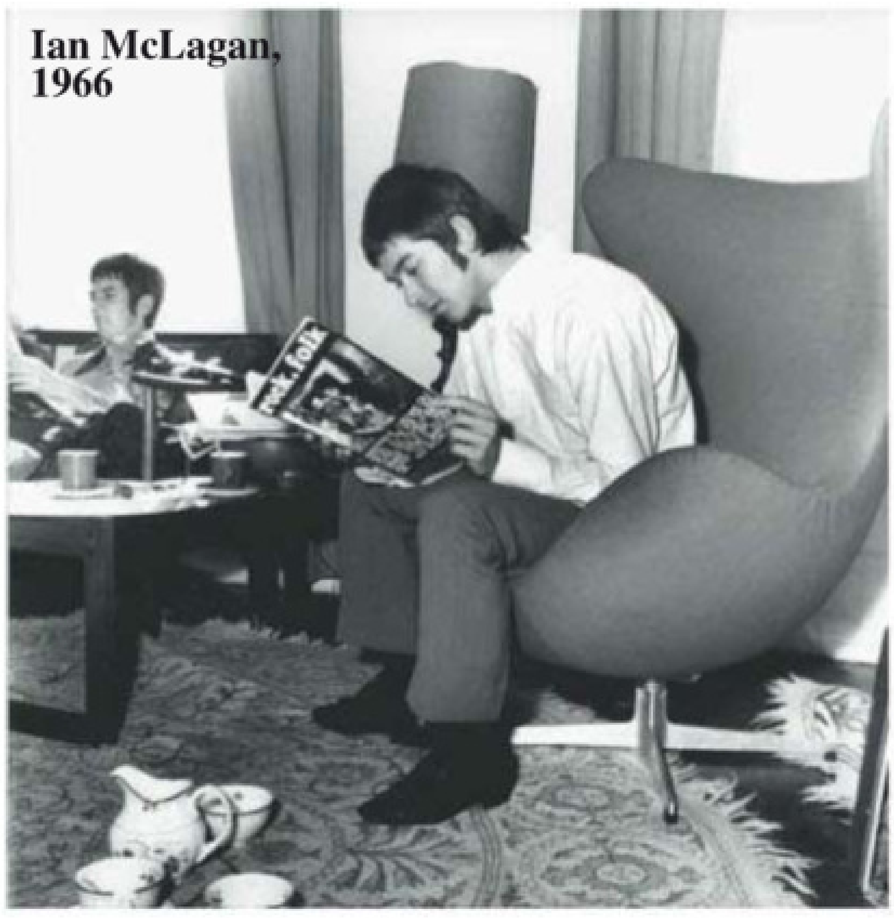


Photo Dalle

Les amis des Stones ne vivront pas centenaire

Ian McLagan RIP

Ajoutons que le livre Taschen se termine sur une bibliographie retraçant les apparitions du groupe dans la presse mondiale. Votre magazine préféré loge dans cette rubrique dix-sept couvertures, de 1966 à nos jours.
Le temps d'écrire ce long papier, on apprenait encore la disparition de Ian McLagan. Le fabuleux pianiste des Faces avait bien sûr été attiré dans le cercle des Rolling Stones par son copain Ronnie Wood. Parfois présent en studio (on lui doit le roulé de piano électrique de "Miss You"), il accompagne les Stones en concert dès 1978. Il s'est éteint à Nashville le 3 décembre, d'une crise cardiaque. Ian McLagan avait 69 ans. Décidément, les amis des Rolling Stones ne vivront pas centenaire, mais apparemment la faucheuse n'aime pas faire attendre les garçons qui ont décidé que chaque soir serait un samedi soir d'émeute. ★

Livre *"The Rolling Stones" (Taschen Books)*
Taschen Store, 2 rue de Buci, 75006 Paris

JOHNNY WINTER

Disparu en juillet dernier à 70 ans, le prodige de Beaumont (Texas) a eu une vie dense, connaissant à la fois les tumultes de la rock star décadente et les turpitudes du bluesman vagabond. Au moins aura-t-il joué beaucoup de guitare...

PAR BERTRAND BOUARD

L'accueil du Fillmore East, en cette soirée du 13 décembre 1968, n'a rien de chaleureux. Michael Bloomfield, à l'affiche de la salle new-yorkaise avec Al Kooper, s'est pourtant fendu d'un speech enthousiaste, mais ce ne sont qu'applaudissements timides et mines circonspectes, presque amusées, qui accompagnent l'arrivée sur scène d'un grand échalas pâle comme la lune, longs cheveux platine, aura étrange. Celui-ci se pose à quelque distance du micro, guitare en bandoulière, stoïque. Son apparition suscite une tension jusque sur scène : dès l'intro du slow blues enclenché par la guitare de Bloomfield, batteur et bassiste se marchent sur les pieds, le rythme bringuebale. L'échalas laisse passer quelques mesures, puis s'approche du micro et déclame la première phrase du standard de BB King, "It's My Own Fault", d'une voix aussi noire que sa peau est blanche. Puis il libère une phrase de guitare vive comme l'éclair. Dans l'assistance, les corps se penchent en avant, des bouches s'entrouvrent. Le voilà plus loin qui dévide un solo torrentiel, aligne les plans ancestraux avec une célérité diabolique, avant d'harmoniser quelques lignes avec Bloomfield, éminence, alors, du blues blanc américain. Au moment de conclure, il pulvérise un ultime flot de notes, tout seul, pendant de longues secondes. La foule se lève, applaudit à tout rompre. Parmi elle, les pontes de l'industrie du disque n'en ont pas perdu une miette. Une semaine plus tôt, un article de Rolling Stone s'enflammait justement pour ce prodigieux guitariste albinos qui écume les clubs du Texas depuis près de dix ans. Au cours des jours suivants, les enchères montent, attisées par un certain Steve Paul, qui s'est intronisé manager du phénomène. Personne ne veut passer à côté du prochain Jimi Hendrix et Columbia aligne l'avance record de 600 000 dollars. Après des années à courir les roadhouses remplis de rednecks belliqueux, Johnny Winter et son blues rock chauffé à blanc vont bientôt triompher à Woodstock. Mais malentendus, coups bas et excès en tout genre allaient paver l'avènement du guitar hero iconique des seventies et manquer, à plusieurs reprises, de l'envoyer valser dans les abymes.

Dans ce club où il est le seul Blanc, Winter obtient une standing ovation. Il a 17 ans

La ville texane de Beaumont se situe sur les bords du golfe du Mexique, à moins d'une heure de la Louisiane, son atmosphère fréquemment viciée par les effluves des usines de papier, de soufre et des raffineries de pétrole qui l'entourent. C'est là que Johnny Winter voit le jour le 23 février 1944, d'un père courtier en coton encore sous les drapeaux et d'une mère pianiste amateur. Johnny n'est pas un enfant comme les autres : il souffre d'albinisme oculaire et ne possède quasiment aucune pigmentation dans la peau, les cheveux ou les yeux. Tête de turc de ses camarades d'école, qui le surnomme *Blanchot* ou *Coton*, il apprend vite à user de ses poings, prétend de toute façon venir de la planète Vénus. A défaut d'une vue optimale — 20/400 à un œil, 20/600 à l'autre — le jeune garçon, de même que son frère Edgar, de deux ans son cadet et lui aussi albinos, possède une excellente oreille. Il prend quelques cours de piano, s'essaie à la clarinette, harmonise à trois voix avec Edgar et leur père, lui-même joueur de saxophone et banjo. Après quelques galas remportés avec son frère en chantant accompagnés de leurs ukulélés, le gamin se prend à rêver d'une vie de musicien, envie renforcée après avoir vu Elvis Presley au Ed Sullivan Show en septembre 1956. Un après-midi qu'il entre dans la cuisine de son arrière grand-père, Ole Pa, il tombe en arrêt, fasciné par les sonorités qui sortent du transistor : la servante noire écoute KJET, une radio locale dédiée au blues.

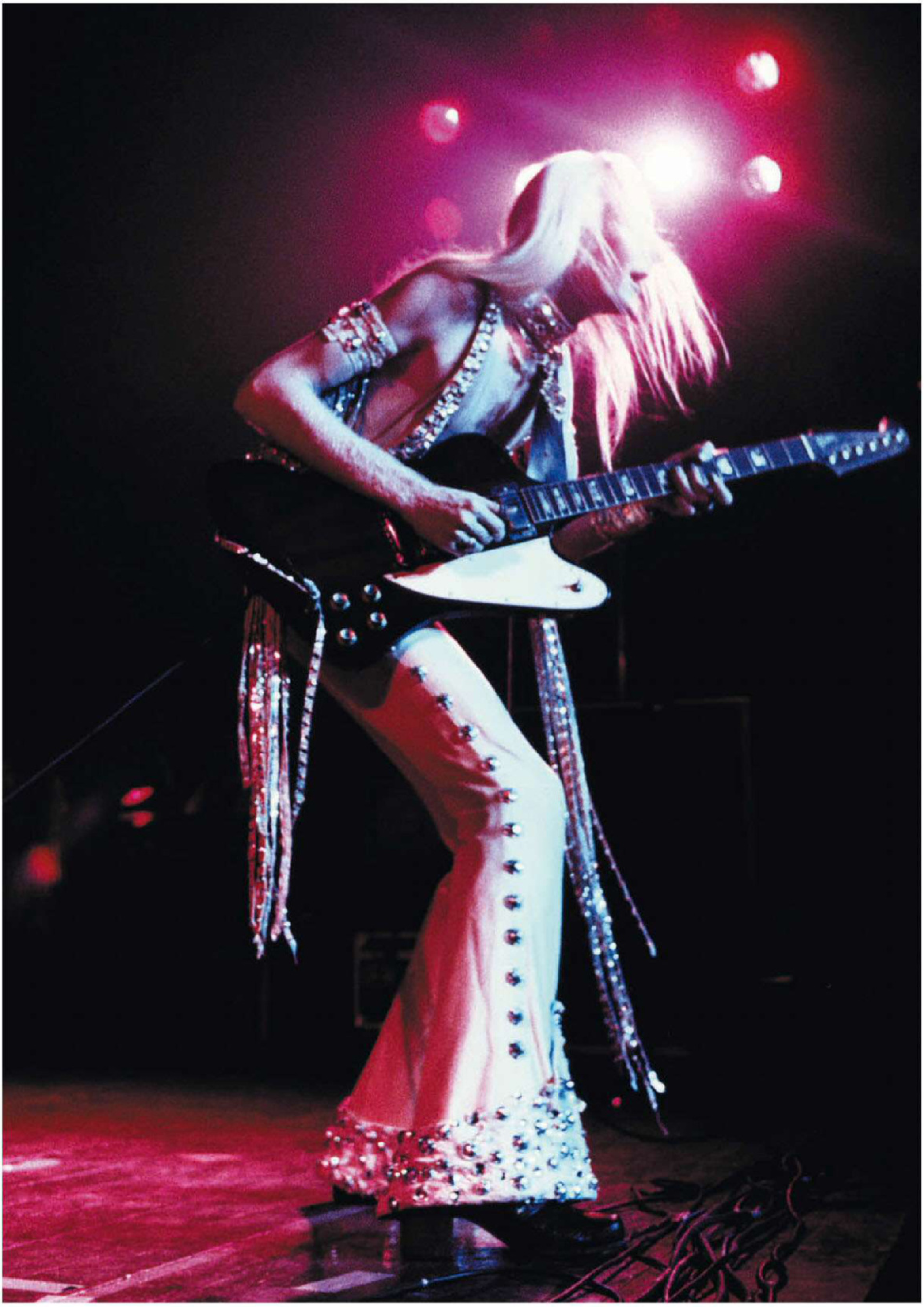
"Ni eux ni moi n'avions la bonne couleur de peau", dira-t-il plus tard à propos des bluesmen noirs dont il se sent si proche. La nuit, il écoute les stations de blues, le transistor sous l'oreiller. Le midi, il sèche la cantine pour dévaliser le magasin de disques d'albums de Howlin' Wolf, BB King, Jimmy Reed ou Muddy Waters. Après une guitare acoustique, Ole Pa lui a offert une Gibson ES-125 électrique et le gamin de douze ans s'emploie à reproduire les *licks* de blues, ou ceux de Chuck Berry, des heures durant. Il prend quelques cours avec un DJ créole de KJET lui-même guitariste de blues, Clarence Garlow, qui sera son mentor. Six à huit heures d'instrument par jour, ses progrès sont rapides. Un soir de 1959, Johnny participe au cinéma de Beaumont à un concours pour la sortie du film sur le rock'n'roll "Go, Johnny, Go". En voyant arriver sur scène l'adolescent diaphane, le public s'esclaffe. Le gamin les crucifie d'une reprise de "Johnny B Goode" et remporte le concours, mais l'expérience le marquera à vie. Son premier groupe, Johnny And The Jammers, est fondé la même année et se produit dans les fêtes de lycée, puis les clubs et les roadhouses. Loin d'avoir l'âge requis — Edgar a 12 ans ! — les musiciens traficotent leur carte d'identité, avec la complaisance des propriétaires, peu regardants du moment que les gens dansent et picolent... Coiffé d'une pompadour, attifé d'un costard et de lunettes noires, le jeune Johnny commence à trouver la popularité qui l'a toujours fui. Il se renomme Johnny *Cool Daddy* Winter et fait ses premières expériences éthyliques et sexuelles. Leader naturel, confiant dans son talent et son destin, il soigne tenues, jeu de scène, répertoire, constitué de hits rhythm'n'blues, rock'n'roll, country si le public l'exige, et de quelques blues, sa véritable passion : il continue d'accumuler les disques et les *licks* dans une quantité astronomique. Sur le plan vocal, sa fascination va de Ray Charles à Bobby *Blue* Bland, dont il essaie de reproduire la façon de hurler en faisant vibrer la note. Il compose également, et ce sont deux de ses morceaux, "School Day Blues"/"You Know I Love You", que le groupe enregistre six semaines après sa formation dans un studio local. Un soir, BB King passe au Raven Club, club blues du quartier noir de Beaumont. Johnny s'y rend, parvient jusqu'à lui et le tance pour jouer à ses côtés. Réticent, craignant un piège du fisc (!), King finit par lui prêter sa guitare pour une unique chanson, "Goin' Down Slow". Dans ce club où il est le seul Blanc, Winter obtient une standing ovation. Il a 17 ans.

Un flingue et un couteau

Dans les années qui suivent, le jeune musicien accumule les séances d'enregistrement, comme sessionman ou leader, pour des labels régionaux : en 1960 pour Ken Ritter, puis pour le label louisianais Grolic. Il ne se soucie guère de contrat. Il s'en mordra les doigts. A l'été 1963, il met le cap sur Chicago, capitale du blues électrique. Il y joue six soirs par semaine les hits du moment, jamme avec un Michael Bloomfield admiratif qui saura s'en souvenir, mais ne peut assister aux concerts de ses héros dans les clubs de blues du South Side noir, où personne n'ose l'emmener. Retour au Texas, nouvelles formations, nouveaux enregistrements. Son single, la ballade "Eternally"/"You'll Be The Death Of Me", sur Frolic, marche suffisamment au niveau local pour être distribué nationalement en 1964 par Atlantic.

Winter et son gang (renommé The Crystaliers, It And Them ou Black Plague) tournent désormais dans tout le Sud. Aux morceaux de James Brown, Otis Redding ou Wilson Pickett s'ajoutent les tubes de la british invasion, Beatles et Stones notamment, que Winter adore. Lui et ses comparses incendient les bouges de rednecks qui carburent à la bière et s'amusent à balancer leurs

Photo double page précédente : Paul Natkin-DR et ci-contre : DR



bouteilles sur les musiciens, obligés de jouer derrière un grillage, surtout en Louisiane. Winter ne se déplace pas sans un flingue et un couteau, use de sa Les Paul blanche pour étendre les hurluberlus trop intrusifs qui réclament une troisième version de "In The Midnight Hour", se fait courser sur les routes de campagne par des maris jaloux, lui le spécialiste des femmes mariées... Un rythme éreintant, guère lucratif et fatal au groupe. Winter rebondit à Houston, y enregistre pour le label d'un certain Roy Ames, funeste personnage qui reviendra dans l'histoire. Epaulé notamment d'Edgar, il joue et chante de la soul six soirs par semaine à l'Act III, club où gigotent de girondes gogo girls dans des cages. C'est là qu'il fait la connaissance du batteur Uncle John Turner, dingue de blues lui aussi. Le succès des Stones avec des titres de Howlin' Wolf ou Muddy Waters incite à penser qu'il ne serait pas suicidaire de se consacrer, enfin, à son amour premier. Turner file récupérer son pote bassiste Tommy Shannon à Dallas. Nous sommes début 1968 et un nouveau chapitre, décisif, s'ouvre alors.

Les gigs pour un trio de blues sont plus rares. Les revenus chutent, mais les trois compères s'accrochent, circulent entre Houston, Austin et Dallas à bord d'un corbillard, attifés de T-shirts et pantalons hippies, comme les stars du rock anglais. Leur quartier général s'appelle le Vulcan Gas Company, repaire de la contre-culture d'Austin. Ils expérimentent l'acide, intègrent des morceaux de Jimi Hendrix et se bâtissent une réputation. Polygame consommé, un temps marié, Johnny se lasse des groupies dès l'instant qu'elles se font tatouer son nom sur les fesses... Au bout de quelques mois, le trio enregistre en deux nuits une démo dans le club vide, avec un seul micro. Une poignée d'originaux plus des reprises de Slim Harpo, Muddy Waters, Howlin' Wolf, BB King... L'enregistrement est produit par Bill Josey, qui le publie à quelques centaines d'exemplaires et le vend sur son label Sonobeat à l'automne sous le titre "The Progressive Blues Experiment", pour six dollars. Toujours au Vulcan, les musiciens ouvrent pour un Muddy Waters particulièrement impressionné par le jeu en slide du guitariste — Winter a découvert la technique en écoutant ses disques, il y est devenu un maître. L'amitié entre le maestro du Chicago Blues et son turbulent disciple texan débute ici.

Woodstock

Alors que Winter est parti en Angleterre pour tenter de décrocher un deal avec Blue Horizon, le label de Fleetwood Mac, l'article de Rolling Stone chamboule tous les plans. A sa lecture, Steve Paul, New-Yorkais qui gravite dans la cour de Warhol et possède le club ultra branché The Scene, s'est résolu à prendre en main cette star en devenir. Il harcèle Winter de coups de fils, se déplace au Texas, finit par le convaincre de le suivre à New York. Le contrat avec Columbia est signé en février 1969. Winter et ses deux comparses quittent le Texas pour Staatsburg, bourgade rurale à une centaine de kilomètres de New York, mais c'est à Nashville qu'ils enregistrent "Johnny Winter", qui sort le 15 avril 1969. C'est une leçon de blues, étonnante par son ampleur et sa maturité : Chicago Blues ("Be Careful With A Fool" et son long solo tout en vrilles féroces, un bouillant "Good Morning Little School Girl"), slide acoustique en open tuning ("Dallas", "When You Got A Good Friend" de Robert Johnson), Delta blues électrique ("Leland Mississipi Blues"), plus un soupçon de soul ("I'll Drown In My Own Tears" où Winter chante presque aussi bien que Ray Charles). Le premier titre augure du guitar hero en puissance avec riff renversant et long solo sauvage doublé, "I'm Yours And I'm Hers", hymne à la polygamie que les Rolling Stones reprendront quatre mois plus tard en ouverture de leur concert de Hyde Park (en hommage à Brian Jones qui l'écoutait en boucle). La notoriété tant espérée enfin là, Johnny Winter ne tarde guère à en découvrir le revers de la médaille. Bill Josey a revendu les bandes de "The Progressive Blues Experiment" à United Artists, qui sort l'album tel quel un mois après le deal avec Columbia. L'album n'est pas moins un joyau, avec ses blues psychédéliques et l'énorme "Mean Town Blues", qui révèle l'instinct du riff foudroyant de son géniteur. Roy Ames, pornographe de photos d'enfants quand il n'officie pas dans la musique, revend pour sa part à Atlantic de quoi publier plusieurs albums. Ken Ritter revend aussi ses bandes. Quatre disques, plus ou moins légaux, paraissent en cette seule année 1969. Le flot ne se tarira jamais, sans que Winter ne touche un seul dollar dessus.

Suite à la sortie de "Johnny Winter", Winter, Shannon et Turner côtoient la crème de la scène rock dans tous les festivals majeurs du pays. Led Zeppelin ouvre certaines de leurs dates, et le trio aligne une performance mémorable à Woodstock avec un monstrueux "Mean Town Blues" — mais Steve Paul refuse de voir leur prestation figurer dans le film ou la BO, estimant qu'il n'y a là aucun argent à gagner... "Second Winter" arrive fin 1969, sous la forme d'un double vinyle de trois faces. La palette est encore plus large : rock'n'roll, rhythm'n'blues, jump blues, blues électrique, blues rock psychédélique... Winter excelle en tout. L'influence de Hendrix est perceptible dans les fusées de "Fast Life Rider", le jeu de wah-wah frappadingue de "Hustled Down In Texas", ou la façon dont Winter dévaste à son tour un classique dylanien, "Highway 61 Revisited". Les deux guitar heroes américains de la fin des sixties auront croisé le fer une dizaine de fois — souvent au club The Scene, un soir au studio Record Plant sur une version de "The Things That I Used To Do" (avec Stephen Stills et Dallas Taylor) qui verra le jour officiellement vingt ans plus tard. Accomplissement majeur, "Second Winter" sera pourtant le dernier album avec Uncle John Turner et Tommy Shannon. Persuadé qu'un virage résolument rock est la

Winter ouvre pour Muddy Waters, particulièrement impressionné par son jeu de slide

Photo DR

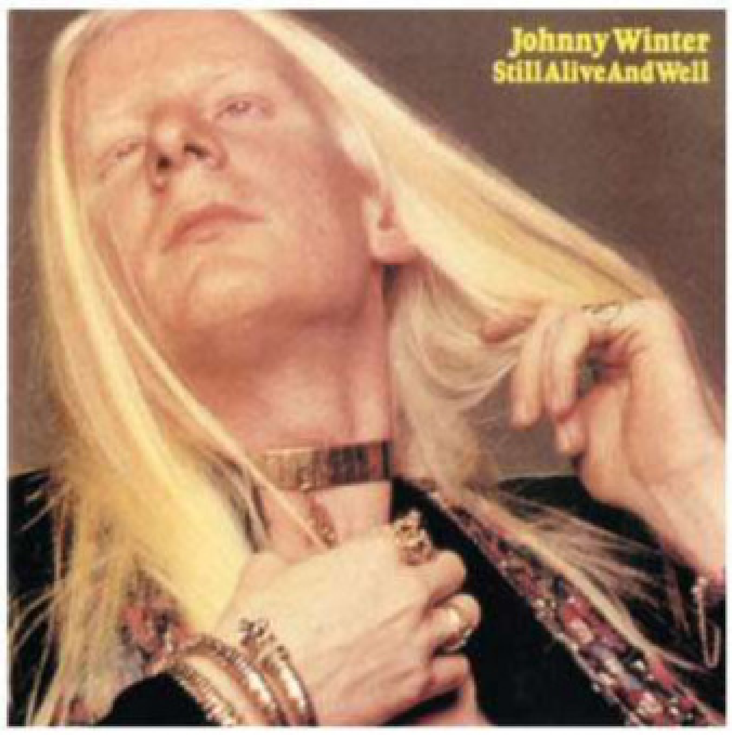
seule option, Steve Paul s'est employé à convaincre Winter de se passer de ses frères d'armes texans, trop bluesy. Winter s'y résout à regret et ruminera cette décision toute sa vie.

Trois mois d'enfer

Le guitariste remplace sa section rythmique par un groupe plus étoffé, les membres de The McCoys, également managés par Paul et qui végètent depuis leur hit "Hang On Sloopy" en 1965. L'excellent guitariste Rick Derringer mis à part, c'est une authentique bande de cintrés. L'organiste Bobby Peterson vénère Winter et le veille pendant son sommeil, tente de se pendre dans les bois, le batteur Randy Z est psychotique, le bassiste Randy Jo Hobbs semble normal. A leurs côtés, le guitariste mute vers un rock plus dur, mais funky, fondé sur les attaques des deux guitares, qui fait fureur sur "Johnny Winter And", paru en août 1970 (sans Peterson). Derringer apporte un substantiel écot de riffs saignants ("Rock And Roll Hoochie Koo", "Out On A Limb"), Winter n'est pas en reste avec "Guess I'll Go Away" ou "Prodigal Son". Sa performance vocale sur la ballade de Traffic, "No Place To Live", est l'une des plus émouvantes de sa carrière. "Johnny Winter And Live" (sans Randy Z, remplacé par l'enclumeur Bobby Caldwell), début 1971, capté lors d'une tournée triomphale, entérine la puissance de feu du groupe sur scène avec des versions paroxystiques de "Good Morning Little School Girl", "Jumpin' Jack Flash" ou "Mean Town Blues". Le disque et son orgie de solos s'installent durablement dans les charts. Winter est au firmament : Hendrix disparu, Bloomfield en sévère déclin, il est alors la star de la guitare américaine. Ce magnifique édifice va voler en éclats.

Après un concert au Fillmore East le 24 juin 1971, Winter est rapatrié à Beaumont et admis en hôpital psychiatrique suite à des pulsions suicidaires. Il a surtout perdu le contrôle de son addiction à l'héroïne, qu'il a commencé par sniffer, puis à injecter un an plus tard, pour calmer ses anxiétés, tenir le rythme effréné des concerts, s'isoler des sollicitations incessantes. Il a vu tomber Jimi Hendrix et Janis Joplin, qui fut son éphémère amante, et craint d'être le prochain. Il intègre ensuite un hôpital à la Nouvelle-Orléans, où les médecins le font décrocher *cold turkey*. Trois mois d'enfer, aucune visite pendant six. Un joint lui vaudra d'être attaché à son lit pendant plusieurs semaines. Il sort en mai 1972 et sniffe de l'héroïne le jour de sa sortie. Après une overdose en 1973 dans l'appartement d'Uncle John Turner, il entre dans un hôpital de New York, où il finira par décrocher de l'héroïne, conservant néanmoins une addiction à la méthadone et à l'alcool.

Sur le plan musical, Winter parvient à reprendre les choses là où il les avait laissées sur le bien nommé "Still Alive And Well", son acte de retour, en mars 1973. Derringer est toujours à ses côtés,



Hendrix disparu, Bloomfield en sévère déclin, Winter devient la star de la guitare américaine

tout comme Randy Jo Hobbs. Johnny Hugues et Caldwell se partagent la batterie. Le son est plus dur, presque heavy, la voix de Winter âpre et rocailleuse. Après "Jumpin' Jack Flash", Winter foudroie deux nouveaux titres des Stones, "Let It Bleed" lacéré de slide et "Silver Train", que Jagger et Richards lui ont offert avant d'enregistrer leur version. Les Stones et le guitariste texan partagent un respect réciproque — Keith Richards le considère aussi bon que les grands bluesmen de Chicago — ainsi que des locaux de répétition à New York, les studios SIR, où ils se croisent fréquemment. Winter franchit de nouveaux échelons en termes de popularité et triomphe au Madison Square Garden en juin. Deux albums suivent en 1974. L'excellent "Saints And Sinners", produit par Derringer, comporte des morceaux d'Allen Toussaint, Van Morrison, Chuck Berry ou des Stones, et une magnifique ballade rhythm'n'blues de Johnny ("Hurtin' So Bad"). Moins abouti, "John Dawson Winter III", enregistré en trio (exit Derringer), offre "Rock'n'Roll People", que John Lennon lui a donné, une version de "Raised On Rock" où Winter pille moult plans au "Free Bird" des Lynyrd Skynyrd (qui pillent eux-mêmes son riff de "Prodigal Son" pour "The Needle And The Spoon"). Winter se fend de cinq originaux dont le blues salace "Sweet Papa John" et un "Pick Up On My Mojo" qui n'a rien à envier aux meilleurs ZZ Top. Winter et sa troupe (Hobbs, Hugues, plus le guitariste Floyd Radford) tournent désormais avec le même avion que Led Zeppelin, remplissent le Palais des Sports en octobre 1974 à Paris et se produisent jusqu'en 1975 dans les stades américains de 50 000 à 75 000 personnes.

Vache à lait

"Captured Live", en 1976, immortalise cette nouvelle démesure, avec déflagrations de solos sur des versions outrageuses de "Bony Moronie", "Highway 61 Revisited" et "Sweet Papa John". Sent-il qu'il ne peut aller plus loin ? Est-il lassé du rock ? Winter se voit à cette période proposer de produire Muddy Waters et il saute sur l'opportunité. Enregistré en moins d'une semaine à l'automne 1976 avec un groupe aux petits oignons — Winter se partage les guitares avec Bob Margolin — "Hard Again" retrouve les grandes heures de Chess et décroche un Grammy Award. Winter, qui vient d'accomplir le rêve d'une vie, produira deux autres albums pour son idole et embraie lui-même dans cette veine sur "Nothin' But The Blues" (1977), avec les mêmes musiciens que "Hard Again". Il a désormais tourné le dos à son passé de dieu de la guitare rock : le reste de sa carrière se fera sous le signe de la note bleue. "Guitar Slinger" (1984), "Third Degree" (1986), "Let Me In" (1991) et "Hey, Where's Your Brother" (1992) assoient une crédibilité indéniable de bluesman, à laquelle il a toujours aspiré. Tout va bien jusqu'en octobre 1992 et un retour au Madison Square Garden, où sa

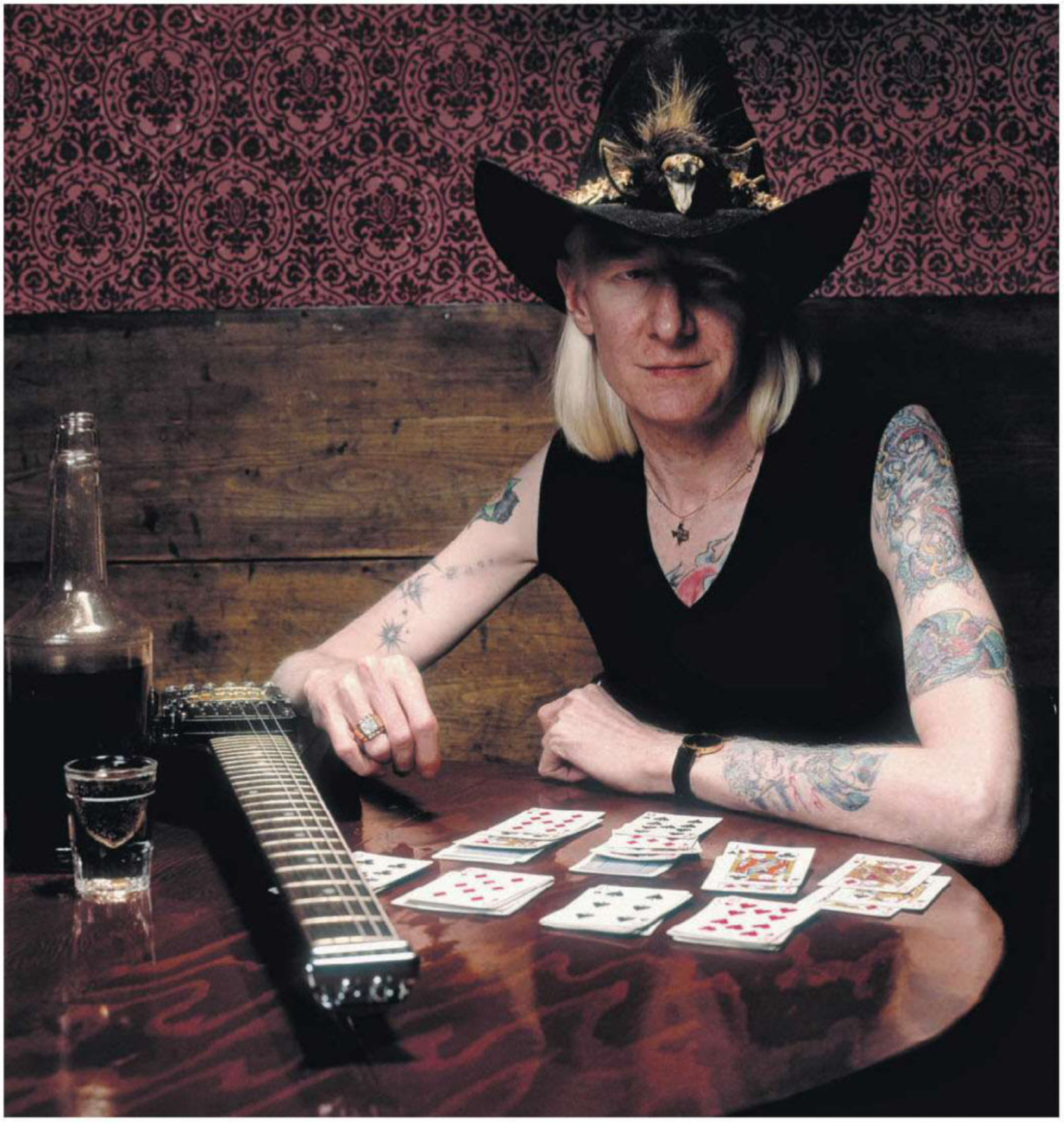


Photo Paul Natkin-DR

version sauvage de “Highway 61 Revisited” constitue l’un des points d’orgue du concert hommage à Bob Dylan.

Derrière commence une rechute aux enfers qui va durer dix ans. Fortement médicamenté pour des crises d’angoisse alors qu’il reste sous méthadone, perpétuellement dans le brouillard, Winter est victime de son manager Teddy Slatus, ancien assistant de Steve Paul. Alcoolique et grand consommateur de prostituées, Slatus possède en Winter son unique source de revenus et l’envoie constamment en tournée, en dépit d’un état de santé déplorable, encore fragilisé par des fractures aux hanches. Le guitariste doit souvent être porté sur scène sur une chaise dans le noir et donne des concerts qui ternissent sérieusement sa réputation. Slatus détourne également de l’argent de mille et une façons mais Winter, sans preuve irréfutable, rechigne à le congédier — c’est un homme de routine et d’habitude, capable de rouler des heures durant pour trouver sa marque de yaourt préférée, dînant toujours à la même heure, couché à l’aube, levé en début d’après-midi. Le guitariste Paul Nelson, employé pour l’épauler sur scène et alarmé par la situation, finit par lui faire écouter une conversation téléphonique où Slatus le traite de “*vache à lait*” (*meal ticket*). En juin 2005, Winter renvoie Slatus, qui meurt quatre mois plus tard. Dans les années qui vont lui rester, jusqu’à son décès le 16 juillet 2014 dans une chambre d’hôtel de Zurich, à 70 ans, le guitariste va réhabiliter sa santé, son jeu et son nom. Deux albums très décents de reprises (“Roots”, “Step Back”) le reconnectent avec le répertoire blues, rhythm’n’blues, rock’n’roll, de ses jeunes années, tandis que les nombreux guests témoignent de l’étendue de son influence (Warren Haynes, Derek Trucks, Joe Bonamassa) et de la considération de ses pairs (Eric Clapton, Billy Gibbons, Dr John). Pete Townshend, Carlos Santana et Eddie Van Halen chantent également ses louanges dans le livret du coffret “True To The Blues”, paru début 2014. Assailli à ses débuts par la crainte d’être pris pour un phénomène de foire, Johnny Winter joua plus vite, plus fort, plus longuement que ses congénères. Il le fit souvent avec une fougue et un soupçon de folie irremplaçables. ★

Discographie Johnny Winter disponible chez Sony Music

COLLECTION ANNIVERSAIRE FNAC EN ÉDITION ULTRA-LIMITÉE

EXCLUSIVITÉ FNAC

OFFRE SPÉCIAL*
LE LIVRE + L'ALBUM CD
JUMP BACK
33 €

THE ROLLING STONES
64 PAGES
DE PHOTOS RARES
OU INDÉDITES
DE CLAUDE GASSIAN

DANS LA MÊME COLLECTION
LE LIVRE + L'ALBUM CD
DAVID BOWIE,
ALAIN BASHUNG,
DEPECH MODE ET BOB MARLEY

* DU 10/11/2014 AU 27/02/2015, POUR L'ACHAT DE CET OUVRAGE, BÉNÉFICIEZ D'UNE REMISE DE 50%** SUR L'ALBUM CD *OSEZ BASHUNG*
** OFFRE DE REMISE IMMÉDIATE, VALABLE DU 10/11/2014 AU 27/02/2015. OFFRE NON CUMULABLE.

Encore plus sur Fnac.com

fnac

Excès, saturation, démence

King Gizzard & The Lizard Wizard

"I'M IN YOUR MIND FUZZ"

HEAVENLY/ COOP

Pour qui apprécie l'excès, la saturation, la démence, l'irresponsabilité la plus totale : le groupe australien ici à l'honneur possède un potentiel de champion olympique. On recense ici sept musiciens, dont deux batteurs comme au temps béni des Warlocks, tous réunis sous l'étendard le plus stupide depuis pas mal de temps : *Roi Gésier Et Le Magicien Lézard*. Ces Australiens ont enregistré quatre albums avant ce manifeste à la pochette grand-guignol mais au contenu foutrement riche. Celui-ci démarre par une suite de quatre morceaux stupéfiants. Une suite telle qu'on en faisait à l'âge du prog rock, avec des histoires de lutin, des *mouvements* et du flûtiau ? Non, car les pauvres Lizard Wizard sont fort heureusement des gens beaucoup moins évolués. Ici, on attaque donc par quatre courts morceaux ("I'm In Your Mind", "I'm Not In Your Mind", "Cellophane" et enfin "I'm In Your Mind Fuzz", bravo) qui sont en réalité quasiment semblables : même rythme joué à un tempo tachycarde, même riff obsédant, sur lesquels le groupe s'autorise quelques sommaires variations, solo d'harmonica cosmique, lignes de guitares arabisantes, feedback, hurlements. Ce genre de choses très énergiques, mais en même temps psychédéliques, rappellera aux spécialistes les méfaits de Thee Oh Sees. Bingo, aux Etats-Unis, c'est sur le label Castleface de John Dwyer que le septuor des Antipodes est signé.

Après cette mise en bouche hypnotique, nos *Aussies* s'aventurent dans des paysages plus fleuris, mélodieux. L'étonnant "Empty" marque le décollage du disque, avec ses synthés, son groove de basse et son refrain en colimaçon. C'est la force et la faiblesse de ce groupe : sa faculté à sonner comme beaucoup de bonnes productions récentes, pêle-mêle Ty Segall, King Tuff, Mac DeMarco, les bricoleurs de l'extrême Flaming Lips, ou encore l'axe Tame Impala/ Pond. Sauf que l'aspect farces et attrapes du disque, ainsi que sa production irrémédiablement cradingue s'oublient rapidement. Voilà donc un vrai bon groupe, capable de trouver des pierres précieuses. Pleines de terre, mais splendides tout de même ("Am I In Heaven"). Stu Mackenzie, le patron, est en tout cas capable de trousser des refrains valables, porte d'entrée indispensable à ceux que les remous garage, fréquents ici, ennuieraient. Le disque, quoi qu'il en soit, tient solidement l'asphalte, tant pour ses titres rêveurs ("Satan Speeds Up") que pour ses ruades de huit minutes ("Slow Jam 1" qui ne l'est pas du tout). Mais c'est sur la piste finale que les turbulents habitants de Melbourne donnent enfin vraiment leur pleine mesure : "Her & I (Slow Jam II)", qui part dans le space rock, mais comporte un refrain tout miel ainsi qu'un solo de wah-wah qui ne déplaira pas aux aficionados de Santana. C'est superbe, excitant, un peu systématiquement saturé, mais néanmoins très cohérent. ✪✪✪✪

BASILE FARKAS

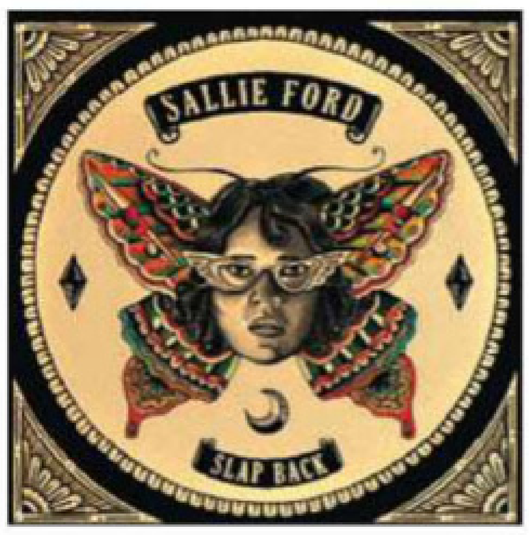
Disques pop rock

Sallie Ford

"Slap Back"

CAROLINE

Lors de leur dernière tournée européenne, Sallie Ford et The Sound Outside, son trio masculin (guitare, batterie et contrebasse), auraient décidé de mettre fin à une collaboration qui avait produit deux albums brillants et résolument rock'n'roll. Depuis cette séparation, la chanteuse de Portland est accompagnée par trois musiciennes, issues comme elle, de la scène de la capitale hipster. Et malgré ce chamboulement, "Slap Back", qu'elle décrit comme une *"ode à toutes les rockeuses"*, n'est pas un virage trop radical. Une évolution en souplesse plutôt, une ouverture vers d'autres palettes sonores, prouvant qu'on l'avait rangée à tort dans la case rock rétro — étiquette que Sallie a toujours combattue. Ce n'est donc pas un hasard



si l'album s'ouvre sur un titre a capella, entre R&B et blues, ou que l'intro de "Workin' The Job" est pianotée sur un clavier cheap. Exit aussi le fantôme de Buddy Holly. Sallie Ford est passée au rock garage version girl group et mise à fond sur cette dernière facette. Il y a des chœurs et des harmonies, tant pis si sa voix ne domine plus l'ensemble comme par le passé. Une ou deux choses ne changent pas. L'Américaine compose toujours des chansons brèves, enlevées et accrocheuses et traite ses influences en évitant les copier-coller évidents et les ressemblances trop flagrantes. Sur ce disque, plus que sur les précédents, le côté intemporel des arrangements et des mélodies saute aux oreilles : on passe du garage sixties dépoussiéré à un cocktail electro-pop-rock ("Lucky To Miss"), de la sunshine pop revisitée à du néo-girl group. Le temps passe, le casting change, mais il semblerait que la personnalité et le talent de Sallie Ford ont tout de la valeur sûre. ✪✪✪

ISABELLE CHELLEY

Cold War Kids

"Hold My Home"

DOWNTOWN / SONY MUSIC

Voici une petite dizaine d'années, "Robbers And Cowards" avait placé le groupe de Fullerton (Californie) dans la catégorie des grands espoirs : assise soul et guitares indie, du souffle, de bonnes chansons. Plus un chanteur habité, Nathan Willett, doté du charisme nécessaire. Le deuxième album n'était pas vilain, mais les choses ont commencé à partir en eau de boudin peu après. Obnubilés peut-être par cette idée de *next big thing*, le groupe commençait à écrire avec la volonté de décrocher un tube, sans vraiment le trouver d'ailleurs, et bazardait au passage les émouvants épanchements des débuts. Le guitariste Jonnie Russell quitta le navire *pour raisons personnelles*, imité un peu plus tard par le batteur Matt Aveiro. Nathan Willett seul aux commandes, avec des supplétifs piqués à Danger Mouse, le groupe aligne aujourd'hui un cinquième album qui, on n'en fera pas mystère, ne corrige pas les travers précédents, loin s'en faut. Les choses partent plutôt pas mal avec "All This Could Be Yours", riff de piano accrocheur, rythmique groovy, mélodies entêtantes de Willett. Il s'agit, malheureusement, du meilleur titre. Derrière, les enfants de la guerre froide s'enrhument sérieusement le long d'avenues clinquantes et sans âme. "Drive Desperate", "Hotel Anywhere",

"Nights & Weekends", "Hold My Home" arborent ce lyrisme bon marché qui a fait la fortune de Coldplay ou U2, Willett compensant en emphase ce qu'il a perdu en sincérité. Les deux derniers morceaux redressent un peu la barre, l'épuré (enfin) "Harold Bloom" et "Hear My Baby Call", où perce la ferveur soul des débuts. Une impression de gâchis au final. L'éternelle histoire du talent sacrifié sur l'autel de l'ambition. Un album solo de Nathan Willett pour la prochaine étape ? ✪✪

BERTRAND BOUARD

The Coral

"The Curse Of Love"

SKELETON KEY

A l'heure où paraît cet album inédit ravissant, que fabrique The Coral ? Le groupe des environs de Liverpool est en sommeil depuis 2012 après avoir abandonné l'enregistrement de son huitième album. Depuis, James Skelly (chanteur/ guitariste) et son frère Ian (batteur) ont monté un label en famille, sur lequel ont paru leur album solo respectif. Tous deux aussi plaisants que mal vendus. Le groupe, l'un des plus talentueux de la décennie 00, rebranchera peut-être les guitares, nul ne sait. Plus tangible est la parution de "The Curse Of Love", un album enregistré en 2005 mais jamais sorti jusqu'à présent. A l'époque le guitariste Bill Ryder-Jones désirait faire un break et les autres membres du groupe, en l'attendant, se sont

occupés en enregistrant ces chansons. Une splendeur en réalité. Une courte collection de douze chansons étonnamment cohérente. Les gars du Wirral ont alors quatre albums à leur actif, et déjà un certain désabusement semble s'être emparé d'eux. D'autant que le jeune James Skelly, l'homme au regard triste et à l'éternelle coupe au bol semble fort déprimé par sa vie sentimentale. Le disque s'appelle *"La Malédiction De L'Amour"*. Un thème qui convient évidemment à merveille avec la pop en accords mineurs et arpèges subtils des Coral. Même sans Ryder-Jones, ces types sont magiques. Des orfèvres bien plus subtils que tout ce qui se faisait alors en Angleterre. *Trop subtils*, diront les détracteurs. Les bonnes chansons sont pourtant légion ici, admirables pastilles à la touche néo-sixties, teintées de mélancolies, gorgées d'idées psychédéliques mais délicates. L'album est sans doute le plus triste parmi les sept du groupe, il est néanmoins l'une de ses plus belles réussites. ✪✪✪✪

BASILE FARKAS

Kevin Morby

"Still Life"

WOODSIST/ DIFFER-ANT

Exilé de Woods et The Babies, deux des groupes les plus remarquables à être issus du Brooklyn lo-fi au début des années 2010, Kevin Morby a surpris son monde en 2013 avec son superbe premier album solo nommé "Harlem River". On y découvrait un véritable auteur/ compositeur aux mots justes et aux mélodies folk-rock limpides. Si "Harlem River" était une ode à New York, son successeur "Still Life" est un disque déraciné où le poète itinérant Kevin Morby chante la route et où la mort rôde à chaque coin de rue. Bien sûr, dans un exercice aussi balisé que le folk-rock, où empoigner une guitare et interpréter des chansons invite à la comparaison de tant de géants, Morby a dû choisir une école de pensée. La sienne se situe au croisement de Bob Dylan et de Leonard Cohen, pour son imagerie symbolique ("The Jester, The Tramp & The Acrobat", "Drowning"), l'omniprésence de la mort ("Amen") et de la thématique du voyage ("Motors Runnin' "). Auteur subtil, Morby trace les contours de ses personnages auxquels il parvient à insuffler de la vie en quelques esquisses ("The Ballad Of Arlo Jones" est un modèle du genre). Il emprunte à Dylan certains maniérismes, notamment cette façon de lâcher nonchalamment le dernier mot de chaque couplet pour en accentuer l'effet

(comme sur le tubesque "All Of My Life" ou "Our Moon"). Ballades lumineuses, mélodies aux arpèges simples, chansons crépusculaires... Morby gère les temps forts et faibles à la perfection. Sur un titre magnifique tel que "Parade", il parvient même à atteindre l'intensité et la maîtrise de ses modèles. Attention, artiste culte en devenir. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

Movie Star Junkies

"Evil Moods"

VOODOO RHYTHM

Jambe de bois et œil de verre, les *Stars de Cinéma Junkies* — qui n'ont rien à voir avec Lindsay Lohan — viennent de sortir un quatrième album empruntant toujours autant à la piraterie. Pavillon noir, certes, mais désormais en cale sèche. Depuis ses débuts, le gang de Turin s'obstine dans le punk blues, le rockabilly gothique hautement référencé, les révérences aux romans d'aventures métaphysiques. Son premier LP rendait hommage à l'indépassable Herman Melville, le deuxième à William Blake et son symbolisme protestant. En 2014, le groupe se retrouve de mauvais poil et va chercher son inspiration dans le roman noir américain. Dédiant une chanson à Jim Thompson (auteur

de "The Getaway", superbement adapté par Sam Peckinpah), citant Dashiell Hammett comme référence principale, les dix chansons de ce nouvel album sont peuplées de meurtre, filatures nocturnes et chasse à l'homme. Pourtant, la musique des Movie Star Junkies s'allège avec le temps, devenant de plus en plus lumineuse, amusante, ludique. Les sonorités du Gun Club, à qui ils ont tant emprunté, se mettent au service de chansons composées pour des scènes de poursuite en cabriolet. Si l'on retrouve le côté maritime des débuts en ouverture de disque ("A Promise"), le reste du disque se fait beaucoup plus soul, dansant et clinquant. Il y a du groove chez ces Italiens, des cuivres et des orgues deep soul, des licks de rockabilly sur leurs manches de guitares. Ces derniers s'offrent même une paire de singles avec "Jim Thompson" et "Three Time Lost". Puis, "Evil Moods", c'est aussi le retour du groupe chez Voodoo Rhythm, label/ paroisse du déjanté Reverend Beat-Man, un homme d'Eglise digne de confiance. ✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

Hozier

"Hozier"

BARCLAY/ UNIVERSAL

Voici donc le type qui monte, la nouvelle sensation virale. Un Irlandais de Dublin qui n'aura vingt-cinq ans qu'en mars prochain et a commencé dans un groupe avant de décider de poursuivre seul, ne conservant que la première partie de son nom de famille. Si on parle tant de lui, c'est parce que sur ce premier album, publié en numérique il y a quelques semaines, mais dont la parution physique se veut l'événement discographique de cette fin d'année, il sonne mûr comme ce n'est pas permis. On y trouve des titres de ses deux EP dont bien sûr "Take Me To Church", une sorte de bizarrerie brute de décoffrage et branchée culte, avec un refrain comme Elton John pourrait en composer, les soirs de grande déprime. Efficace sans être foncièrement rigolo. "Angel Of Small Death And The Codeine Scene", gospel en prime, semble sortie du même missel. Hozier rappelle alors Aloe Blacc lorsqu'il exprime son besoin de dollars. Mais le gaillard a de la ressource et quand il suinte du côté de l'indie rock empathique ("Jackie And Wilson"), du folk à gros sourcils ("Like Real People Do") et du blues crénelé ("To Be Alone"), c'est avec le même talent de mélodiste et donc, un bonheur similaire. Frugal, l'arrangement sert davantage la voix de Hozier que ses chansons, et c'est d'ailleurs la vigueur

de son organe vocal qui est mis en avant ici à grands coups de reverb qui le font parfois sonner comme s'il chantait de l'autre bout d'un tunnel traversé d'une traite. Si toutes les chansons de son premier opus ne se valent pas, on ne peut que constater la présence d'un feu derrière cette fumée : Hozier frappe fort d'entrée. Qu'il en profite, ce premier album ne sera pas évident à égaler. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Wild Smiles

"Always Tomorrow"

PIAS

La comparaison avec les Vaccines est fatale. Pourtant ce disque sonne davantage comme un enregistrement live. La production, moins léchée que celle des Londoniens, lorgne un peu plus du côté des Jesus And Mary Chain des débuts, et s'adresse à un public plus masculin. On retrouve cependant cette fascination pour le rock des années cinquante, avec des chansons dépassant rarement les trois minutes, et surtout ce traitement caractéristique de la voix. Cette réverbération de hall de gare appuie les accentuations des médiums du chanteur, et apporte un côté planant un peu psyché. Les choix de vie, le refus d'entrer dans le moule écrasant de l'Angleterre ultralibérale sont les thèmes récurrents de ce disque. Le chanteur, Chris Peden, le plus âgé

des membres du trio, n'a que vingt-trois ans. Il chante sa hantise à l'idée de s'assagir sur le très *nirvanesque* "Never Wanted This" : *"Te ranger, est-ce ce que tu veux ?/ Je pourrais trouver un job/ Acheter un costume/ Faire le singe dans un costume pour gagner de l'argent/ On pourra acheter une maison."* A un âge où la pression de la société et de la famille nous obligent à trouver une voie sûre, vouloir être musicien professionnel devient une source d'angoisse. En abordant avec honnêteté ces thèmes, le groupe les remet à l'ordre du jour avec une véritable authenticité. On prend plaisir à juger ce disque sur la qualité d'écriture des chansons et la performance (jubilatoire sur "Hold On"). Ici pas d'arrangements tordus ou sophistiqués pour masquer un manque de fond. Une basse, une guitare, une batterie et en voiture Simone ! On a l'impression d'entrer par hasard dans un pub anglais, de les voir jouer pour la première fois, et de simplement passer un excellent moment. ✪✪✪✪

BRIAG MARUANI

Archive

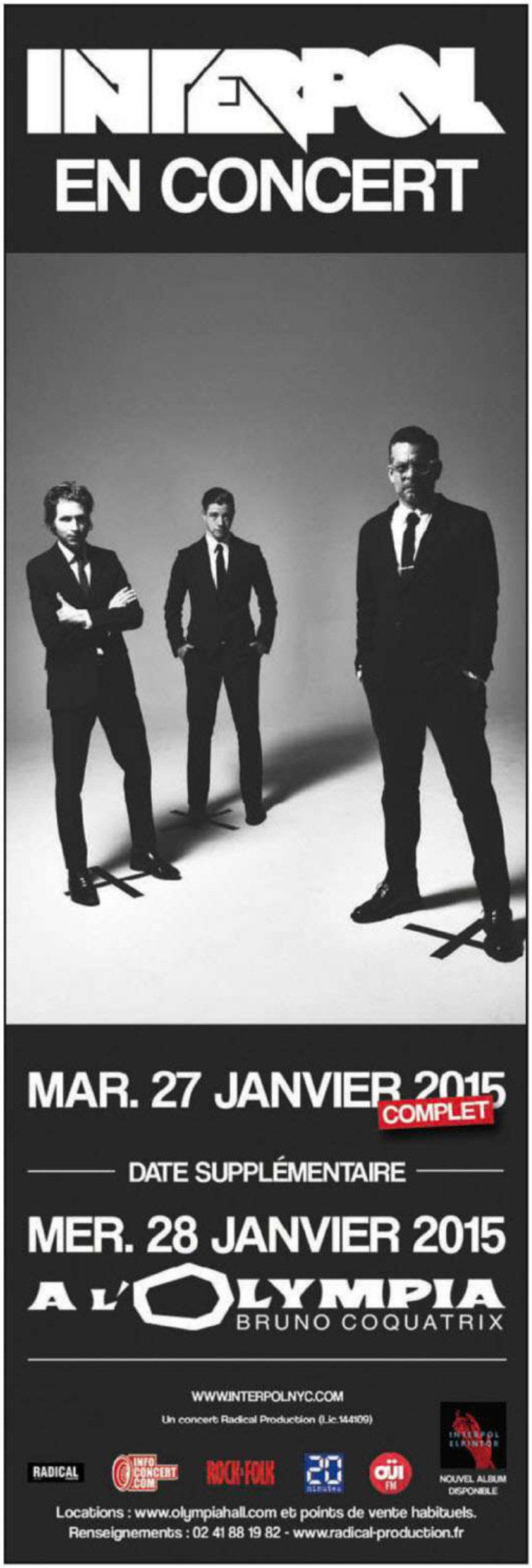
"Restriction"

DANGERVISIT/ PIAS

De gré ou de force, on devrait jouer le nouveau Archive aux observateurs à la petite semaine qui, prétextant qu'il ne serait plus désormais que l'affaire de vieux avides de vendre des bribes de leur passé à des à peine moins vieux qu'eux, prétendent que le rock, au sens large, est mort. Du moins, qu'il ne serait plus ce qu'il fut pour beaucoup d'acteurs majeurs autrefois, c'est-à-dire une musique différente de celles des voisins, rebelle dans le fond, fureteuse dans la forme. Un truc d'explorateurs artistiques jamais rassasiés qui, de la pop psychédélique aux balbutiements de la house, marquèrent son histoire, la jalonnant d'œuvres dans lesquelles il fallait s'immerger, de morceaux tourbillonnants, d'ambiances inédites et parfois déstabilisantes. Aimer ça donnait à réfléchir et permettait d'affirmer sa différence. "Restriction" est de ce bois-là et la sève de Darius Keeler et Dan Griffiths, membres fondateurs du collectif, a un goût unique. Agressive ("Feel It", "Ruination"), envoûtante ("Restriction", "Ride In Squares"), abrasive et disloquée ("Kid Corner"), ou fragile comme un brin de brume ("Third Quarter Storm"), la musique de ce dixième album (moins d'un an après le précédent) invite à une plongée au centre de soi-même. Sa richesse et sa

diversité doivent autant aux chanteurs impliqués (quatre dont Holly Martin qui irradie sur "Black & Blue") qu'à l'audace de la production, réussie au point qu'il se dégage des machines utilisées une chaleur semblable à celles des vrais instruments. Comme souvent chez Archive, ils donnent l'impression de s'égoutter, au soleil de minuit, après avoir été trempés dans des reverbs sans fin. ✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY



Disques pop rock

Le Butcherettes

"Cry Is For Flies"

IPECAC/ DIFFER-ANT

Nul n'est prophète en son pays. Au-delà de la parabole biblique, le trio mexicain a dû aller à l'étranger pour rencontrer le succès avant d'être pris au sérieux dans le sien. Formé en 2007, Le Butcherettes s'illustre d'abord lors d'apparitions scéniques avec tabliers maculés de sang artificiel et têtes de cochons décapités, afin d'attirer l'attention sur la façon dont sont traités les femmes à Mexico. Il y aurait en effet beaucoup à écrire sur le *latin rock*, occupé à se rebeller contre tout, sauf le machisme. Au départ 100 % féminin, le groupe garage punk électronique originaire de Guadalajara, dans la région de Mexico, se voit aujourd'hui composé de deux filles et d'un bassiste, mais plus que jamais propulsé par la charismatique Teri Gender Bender, qui joue par ailleurs

avec le guitariste Omar Rodriguez-Lopez dans Bosnian Rainbows. Après "Sin Sin Sin" en 2011, ce deuxième album de rock boucher féministe évolue dans une atmosphère sombre et lourde, sous l'influence des White Stripes, Yeah Yeahs Yeahs et Distillers, avec un gros orgue acidulé pour danser. La chanteuse/ guitariste/ compositrice a acquis suffisamment de maturité pour balancer des titres aussi décapants que "Burn The Scab", "Demon Stuck In Your Eye" ou "Your Weakness Gives Me Life" qui retiennent l'attention par leurs paroles adéquates. Comme la cerise et le brin de persil posés sur un steak saignant, Henry Rollins vient d'abord faire son truc sur "Moment Of Guilt", puis Shirley Manson fait grimper la température dans "Shame, You're All I've Got". Régénérant, "Cry Is For Flies" laisse souffler un courant d'air frais dans la canicule polluée. ✪✪✪

VINCENT HANON

Eric Bibb

"Blues People"

DIXIEFROG/ HARMONIA MUNDI

Eric Bibb livre ses albums avec une régularité d'horloger suisse, un l'an en moyenne, toujours articulés autour d'un concept. Parfois il est en Louisiane, parfois à Bamako, ou bien la découverte de la guitare de Bukka White lui inspire moult chansons. L'idée de celui-ci, qui reprend le titre de l'ouvrage sur le blues de Leroi Jones, publié en 1963, est d'explorer de nouveau, en ce début de siècle désenchanté, les aspirations du mouvement pour les droits civiques à la fin des années 50. Un tunnel de blues acoustiques, en picking, en slide, ouvrent l'album, ni désagréables, ni mémorables, jusqu'au sixième titre, à partir duquel sont nichés les morceaux les plus intéressants. "Chocolate Man" est un blues antique, bien charpenté, qui vaut surtout pour la voix rugueuse de Guy Davis, contraste avec celle, sans aspérités aucune, de Bibb. Celui-ci livre derrière, seul, "Rosewood", examen d'un lynchage en 1923 en Floride, avec quelques cordes, un joli refrain. "I Heard The Angels Singin' " bénéficie de la ferveur des Blind Boys Of Alabama puis "Dream Catcher", avec Ruthie Foster, lorgne sur le territoire de Curtis Mayfield. Derrière, les aspects qui agacent dans l'appréciation d'Eric Bibb prédominent, ce parti pris lisse, consensuel, criant sur "Chain Reaction" et ses voix pop,

"Needed Time" ou "Remember The Ones", décalque des Staple Singers. L'aspiration finale au retour à l'Afrique ("Home") se fait au son d'une musique (sud)-africaine de carte postale. Tout cela, pavé de bonnes intentions et ouvragé avec un certain savoir-faire, parlera peut-être de ce côté de l'Atlantique ; pour ce qui est de sa résonance auprès des Afro-Américains de 2014, on en doute. ✪✪

BERTRAND BOUARD

CW Stoneking

"Gon' Boogaloo"

KING HOKUM/ DIFFER-ANT

Bonnes nouvelles de la jungle. Après six ans de silence radio, CW Stoneking s'est séparé du Primitive Horn Orchestra, mais aussi troqué son banjo et *Old Roy*, sa National steel guitar, pour le son chaud et direct d'une Fender électrique. Pas Bob Dylan en 1966, mais tout de même une petite révolution et c'est Tom Waits qui a du souci à se faire à l'écoute de "Gon' Boogaloo", cinquième album et le meilleur de la discographie de l'original australien. Fils de Billy Marshall Stoneking, poète et dramaturge américain exilé qui lui a passé le virus de la bonne musique, C. a grandi dans la communauté aborigène de Papunya. Aujourd'hui tout de blanc vêtu avec nœud papillon noir, les cheveux plaqués en arrière et les avant-bras couverts de

tatouages, le King Hokum s'est forgé un accent qui n'appartient qu'à lui. De boogaloo, il n'est question que dans le titre et l'attitude, mais pas dans la musique, mélange dense de blues et de rock and roll joué à l'ancienne sans nostalgie, avec inflexions gospel et voodoo, calypso et doo-wop. L'aiguille de la boussole indique toujours les années 30, époque des premiers enregistrements de Robert Johnson, Billie Holiday ou Django Reinhardt. Pas de reprises et encore moins de Pro Tools à signaler, toutes les chansons prennent vie à l'aide de la Fender Jazzmaster, de chœurs féminins évoquant des triplettes de Betty Boop et d'une technique rudimentaire. "Gon' Boogaloo" a été enregistré en deux jours, avec les musiciens autour d'un seul et même micro pour mieux saisir les ondes et garder la texture d'un son authentiquement anachronique. De quoi bloquer dans la jungle les six prochaines années. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

Sean Rowe

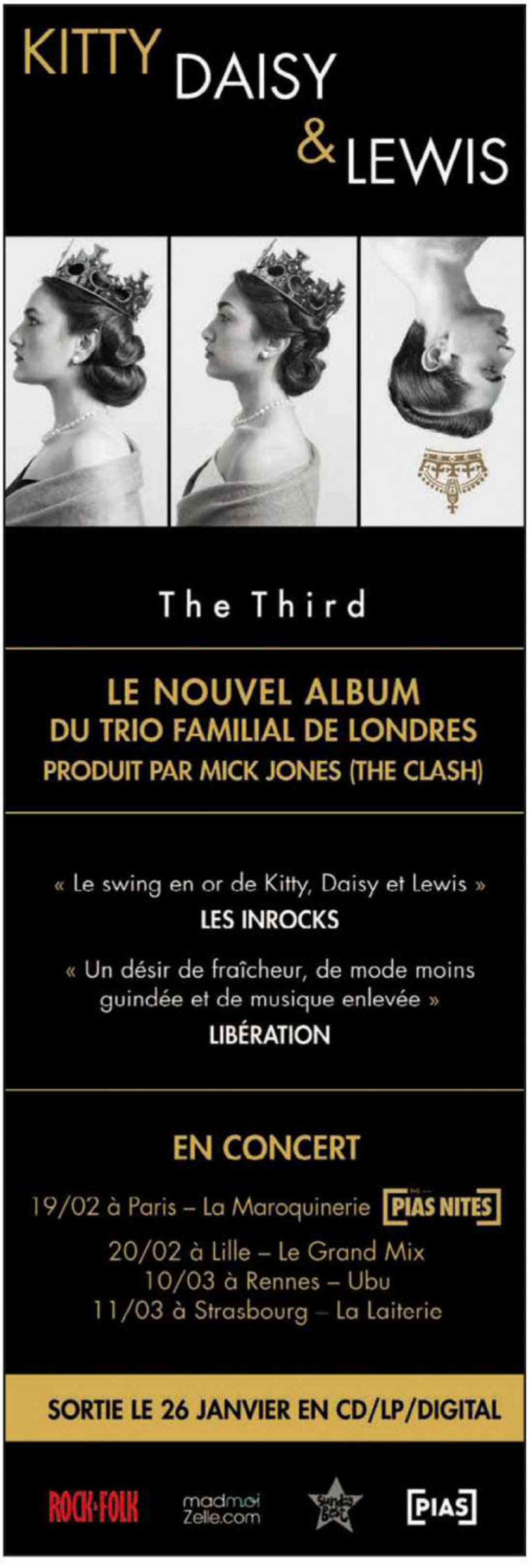
"Madman"

ANTI

Lors de son irruption en 2010, Sean Rowe se présentait comme *"chasseur/ cueilleur moderne et musicien itinérant"*. Féru d'immersions *into the wild*, Rowe a depuis développé une petite notoriété aux Etats-Unis mais trace sa route à sa guise. Il s'est embarqué l'an passé dans une tournée chez l'habitant, troquant ses chansons contre un repas, quelques bières. "Madman", troisième album, est son plus abouti, qui parvient dans ses meilleurs moments à convoquer le précieux Van Morrison early seventies. A rebours du précédent qui le voyait entre les mains de musiciens de studio, Rowe s'est entouré d'amis artisans pour bâtir les charpentes boisées de ses rengaines — guitare acoustique, un peu de piano, de cuivres, un peu d'électricité aussi. *"Remplacez-moi par un noyer/ rendez mon corps aux oiseaux"* pose d'emblée ce chaman guère intimidé par la grande Faucheuse sur "Madman" et son folk doucement mystique. "Shine My Diamond Ring" offre l'une de ses plus belles facettes, le bluesman écorché, puissant, dingue de John Lee Hooker. Pas impossible que notre homme des bois, juste derrière, ait pondu sa plus accrocheuse ritournelle avec "Desiree" et sa basse sautillante, funk, presque disco. Folk élégiaque, chœurs féminins sensuels, "Razor Of

Love" rappelle sa fascination pour Leonard Cohen, tandis que "The Real Thing" tranche dans le vif avec riff nerveux et lyrisme sec. Le plus important : la voix de baryton, de grizzly plutôt, chaleureuse comme une flambée dans la steppe, revigorante comme une lampée de whisky. Un personnage attachant et une très bonne alternative de folk bucolique et soul en cette année où Ray LaMontagne a livré un album dénué de toute sincérité. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD



PHILIPPE MANŒUVRE
PRÉSENTE SA SÉLECTION
DANS *L'EXCESsive VINYL SESSION*
EN EXCLUSIVITÉ AVEC OÜI FM
EXCLUSIVITÉ FNAC
CLUB VINYL
fnac
OÜI FM
ROCK&FOLK
® un label Fnac

BLUES BROTHERS
The Best Of
Tous les standards du groupe ! « Joliet Jack » et « Elwood Blues » accompagnés de Donald Dunn à la basse, Matt Murphy et Steve Cropper à la guitare, Willie Hall à la batterie et Lou Marini au saxophone livrent ici la quintessence de leur discographie.

THE BUZZCOCKS
Singles Going Steady
Les Buzzcocks, c'est l'alliance parfaite de mélodies pop catchy et de l'énergie du punk. La difficulté étant de garder cet équilibre subtil entre les deux, et ne pas verser dans le bourrin gratuit ou la pop mielleuse.

ERIC CLAPTON
The Rainbow's concert
Ces deux concerts marquent la renaissance d'un Clapton déprimé et complètement accro à l'héroïne. Accompagné de Steve Winwood, Ron Wood, Jim Capaldi et Rick Grech, Clapton signe son retour à la vie de manière éblouissante.

SMALL FACES
Ogdens' Nut Gone Flake
Leur meilleur album, mais aussi leur dernier… Le groupe est au summum de sa créativité avec ce chef-d'œuvre psychédélique ! Probablement un des meilleurs disques de l'histoire du rock, ni plus ni moins.

ROCK&FOLK
OÜI FM
fnac

Disques pop rock

The Saints
"King Of The Sun – King Of The Midnight Sun"
FIRE

Sorti précédemment en simple avec un disque de bonus pour complétistes hardcore, le nouveau Saints nous revient sous la forme d'un double album avec l'intégralité des chansons réenregistrées dans un style qui devrait mettre en joie tous les aficionados de Ed Kuepper. En gros, si l'original montrait Chris Bailey dans une forme éblouissante et à des années-lumière de sa période folk-blues à l'esthétisme affecté ne dépassant guère le stade du cache-misère pour songwriter vidé, la nouvelle version offre un époustouflant come-back à grands coups de guitares électriques bien crades qui devrait ravir tous les fans de la première heure. Enregistré dans les conditions du live, cette nouvelle mouture arrache les pommes de terre

comme si l'alimentation de la planète toute entière en dépendait. Même si la version folk-blues originale était du Bailey en grande forme avec une voix au diapason des chansons — c'est quelquefois d'une grande aide pour écouter ce genre de style d'un bout à l'autre — cette version deux point zéro est la parfaite démonstration qu'une bonne injection de rock'n'roll est la panacée définitive pour transformer l'or en plomb pour faire bouger les foules. Même si des titres comme "Road To Oblivion" ou "Mini Mantra Part 1" figurant sur la version une tournaient plus vers la ballade rock psychédélique que vers le folk-rock des cinq premiers titres, on appréciera leur traitement plus posé sur "King Of The Midnight Sun" qui met mieux en valeur leur côté oppressant. Au final, à l'écoute de ce disque, on comprend mieux pourquoi Springsteen a repris les Saints sur son dernier album. ✪✪✪✪

GEANT VERT

Sonny Vincent
"Spiteful"
STILL UNBEATABLE

Tout soudain paraît vain. Aux antipodes de la pop d'entreprise et en dehors des modes, Sonny Vincent, sa guitare rebelle, son chant passionné et une vie comme aucun scénariste n'oserait imaginer, revient avec Spite, bande de délinquants d'âge mûr. Avec la section rythmique punk, Rat Scabies des Damned et Glen Matlock des Sex Pistols, et le sax ténor de Steve Mackay qui renvoie dans la baraque Stooges, le supergroupe n'essaie pas d'être cool, il l'est. Enregistré en Belgique dans un studio vintage et une atmosphère frénétique, ce disque *rancunier,* disponible sous superbe pochette et vinyle bleu translucide, a nécessité trois ans d'élaboration pour se voir plié en 35 minutes façon Ramones. Joey était d'ailleurs fan de Sonny et trouvait qu'il avait *"quelque chose à dire"*. En 1976, l'homme a commencé avec les Testors à New York, rejoint le groupe de Moe Tucker, croisé le manche avec tous les *guitar slingers* de la planète (Wayne Kramer, Bob Stinson ou Rocket From The Crypt), joué dans des bouges dont les Stones ne soupçonnent pas l'existence et détruit les décibelmètres à Paris. Les morceaux continuent de couler des doigts de celui qui dresse celui du milieu en traversant les époques, décochant du solo qui rappelle ce que ça fait d'être vivant.

"White Light White Heat/ In My Ears" avertit sur *Macon* Vincent, qui se sent bien en France et l'on devrait plus s'en réjouir que de la cote du président. "Clouds" constitue l'un des morceaux les plus poignants qu'il ait jamais écrits et "Dog On The Subway", l'essence du rock and fucking roll. "Spiteful" peut sauver la vie, et une tournée sans prisonnier devrait suivre. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

Swamp Dogg

"The White Man Made Me Do It"

ALIVE

Novembre 2013, Jerry Williams *alias* Swamp Dogg a noué son tablier autour de sa bedaine, promenant une patte blessée dans sa cuisine. Il vocifère, glapit, couine. Tout en préparant la tambouille, des côtes de porc aïoli, il raconte comment il s'est cassé le pied sur scène : trop excité pour sa première tournée depuis des lustres, il a sautillé un peu trop haut. Il se marre franchement puis boite jusque dans le couloir, montre son home studio ou il y enregistre un nouvel album : "The White Man Made Me Do It". L'homme blanc en question, c'est Patrick Boissel, patron d'Alive Records qui a réédité une partie de la production du Dogg en 2013. Nous voici un an plus tard, à la sortie de ce disque, et sincèrement, il est plutôt impressionnant. S'il n'y avait cette

batterie qui, on le jurerait sur notre tête, doit être électronique, et une production légèrement en deçà, nous serions en présence d'un album de soul de 1979. Tout y est joué comme à l'époque, avec plein de *tricks* funk, reggae, des guitares heavy... Puis, si on gratte tout ce vernis, apparaît des chansons incroyables, des nouveaux classiques. Il y a le funky *"L'Homme Blanc Me L'A Fait Faire"*, puis "Renae", une chanson du type *Clavinet et Caraïbes*... Beaucoup d'histoires de femmes pour commencer cet album. Les femmes en face A, la politique en face B. Swamp relève les compteurs et le bilan, messieurs dames, n'est pas bien beau. Dans "Light A Candle Ring A Bell", le Dogg donne une leçon de calcul au porteur de bretelles de Wall Street, avant de chanter "America"/ "Land Of The Free"/ "Without The Slave"/ "What Would It Be". Voici qui prouve que ce *soul man* n'a rien perdu : ni de sa voix, ni de sa superbe. ✪✪✪ 1/2

THOMAS E. FLORIN

CJ Ramone

"Last Chance To Dance"

FAT WRECK CHORDS

L'affaire Christopher Joseph Ward est intéressante : à l'âge de 24 ans, cet illustre inconnu est recruté par les Ramones pour remplacer l'irremplaçable Dee Dee. À la surprise générale, CJ s'acquitte avec les honneurs de cette mission impossible. Le quatuor du Queens s'étant sabordé, CJ Ramone est approché par Metallica pour remplacer Jason Newsted, ce qu'il refuse par deux fois, préférant s'occuper de son fils autiste. Il réapparaît ensuite dans divers gangs de *biker rock* dont l'excellent Bad Chopper, qui implose après le *suicide par alcool* du guitariste Mark Sheehan. Désormais à l'orée de la cinquantaine, l'ancien marine s'est fixé pour objectif de publier cinq albums, histoire de se rappeler au bon souvenir des *Ramoniaques* de la planète. Deuxième volet de cette pentalogie punk, "Last Chance To Dance" a été conçu comme son prédécesseur, le très bon "Reconquista", avec Steve Soto de The Adolescents. Appuyés par deux Social Distortion, Ramone et Soto ressuscitent les Ramones le temps de douze chansons qui survolent tous les styles pratiqués par les faux frères : *classic punk* ("Understand Me", "Won't Stop Swinging"), *love songs* (" 'Til The End", "You Own Me"), *pop punk* ("Carry Me Away" et le morceau éponyme) et sulfateuse hardcore ("Clusterfuck"),

le tout livré avec une belle reprise de "Long Way To Go" (Alice Cooper). Evidemment, côté chant, on est bien loin de ce que feu Joey pouvait apporter en termes d'émotion, mais l'enthousiasme quasi juvénile de ce disque rafraîchissant et le soin apporté à sa réalisation ne peuvent que réjouir. ✪✪✪✪

OLIVIER RICHARD

ÉDITION LIMITÉE ANNIVERSAIRE FNAC

PHILIPPE MANŒUVRE ET JÉRÔME SOLIGNY PRÉSENTENT *LES 100 VINYLS INCONTOURNABLES*

LE LIVRE + LE PREMIER 45T VINYL D'ELVIS PRESLEY *THAT'S ALL RIGHT MAMA*

19€99

144 PAGES ILLUSTRÉES PAR DE NOMBREUSES PHOTOS

fnac

Encore plus sur Fnac.com

Disques français

Johnny Hallyday

"Rester Vivant"

WARNER

Pour son quarante-neuvième album, le King français trouve un point d'équilibre entre son précédent essai très chanson française (couronné de succès) et sa parenthèse très rock avec M (une fiesta voix/ guitare mésestimée car pénalisée par des textes inappropriés). Boosté par les pointures américaines réunies pour l'occasion et par la production customisée de Don Was, il aligne avec aisance douze véritables chansons. L'ex-idole des jeunes, vilipendée dès ses débuts pour ses écarts linguistiques, s'est-elle métamorphosée en chanteur à textes ? Divers auteurs (Jeanne Cherhal, Isabelle Bernal, Pierre Jouishomme) lui ont concocté des textes soignés et les mélodies se montrent à la hauteur de l'enjeu. La tonalité générale est révélée par l'ouverture en douceur : une ballade

alternant retenue toute en sobriété et envolées lyriques à l'arrachée ("J'Ai Ce Que J'Ai Donné"), suivie par une complainte consensuelle ("Regarde-Nous") qui enfonce le clou. Mais, malgré une incontestable réussite ("Seul"), la suite du disque se cantonne trop souvent dans le registre de la ballade et de la goualante à ras-de-tripes, prétexte à une démonstration vocale. Heureusement quelques morceaux plus musclés viennent énerver le propos et plonger l'auditeur dans un blues-boogie-rock cuivré : le lancinant "Rester Vivant", le fiévreux "Au Café De L'Avenir", ou la charge rock finale ("A Nos Promesses"). Cette veine culmine sur "J'T'Ai Même Pas Dit Merci" où c'est la fête des guitares, avec des effluves d'orgue Hammond, des éclats cuivrés, des chœurs pétillants, une rythmique impeccable et les mots ciselés par Miossec : un écrin digne d'une voix d'exception. ★★★★

H.M.

49 Swimming Pools

"Songs Of Popular Appeals"

ELAP MUSIC/ DIFFER-ANT

Autant l'avouer d'entrée : ces quatre garçons sont autant acrobates que musiciens. Car, depuis la vieille Europe — ce troisième album a été enregistré entre leur ville d'origine, Tours, La Rochelle et Berlin — ils ne sont guère nombreux à avoir réussi le parfait grand écart entre obsessions britanniques et rêve(s) américain(s). Ce n'est peut-être pas un hasard, d'ailleurs, si le premier morceau s'intitule "Oceans", embruns mélodiques entêtants et refrain en forme de lame de fond, histoire de donner le *la*('s). Revendiquant à raison une indépendance absolue, mené par le journaliste Emmanuel Tellier, 49 Swimming Pools pétrit la matière pop pour mieux façonner des chansons tirées à quatre épingles. Alors, de brillants arrangements (cordes, chœurs) épousent sur mesure des compositions à tiroirs, où l'on croise, au hasard d'un pincement de guitare acoustique, d'un riff électrique, d'un clavier organique ou d'une inflexion rythmique, des figures hautement recommandables (Bowie ou les Bunnymen, Granddaddy ou les Beach Boys). C'est dire si on est en bonne compagnie, le temps de ballades plongées dans un superbe clair-obscur ("She'll Build Castles", "Train And Bathers") ou d'envolées mélodiques

flirtant avec le soleil ("The Bright Side", "Diego Half-Man, Half-Horse"). De notes d'Auteurs ("I'm The Driver") en accents baroques ("Shiver Shiver"), le groupe porte ainsi la mélancolie en bandoulière avec une rare élégance. Véritables artisans de la chose musicale, ces mélomanes à la mémoire longue (on doit à Tellier le retour inespéré de ce magnifique groupe qu'est The Apartments) visent le cœur et ne ratent jamais leur cible. ★★★★

CHRISTOPHE BASTERRA

La Maison Tellier

"Beauté Partout"

AT(H)OME

Pour fêter ses dix ans, La Maison Tellier sort un enregistrement public qui reprend sept des onze morceaux de son quatrième album studio ("Beauté Pour Tous", paru en 2013). Mais il ne s'agit pas d'un quelconque doublé à visée commerciale : ce nouvel opus est sans doute le plus réussi et le plus révélateur de la valeur de ce quintette normand qui évolue depuis ses débuts du côté d'un folk-rock proche de Calexico ou 16 Horsepower. Son précédent essai constituait une véritable révélation car, en adoptant le parti pris francophone, il prenait ses propres marques loin de ses illustres modèles et affirmait son originalité à travers une flopée de chansons mémorables. Les nouvelles versions proposées ici (avec quelques

inédits) constituent une confirmation étincelante. Le constat a tout pour inciter à savourer le groupe en live : entre instruments électriques, cuivres et dobro, embardées rock et effluves country, il fait preuve d'une musicalité raffinée et cultive les ambiances avec un art consommé. En ce qui concerne la voix, on a un peu peur sur l'ouverture ("La Maison De Nos Rêves") tant la proximité est grande avec le lyrisme écorché d'un Bertrand Cantat. Heureusement, le chanteur se démarque rapidement de cette influence envahissante car il dispose d'une palette vocale qui lui permet d'affirmer sa particularité toute en séduction et de défendre des textes illuminés d'éclats poétiques. Ce témoignage enregistré sur trois concerts différents est donc une réussite esthétique, ponctuée de fulgurances telles que la ballade nostalgique "L'Exposition Universelle", l'envolée obsédante "Sur Un Volcan" ou la complainte aux accents mariachi "Nos Chères Disparues". ✪✪✪✪

H.M.

Hubert-Félix Thiéfaine

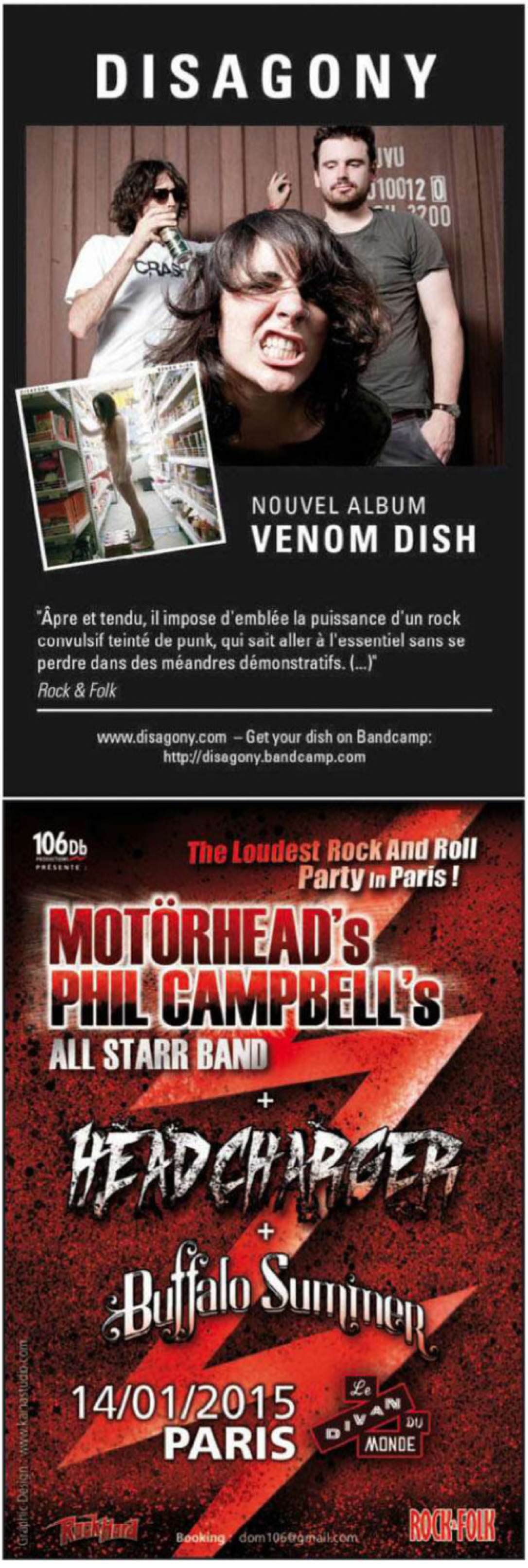
"Stratégie De L'Inespoir"

LILITH/ SONY MUSIC

Bel exemple de continuité par-delà les modes et les diktats du showbiz, Thiéfaine publie son dix-septième album en plus de quarante ans de carrière. Le précédent (en 2011) a connu un succès inattendu et braqué les projecteurs médiatiques sur cet artisan hors normes qui jusque-là n'avait jamais eu besoin d'une telle reconnaissance officielle pour remplir les salles et fidéliser son public. Pour ces douze nouvelles chansons, il a fait appel à divers compositeurs comme Jeanne Cherhal, Yan Péchin ou Arman Méliès, et confié les arrangements et une partie de la réalisation à son jeune fils Lucas : le but de l'opération semble être de varier mélodies et harmonies en les rendant plus attrayantes et le chant, plus apaisé et moins mordant, se met au diapason, quitte à se fourvoyer dans des registres qu'il maîtrise mal. Ce phénomène est particulièrement sensible avec les deux échecs vocaux les plus flagrants : "Lubies Sentimentales" (composé par Cali) ou "Amour Désaffecté" (composé par JP Nataf). De telles tentatives d'évolution en douceur vers un format plus pop ne font pas le poids face aux morceaux que Thiéfaine a totalement conçus : "En Remontant Le Fleuve", superbe ouverture pleine de sérénité, "Karaganda (Camp 99)",

coup de gueule anar sur lequel plane l'ombre de Léo Ferré, et "Toboggan", ballade nostalgique. S'il est alors proche du ton déclamatoire qui constituait son image de marque rebelle, il le fait évoluer en posant sa voix, en jouant davantage sur les nuances, et on assiste à une véritable adéquation des chansons avec la densité et la force de ses textes, puisque l'écriture constitue toujours son terrain de prédilection. ✪✪✪

H.M.



Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Du sérieux

Bob Dylan And The Band
"THE BASEMENT TAPES COMPLETE"
Sony

Bref rappel des faits pour les jeunes : en 1967, Bob Dylan renaît. Le dieu acide à la coupe afro et aux costumes rayés et aux boots Anello & Davide vénéré pour ses deux derniers albums "Highway 61 Revisited" et "Blonde On Blonde", décide de changer. Il se coupe les cheveux, chausse des mocassins, adopte un look quasi Ivy League et s'installe à Woodstock où il aurait eu un vague accident de moto. Avec son Band (d'abord sans le batteur Levon Helm dans un premier temps), il répète dans trois maisons rapprochées. Au programme, reprises de traditionnels folk, country et blues ainsi que versions en roue libre de ses propres standards (dont une sorte de blues taillé dans "Blowin' In The Wind"), blagues potaches, et quelques nouvelles compositions. Garth Hudson enregistre tout dans le but de déposer les copyrights, afin que Columbia puisse éventuellement présenter quelques-uns de ces titres à différents interprètes. Quelques bootlegs légendaires ("Troubled Troubador", "Great White Wonder") sortent rapidement, et transfigurent Beatles, Stones, Clapton, etc. La mode psychédélique est ridiculisée, et définitivement pliée. Dylan est las des hippies et devient une sorte de sage revisitant les racines musicales de son pays : l'Americana est née. Lennon, McCartney, Jagger, Richards et les autres se remettent au blues, à la country et au rock and roll fifties dès 1968, et tout cela est en grande partie dû à ces morceaux enregistrés à Woodstock un an auparavant. Il faudra néanmoins attendre 1975, au moment de la renaissance de "Blood On The Tracks", pour qu'un double album intitulé "The Basement Tapes" sorte enfin. Dans une version moyenne : la pochette hideuse représente Bob et son groupe des années après la date de l'enregistrement, Robbie Robertson a largement overdubbé plusieurs de ces morceaux et en a ajouté plusieurs du Band (sans Dylan) ne provenant pas de ces séances. Plus tard, de nouveaux bootlegs, plus complets et réalistes, se sont mis à circuler, donnant une nouvelle aura aux "Basement Tapes". Au point de prendre une dimension réellement mythique : Greil Marcus en a fait l'un de ces livres verbeux dont il est le spécialiste, "La République Invisible", voyant dans ces titres quelque chose d'aussi important et fondamental que les légendaires anthologies de Harry Smith qui avaient lancé le mouvement folk. Ce qui est certain, et personne n'a attendu Marcus pour le reconnaître, c'est que cette musique nouvelle pour l'époque a drastiquement changé l'évolution d'un rock and roll alors encore juvénile. Après ces morceaux, distorsion, wah-wah, doubles grosses caisses, phasing, paroles inspirées par les elfes et les fées, etc, se sont cantonnés au metal ou au glam pour les moins de 15 ans ou à quelques originaux (Hendrix, Who, Stooges, MC5) persistant dans un genre bruyant sans être pour autant hard rock. Mais là où Marcus et les autres thuriféraires des "Basement Tapes" exagèrent, c'est qu'on peut en dire autant de "John Wesley Harding" et "Nashville Skyline", que Dylan a préféré sortir en leur temps plutôt que les morceaux de Woodstock, sans doute parce qu'il les jugeait supérieurs, et qu'il n'avait pas totalement tort : on trouve sur les "Basement Tapes", outre les répétitions d'un intérêt strictement historique ou musical (changements de tempo, de tonalité, apparitions et disparitions d'instruments majoritairement acoustiques, etc), quelques grands morceaux ("Tears Of Rage", "Quinn The Eskimo", "This Wheel's On Fire", "Nothing Was Delivered") et d'autres sympathiques ("Open The Door, Homer", "Million Dollar Bash", "You Ain't Going Nowhere", "Sign On The Cross") dont beaucoup ont été repris par plusieurs stars de l'époque dès leur apparition pirate en 1968... Mais on trouve également sur "John Wesley Harding" et "Nashville Skyline" des merveilles du calibre de "I'll Be Your Baby Tonight", "All Along The Watchtower", "I Dreamed I Saw St Augustine", "I Threw It All Away", "Tonight I'll Be Staying With You", "Girl From North Country" ou le mirifique "Lay Lady Lay", tous dans cette veine pré-Americana vantée par Marcus et consorts, et par-dessus le marché, contrairement aux "Basement Tapes", en versions finies. Tout cela n'est pas pour réduire l'importance historique des "Basement Tapes", mais seulement pour rappeler qu'il s'agit d'un grand ensemble d'ébauches plus ou moins géniales.
A propos de ce onzième volume des remarquables *Bootleg Series*, il faut en souligner la perfection : tout ce qui était exploitable des séances à Woodstock a été réuni sur six CD, le dernier étant réservé aux fans les plus mordus pour des raisons sonores évidentes. Le reste a été méticuleusement collecté durant de longues années — même les bootleggers n'étaient jamais parvenus à réunir tout cela — avec un travail de nettoyage des bandes épatant. Le tout avec un livret, ainsi qu'un livre de photos rares, c'est évidemment le Graal pour les dylanophiles qui ont là de longues heures de jouissance devant eux.
A défaut d'être aussi génial que certains le prétendent sur le fond, pour la forme c'est tout simplement parfait.

The Velvet Underground
"THE VELVET UNDERGROUND – 45TH ANNIVERSARY"
Polydor

La campagne de rééditions luxueuses des albums du VU se poursuit, et c'est cette fois-ci l'avant-dernière avec un traitement délirant réservé au mythique et étrange troisième album. A peu près au même moment que Dylan, Lou Reed effectue sa première mue, et sort en 1969 un disque n'ayant à peu près rien à voir avec tout ce que son groupe a sorti auparavant, à telle enseigne que les mots Velvet et Underground auraient bien pu être remplacés par n'importe quoi d'autre. John Cale a été viré. L'échec du deuxième album, l'extrémiste "White Light/ White Heat" interdit de toute manière, même si le cœur lui en dit, de s'obstiner dans la même direction. Alors Lou Reed retourne à ses premières amours, le doo-wop, qu'il administre ici au ralenti. Peu doué pour les suites d'accords complexes, l'atrabilaire tourne autour de compositions dont la simplicité même garantit leur beauté. Dès le premier morceau, le ton est donné et le changement déclaré : c'est Doug Yule, remplaçant de Cale, qui chante sur "Candy Says", ballade virginale s'achevant sur des *"doo, doo doo, woo"* aussi célestes que réactionnaires et rétrogrades. Une ambiance qui s'installe sur d'autres morceaux phares du disque dont "I'm Set Free" et son solo hallucinant de régression ante psychédélique, "Pale Blue Eyes", "After Hours", "That's The Story Of My Life" et "Jesus". Ici et là, le fan retrouve quelques-uns des traits qu'il avait adorés sur les deux premiers albums ("What Goes On", "The Murder Mystery",

plus chiant encore que “European Song” et “Lady Godiva’s Operation”), en particulier sur les morceaux rejetés de l’album officiel et sortis dans les années 80 sur la compilation d’inédits “VU” : sur ce coffret splendide, on trouvera de nouveaux mix stupéfiants de “Foggy Notion” et “I Can’t Stand It”, suivis des désormais classiques “Lisa Says”, “Ocean”, “One Of These Days”, “We’re Gonna Have A Real Good Time Together”, “Andy’s Chest” (la version de “Transformer” est nettement supérieure), “Coney Island Steeplechase”, “Rock & Roll” et “She’s My Best Friend” ainsi que notre favorite, la superbe version instrumentale du délicieusement fifties “Ride Into The Sun”. Soit des chansons qui sont, autant le souligner, largement aussi bonnes que celles réunies sur l’album *au canapé*. La version anniversaire propose donc trois mix différents de l’album sur autant de CD : le mix originel, celui de Lou Reed, surnommé le “Closet Mix” (voix en avant et instruments en arrière), ainsi que le mix mono, pas désagréable. Le quatrième CD est consacré aux séances compilées sur “VU”, le cinquième et le sixième réunissant des live (son nickel) de 1969 au Matrix (précédemment sorti en 1974 sous intitulé “1969 : The Velvet Underground Live With Lou Reed”), montrant un Velvet Underground passablement assagi mais très intéressant dans sa ferveur quasi religieuse (version de “I’m Set Free” à pleurer). Que reste-t-il, dans le fond, de ce troisième album ? C’est l’abandon du pop-art quasi psychédélique et l’invention de la ligne claire, celle qui allait inspirer d’abominables groupes pour étudiants comme les Feelies ou les Wedding Present, mais aussi d’autres passionnants comme les Jesus & Mary Chain, qui effectueront le même virage avec leur deuxième album ou plus tard, via “Stoned & Dethroned”, ou Mazzy Star, qui semble s’être créé après avoir forniqué dans les rêvasseries cotonneuses de “Jesus”, “Candy Says”, “Pale Blue Eyes” et “I’m Set Free”. Un renouvellement aussi important dans la musique underground, et tout aussi *à rebours*, que l’ont été les “Basement Tapes” dans un genre plus mainstream. L’aventure se poursuivra plus ou moins dans le même esprit avec “Loaded”, qui devrait subir le même traitement dans un an ou deux...

The Kinks

“THE ANTHOLOGY 1964-1971”

BMG/ Sony

C’est Noël, et les coffrets tombent comme les malades d’Ebola au Liberia. Après Dylan et le Velvet Underground, c’est au tour des Kinks d’être cernés dans un bel objet revisitant leur âge d’or en cinq CD. Plus de cent morceaux, vingt-cinq machins *“inédits”* (mais pas de découverte majeure), les tubes, des interviews, un single vinyle (“You Really Got Me” et “Milk Cow Blues”, live en 1964 et inédits), un beau livret (l’ensemble est néanmoins nettement moins luxueux que les coffrets consacrés à Dylan et au Velvet mentionnés ci-dessus), c’est le traitement idéal, sachant que le tout bénéficie d’une nouvelle masterisation assez impressionnante (même si les rééditions des Kinks sorties entre la fin des années 90 et la décennie suivante étaient déjà très satisfaisantes). On ne va pas se plaindre, il s’agit naturellement de l’âge d’or du groupe, qui passe en quelques années des hymnes proto punk et garage

PROVOGUE

GOV'T MULE

Pour célébrer les 20 ans de la Mule, le label Provogue nous propose une série d'enregistrements inédits :

"Dark side of the Mule"

Des reprises de Pink Floyd à la sauce Gov't Mule, enregistrées lors d'un show spécial en 2008 à l'Orpheum Theatre de Boston.

ACTUELLEMENT DISPONIBLE

CD Digipak simple (90') et version Deluxe 3CD/+DVD (180')

"Sco-Mule"

Fin septembre à Georgia, John Scofield associé à Gov't Mule pour 2 concerts uniques 2h30 de jazz instrumental aux accents de rock, de soul et de funk

SORTIE LE 26/01/2015

Disponible en digipak 2CD et en vinyle 2LP 180g

www.mascotlabelgroup.com

MASCOT LABEL GROUP

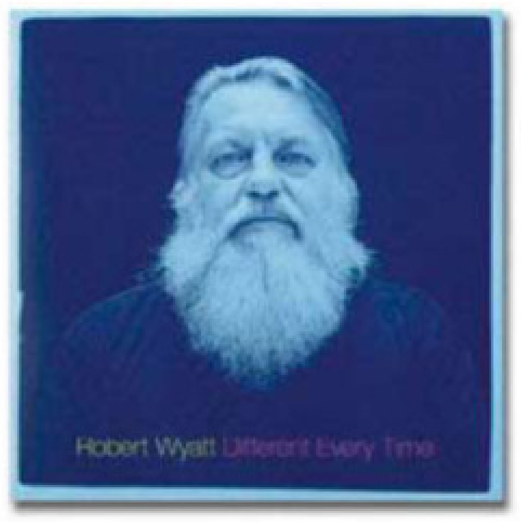
de "You Really Got Me" et "Till The End Of The Day" aux raffinements de "Autumn Almanach", "Village Green" et "Shangri-La" pour terminer avec le rock plus basique mais encore merveilleux de "Lola". On peut tout de même pinailler en précisant que dans certains cas ("Big Black Smoke", "Mr Pleasant", "Two Sisters", "Afternoon Tea", "Lazy Old Sun" ou le merveilleux "This Is Where I Belong" et beaucoup d'autres trop nombreux), les mix inédits — par ailleurs souvent réussis — remplacent carrément les versions originales, ce qui est parfaitement idiot voire scandaleux pour les nouveaux venus qui seront de fait obligés de se procurer un best of supplémentaire pour tout avoir. Pour le reste, c'est un voyage somptueux dans l'art des frères Davies, aidés, ne l'oublions pas, par un sacré groupe, dont le super mod Pete Quaife. Et cette fois-ci, ces perles méconnues que sont "Wonderboy", "Berkeley Mews" ou "This Time Tomorrow" sont bien au rendez-vous. Beau livret et témoignages admiratifs de Pete Townshend, Paul Simonon et Topper Headon... C'est presque grandiose (quand comprendront-ils qu'il est plus judicieux de réunir les inédits sur un ou deux CD séparés, et de laisser les originaux sur les autres ?).

Robert Wyatt

"DIFFERENT EVERY TIME"

Domino

Jean-Marie Le Pen avait son bon arabe, nous avons notre bon communiste : depuis plus de quarante ans, le barde Robert Wyatt ne cesse de produire une musique à nulle autre pareille, empruntant des sentiers vierges, fréquentant tour à tour des genres dangereux (psychédélisme, jazz-rock, progressif) sans jamais sombrer dans leurs pires travers. C'est un géant, et sympathique avec ça. L'homme à la voix comme une clarinette a lui-même concocté cette double compilation.



Le premier CD réunit certains de ses titres préférés avec Soft Machine, Matching Mole ou en solo, un second compile ses collaborations avec des musiciens aussi variés que Hot Chip, Björk, John Cage, Epic Soundtracks, Working Week, Anja Garbarek ou Phil Manzanera. Et comme d'habitude avec lui, tout est bon. Une excellente introduction avant d'aller s'acheter en courant "Rock Bottom", "Dondestan", "Ruth Is Stranger Than Richard", etc.

David Bowie

"NOTHING HAS CHANGED"

Parlophone

Cette énième compilation au titre cryptique ("Nothing Has Changed" à l'extérieur, "Everything Has Changed" à l'intérieur, en référence évidente aux nombreuses mutations de l'animal le plus évolutif et mutant que le rock ait connu) est sans doute l'une des meilleures sur le marché. En trois CD, c'est la machine à remonter le temps : cela commence avec "Sue (Or In A Season Of Crime)", sympathique morceau tout frais, puis, à reculons, on revisite toutes les grandes étapes ayant jalonné une carrière infernale en rebondissements, de "Little Wonder" à son premier titre avec les King Bees période mod, "Liza Jane", en passant, bien sûr, par tous ces "Boys Keep Swinging", "Heroes", "Wild Is The Wind", "Fame", "Rebel Rebel",

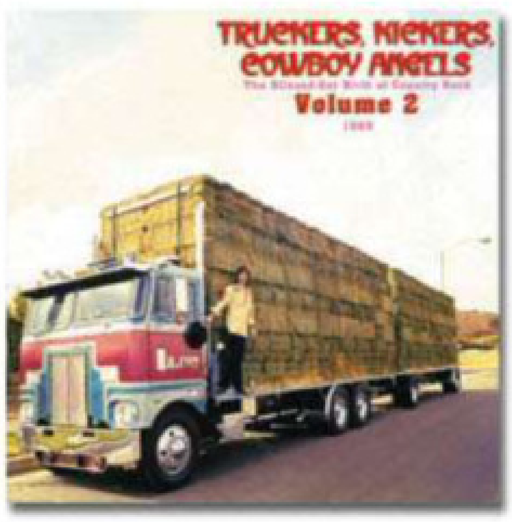
"All The Young Dudes", "Life On Mars ?" et "Changes" qui font notre joie depuis des années. Le choix de certaines versions (nouveaux mix, radio edits, etc) peut agacer, il a néanmoins l'avantage de proposer des bricoles neuves.

"Truckers, Kickers, Cowboy Angels"

"THE BLISSED-OUT BIRTH OF COUNTRY ROCK, VOL 1 & 2"

Bear Family

Du sérieux : en deux compilations (deux CD pour la première qui se consacre aux années 1966, 1967 et 1968, un seul pour la seconde dédiée à 1969) représentant 64 morceaux, Bear Family cerne la naissance du country-rock à la fin des sixties, c'est-à-dire avant qu'il ne devienne grossier, graisseux, mou et prévisible. Défilent donc un paquet d'originaux aux talents divers et variés. On appréciera la diversité : Ricky Nelson, Lovin' Spoonful, les Everly Brothers, le Band, les Byrds, les Flying Burrito Brothers, Dylan, Glen Campbell, l'International Submarine Band, Buffalo Springfield, Elvis Presley, Bobbie Gentry, les Youngbloods, Gene



Clark & The Gosdin Brothers, Buck Owens, Townes Van Zandt, Doug Sahm et le Sir Douglas Quintet, même les Monkees sont de la partie. Voici donc en quatre ans, ce moment où les Américains ont redécouvert leurs racines et n'ont plus jamais eu honte (l'avenir le prouvera avec les Long Ryders, Lone Justice, Green On Red, Uncle Tupelo, Ryan Adams, etc) de cette musique country souvent considérée à tort comme ringarde et réactionnaire. Deux compilations naturellement idéales pour la voiture.

"Disco"

"A FINE SELECTION OF INDEPENDANT DISCO, MODERN SOUL AND BOOGIE 1978-82"

Soul Jazz

Soul Jazz frappe très fort une fois de plus avec ces deux CD de disco super juteux. Ici, pas de Donna Summer, Cerrone, Sister Sledge, etc, mais une giclée de morceaux pour la plupart très rares fabuleusement remasterisés, initialement sortis sur des micro-labels, choisis avec un soin de maniaque pour cette anthologie qui fera date. Mention spéciale aux monstrueux "That's Hot" de Jessie G, et "The River Drive" de Jupiter Beyond. Ça va chauffer sous la boule à facettes.

Rory Gallagher

"IRISH TOUR '74 – 40TH ANNIVERSARY DELUXE BOX SET"

Sony

Loin des dancefloors, mais tout aussi ruisselant de sueur que n'importe quel danseur gay, le working class hero irlandais n'a cessé, dans les années 70, de sillonner le monde pour prêcher sa bonne parole. Le bougre à la chemise à carreaux, aux rouflaquettes et à la

Stratocaster râpée avait à nos yeux un immense avantage sur les nombreux guitar heroes pullulant à cette même époque : son style était assez sobre, sa sonorité pas trop saturée, et surtout, il ne singeait pas Hendrix comme tant d'autres, ce qui nous fait beaucoup de vacances. Son mythique live de 1974, "Irish Tour..." ressort en version super deluxe à recommander uniquement aux fans les plus mordus : huit CD pour des concerts à Cork, Dublin, Belfast ainsi que quelques séances, et un documentaire poignant en DVD. Le répertoire et l'ordre des morceaux étant à peu près invariables, il y a naturellement de nombreuses répétitions, mais les adorateurs du premier des Gallagher célèbres pourront en apprécier les différentes versions. ❑

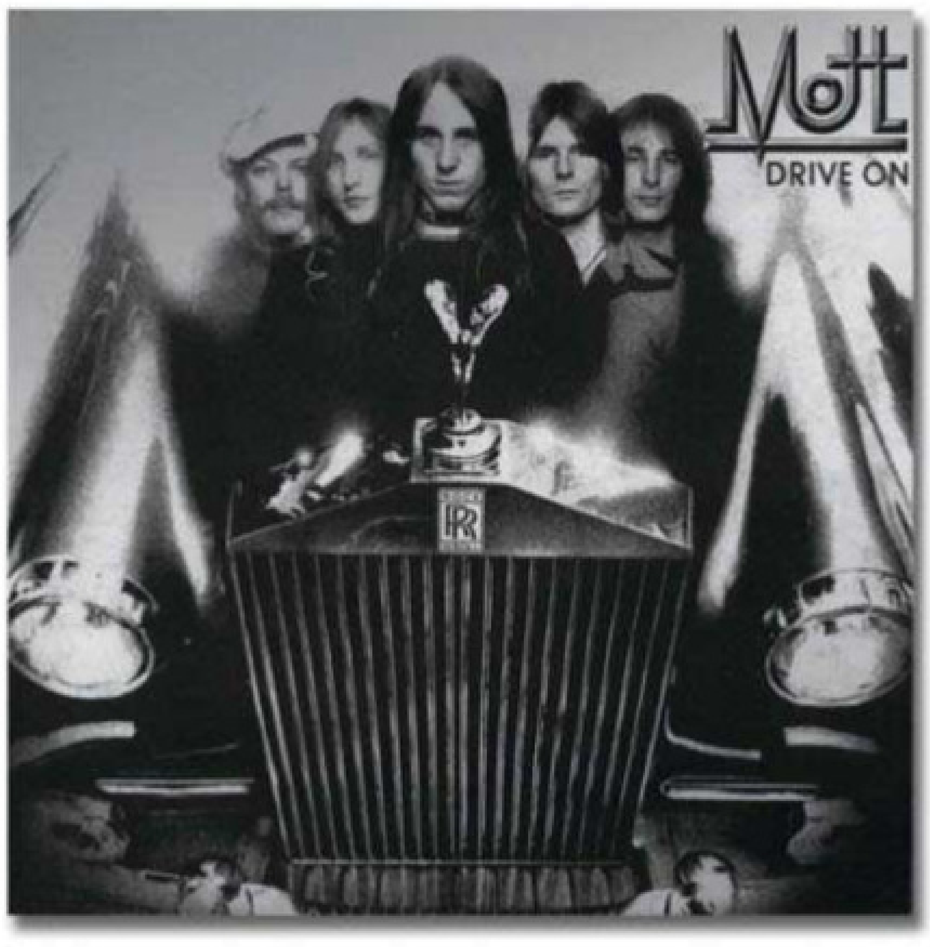
PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

MOTT

On ne donnait pas cher de la peau de Mott The Hoople après les départs conjugués de Ian Hunter et Mick Ronson (qui avait subrepticement remplacé Luther Grosvenor). Pourtant, le quintette a su se réinventer en vrombissant attelage hard rock, révéré entre autres par Joe Elliott (Def Leppard) et dont les apports seront décisifs à la future naissance du glam metal.

En novembre 1974, pour Mott The Hoople, la situation est grave : Overend Watts, Dale Griffin et Morgan Fisher restent les bras ballants, perdus, ne sachant réellement que faire. Changer de nom ? Poursuivre ? Se séparer ? Ils n'ont plus de chanteur ni de guitariste, ni même de label. Leur ancienne maison, CBS, les appelle pour discuter d'un nouveau contrat : il faut faire vite. Le sémillant Overend Watts se met donc au travail avec le claviériste Blue Weaver et compose quelques morceaux qui convainquent les pontes de la compagnie. Peu après, Blue Weaver joue la sécurité et s'enfuit pour tourner avec les Bee Gees aux Etats-Unis. Le trio initial des ex-Mott The Hoople se recompose donc puis investit les studios Gooseberry afin d'auditionner de nouveaux instrumentistes. Après avoir considéré plusieurs noms, comme Twentieth Fontury Sex (!) ou The Hooples, ils optent finalement pour Mott afin de préserver la lucrative réputation du groupe aux USA. En ce qui concerne le poste de six-cordiste, le choix est ardu : John Du Cann (Atomic Rooster), Zal Cleminson (The Sensational Alex Harvey Band), Russ Ballard (Argent) ou Nils Lofgren figurent sur la short-list, mais c'est le relativement méconnu Ray Major, saignant bretteur des hard rockers de Hackensack, qui décroche la timbale. Pour tenir le micro, deux cent postulants sont recensés — une annonce a été publiée dans le Melody Maker — parmi lesquels Robert Palmer, le formidable Peter French (Leaf Hound et Cactus), John Butler (futur Widowmaker), Brian Parrish (Badger) ou Terry Wilson-Slesser. Ce dernier a la préférence des glam rockers mais part du jour au lendemain rejoindre Paul Kossoff, qui est en train de monter Back Street Crawler. En définitive, c'est l'ex-Mott The Hoople Mick Ralphs qui apporte la solution : il a repéré un juvénile hurleur, Nigel Benjamin, dont les aigus surpuissants semblent tout à fait appropriés. Dix jours plus tard, Mott installe le studio mobile de Ronnie Lane dans un manoir gothique — et apparemment hanté — du Gloucestershire (où Black Sabbath a déjà sévi) pour enregistrer son premier album, "Drive On", qui est ensuite mixé par Geoff Emerick. Il s'agit d'un excellent long format, très homogène. Il démarre par l'entraînante "By Tonight", qui résume bien le style de ce nouveau Mott : voix entre Rod Stewart et Robert Plant, riff à retardement façon "All Right Now" et "Start Me Up", solo de guitare slide frétillant, rythmique solide renforcée par un piano détendu. Le boogie survolté "She Does It", très Faces, enfonce le clou tandis que, dans un style similaire, "It Takes One To Know One" lorgne plutôt du côté de T Rex. Les ballades "I'll Tell You Something" et "Here We Are", rappellent David Bowie. "Love Now" ou la zeppelinienne "The Great White Wail" sont, quant à elles, basées sur des riffs costauds, rageurs, tout en offrant des refrains pop mémorisables et de délectables soli signés du tueur Ray Major, sorte de Dick Wagner anglais.



Les premières dates en Angleterre sont très bien reçues, puis Mott embarque pour les Etats-Unis, où il ouvre pour Kiss — Ray Major se découvre alors avec Gene Simmons une passion commune pour Boris Karloff et les films d'horreur vintage — mais aussi Aerosmith, Slade ou Montrose. Là encore, le public est enthousiaste et ce quadrillage minutieux permet de vendre cent vingt mille exemplaires de "Drive On" sur le territoire de l'Oncle Sam. Face à ce succès renaissant, CBS presse Mott de retourner illico en studio : il faut battre le fer tant qu'il est chaud. La troupe est donc flanquée du célèbre producteur Eddie Kramer, lequel passe bientôt des heures avec Ray Major afin de fignoler ses prises. Mal préparé, le groupe a peu de morceaux valables sous la main et recycle donc des titres écartés du premier album. Paru en 1976, "Shouting & Pointing" est probablement moins inspiré que son prédécesseur, mais n'en demeure pas moins hautement appréciable. La production léchée de Kramer anticipe notamment tout le glam metal à venir par certains aspects (chœurs, effets divers, refrains minaudants, synthétiseurs), mettant en valeur l'excellent binôme Benjamin/Major. Ceci est particulièrement audible sur la puissante "Storm" (et sa rythmique à la Chuck Berry), la grande ballade au piano "Career" ou cette foudroyante reprise de "Good Times" des Easybeats. Hélas, des ventes moyennes précipitent la chute de Mott. Une tournée est tout de même organisée outre-Atlantique en première partie de Blue Öyster Cult mais CBS n'a plus foi dans le groupe et lui rend son contrat sans ménagement. Deux mois plus tard, Nigel Benjamin quitte ses partenaires, lassé de voir ses compositions rejetées. Par l'entremise de Morgan Fisher, c'est l'ex-Medicine Head John Fiddler qui est rameuté pour le suppléer. Mott se reforme, mais sous le patronyme British Lions. Ces derniers publieront deux disques moyens, aseptisés, puis tourneront avec AC/DC et Status Quo. Après une nouvelle séparation, définitive cette fois, le moustachu Morgan Fisher restera dans le milieu musical et tentera de se lancer en solo. Dale Griffin deviendra producteur pour la BBC. Overend Watts, quant à lui, se retirera à la campagne pour se lancer dans le commerce au détail.

HELLFEST

19-20-21 JUIN 2015

CLISSON FRANCE

Slipknot

SCORPIONS

FAITH NO MORE

Judas Priest

ZZ TOP

SLASH

motörhead

ALICE COOPER

KORN

limpbizkit

Nightwish

MARILYN MANSON

AIRBOURNE

IDOL

IN FLAMES | FIVE FINGER DEATH PUNCH | BODY COUNT | RISE AGAINST | NOFX | ANTHRAX

LAMB OF GOD | KILLING JOKE | ACE FREHLEY | VENOM | CHILDREN OF BODOM | MESHUGGAH

ARCH ENEMY | SATYRICON | DEAD KENNEDYS | ENVY | BIOHAZARD | MADBALL | LES WAMPAS

ET + DE 120 GROUPES

DERNIERS TICKETS DISPONIBLES SUR WWW.HELLFEST.FR

Brasseries Kronenbourg · METALLIAN · RockHard · MYROCK · EMP · digitick · S-webzine · 20 Minutes · NRJ TV · NOVO · RIFFX.fr · DEEZER · OUI FM · 17

PAR ERIC DELSART

Un ravissement

Rééditions, nouveautés et 45 tours :
le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

LED ZEPPELIN
"IV", "Houses Of The Holy"
Atlantic

Led Zeppelin poursuit sa campagne de rééditions avec sa période faste, celle où le groupe n'avait même plus besoin d'afficher son nom sur les disques pour en vendre des camions entiers. Porté par les inusables "Black Dog" et "Stairway To Heaven", "IV" est un incontournable qui à son époque a redéfini les codes du metal. "Houses Of The Holy" représente de son côté le début de la seconde phase du groupe anglais, moins blues, plus tournée vers le travail sur le son, moins passionnante aussi. Comme à sa publication américaine originale, l'album est cerné d'une bandelette blanche affichant les noms du groupe et de l'album, et masquant les fesses des enfants nus grimpant la falaise. Comme pour les rééditions précédentes, les albums sont disponibles sous plusieurs formats (album classique, version double avec bonus, coffret).

THE FLAMIN' GROOVIES
"Jumpin' In The Night"
Four Men With Beards

Paru sur Sire en 1979 dans la continuité de l'intouchable doublette "Shake Some Action"/ "Now", "Jumpin' In The Night" est un album quelque peu oublié du répertoire des Groovies, notamment à cause de son grand nombre de morceaux des Beatles, Dylan et Byrds. Disque attachant, il contient son lot de pépites rock'n'roll (à l'image du superbe morceau-titre) et mérite d'être réévalué.

KASABIAN
"Kasabian", "Empire", "West Ryder Pauper Lunatic Asylum", "Velociraptor"
BMG

Il y a dix ans, Kasabian débarquait avec une poignée de tubes irrésistibles ("Club Foot", "LSF") et dérobait à Oasis sa couronne d'idole des *lads*. Depuis, le groupe est devenu une valeur sûre du rock anglais, produisant en tout cinq albums tous emplis de morceaux mémorables mêlant beats électroniques, guitares lourdes et frondeuse attitude *northern*. Le groupe réédite sa discographie dans son format vinyle d'origine, ce double 25 cm peu commun qui est sa marque de fabrique. De beaux objets pour un groupe qui depuis ses débuts a toujours clamé sa culture vinyle.

BELLE & SEBASTIAN
"Tigermilk", "If You're Feeling Sinister", "The Boy With The Arab Strap", "Fold Your Hands Child You Walk Like A Peasant", "Storytelling", "Push Barman To Open Old Wounds", "Dear Catastrophe Waitress", "The Life Pursuit", "The BBC Sessions", "Write About Love", "Third Eye Centre"
Matador

Alors qu'on croyait le groupe endormi, Belle & Sebastian publie l'intégralité de son catalogue en vinyle afin de préparer le public à la publication d'un nouvel album en janvier. L'occasion de constater que les meilleurs disques du groupe sont les premiers, au chant murmuré et à la fragilité déconcertante ("Tigermilk", "If You're Feeling Sinister"), que leurs compilations de singles ("Push Barman To Open Old Wounds" et "Third Eye Centre") sont excellentes et surtout

que “Dear Catastrophe Waitress”, publié ici sous une pochette inédite, est un véritable classique pop des années 2000.

NICK CAVE & THE BAD SEEDS
“From Her To Eternity”, “The Firstborn Is Dead”, “Your Funeral... My Trial”, “Kicking Against The Pricks”, “Nocturama”, “Abattoir Blues/ The Lyre Of Orpheus”, “Dig, Lazarus, Dig !!!”
Mute

Lassé de les voir piratés, Nick Cave a lancé une grande campagne afin que ses disques avec les redoutables Bad Seeds reviennent officiellement dans les bacs à vinyle : 7 albums réédités en fin d’année 2014, 7 autres en 2015. Les quatre premiers du groupe, publiés entre 1984 et 1986, ainsi que trois disques des années 2000 sont concernés par cette première vague. Cave semble ainsi refuser qu’on aborde son œuvre de façon chronologique. L’écoute successive de “From Her To Eternity” et “Dig, Lazarus, Dig !!!” s’avère en effet étonnante : combien d’artistes sont-ils capables de publier des chefs-d’œuvre de rock sombre et maniaque à trente ans d’intervalle ?

THE UNICORNS
“Who Will Cut Our Hair When We’re Gone ?”
Caterpillar

Membres éminents de la scène rock montréalaise du début des années 2000, The Unicorns sont aujourd’hui classés au rang des groupes cultes. Avec leur pop lo-fi qui préfigurait toutes les productions psychédéliques bricolées actuelles, de MGMT à Foxygen, le groupe fit forte impression avec son premier album avant de se saborder. Dix ans après, celui-ci est réédité avec une nouvelle illustration de pochette. Réécouter “Les Os” ou “I Don’t Wanna Die” aujourd’hui montre à quel point le trio était en avance sur son époque.

MOVING GELATINE PLATES
“Moving Gelatine Plates”
Monster Melodies

Moving Gelatine Plates est une des entités les plus fascinantes du prog français du début des années 70. Un trio versé dans le jazz-rock (versant Soft Machine) dont les deux albums chez CBS demeurent très prisés des collectionneurs. Ô joie, Monster Melodies publie aujourd’hui une compilation d’enregistrements inédits du groupe, enregistrés entre 1970 et 1978. Vinyle rose gélatine, flyer, carte postale et 45 tours bonus reproduisant un acétate rare : on a véritablement affaire à un travail de passionnés.

Nouveautés

THEE VERDUNS
“Le Catéchisme De La Joie, La Vie Entière”
Kizmiaz

Venu de Metz, Thee Verduns est un groupe difficile à cerner. Capable de proposer un rock lo-fi intense (“L’Elégance”, “Sunday You Need Love, Monday Be Alone”) aussi bien qu’une musique folk sombre et déglinguée (“Tijuana Bibles”), le duo est aussi doué qu’insaisissable. Son premier album, emballé sous superbe pochette crépusculaire, est une belle réussite.

45 tours

MANTLES
“Memory”
Slumberland/ Les Disques Steak/ SDZ

Quand on parle de la scène garage de San Francisco, on cite trop peu les fabuleux Mantles, auteurs de magnifiques chansons pop. Leur deuxième single pour SDZ (co-édité avec Les Disques Steak) les voit faire tinter leurs guitares sur des mélodies douces. Un ravissement.

DAVID BOWIE
“Sue (Or In A Season Of Crime)”
Parlophone

En 2013, il surprenait son monde en signant le come-back le plus inattendu de la décennie. En 2014, David Bowie joue du jazz et continue d’étonner. Enrobé de cuivres et digne d’une musique de polar, le morceau “Sue (Or In A Season Of Crime)” se présente ici sous forme d’un 25 cm à la pochette papier fragile, inspirée des 78 tours jazz d’antan.

THE BRIAN JONESTOWN MASSACRE
“ - EP”
A Recordings

Après le magnifique “Revelation”, la résurrection artistique d’Anton Newcombe en cette année 2014 se poursuit avec un EP d’excellente facture où on retrouve The Brian Jonestown Massacre dans sa version la plus méditative. Magnifiques, “Heat” et “Reconstruction” proposent des mélodies enfumées où les notes de guitare s’égrènent au ralenti devant un parterre de fuzz.

JOHN’S CHILDREN
“The Smashed ! Blocked ! EP”
Acid Jazz

Avant d’être le *metal guru* du glam, Marc Bolan a été hippie, et avant cela mod. Son court passage chez John’s Children en 1967 se situe précisément à la jonction de ces deux périodes. Spécialiste des raretés mod, le label Acid Jazz publie dans cet EP quatre morceaux du groupe enregistrés avec Bolan, dont trois écrits de sa plume. On y trouve surtout “Desdemona”, sa contribution la plus connue, devenue un classique du freakbeat anglais. Le reste est d’un intérêt moindre.

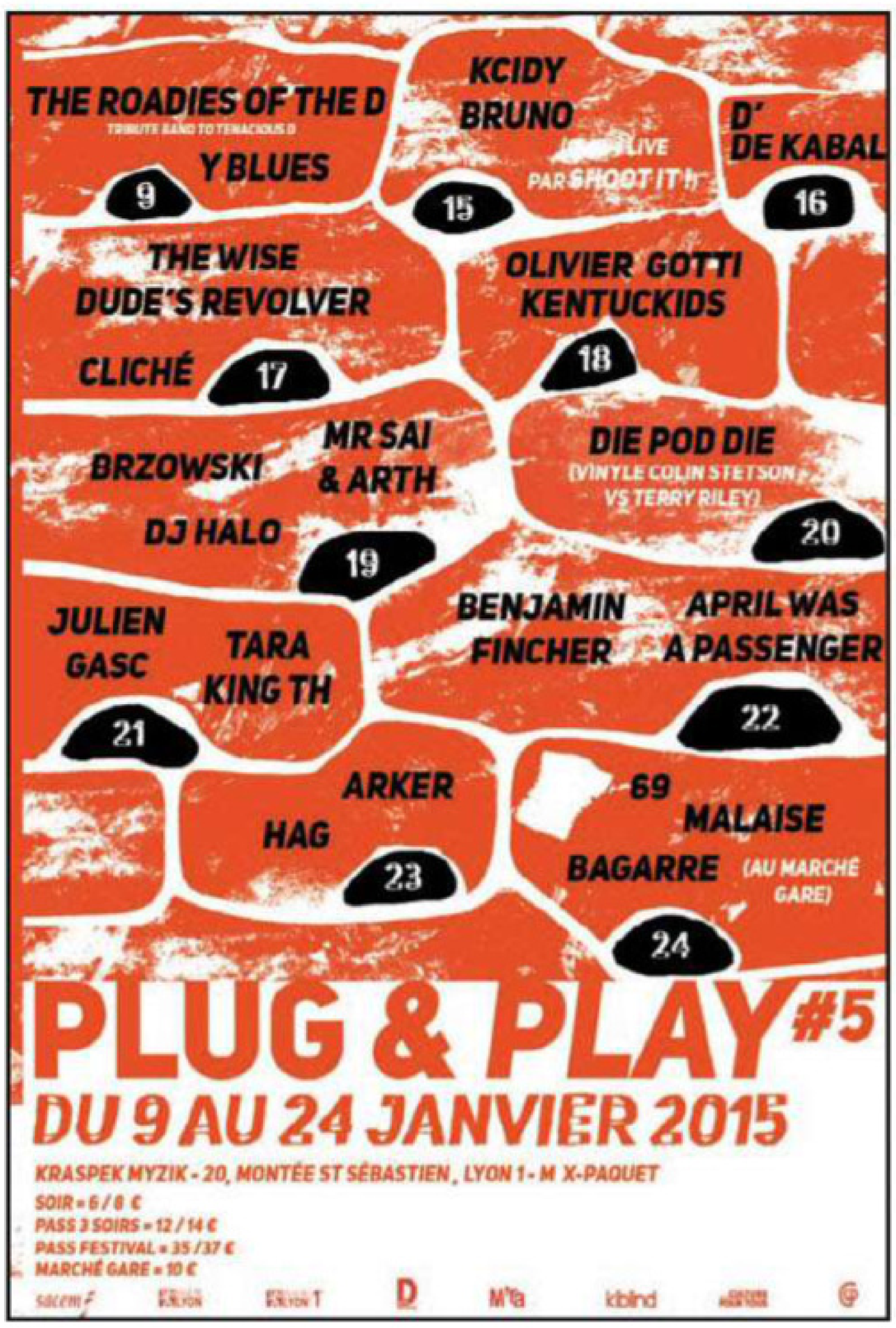


Photo Bruno Berbessou

#OUIFMLive

06H-09H

oüi FM

LE MORNING ROCK

Réveillez-vous avec
des Rockstars

ÉCOUTEZ OÜI FM

ouifm.fr

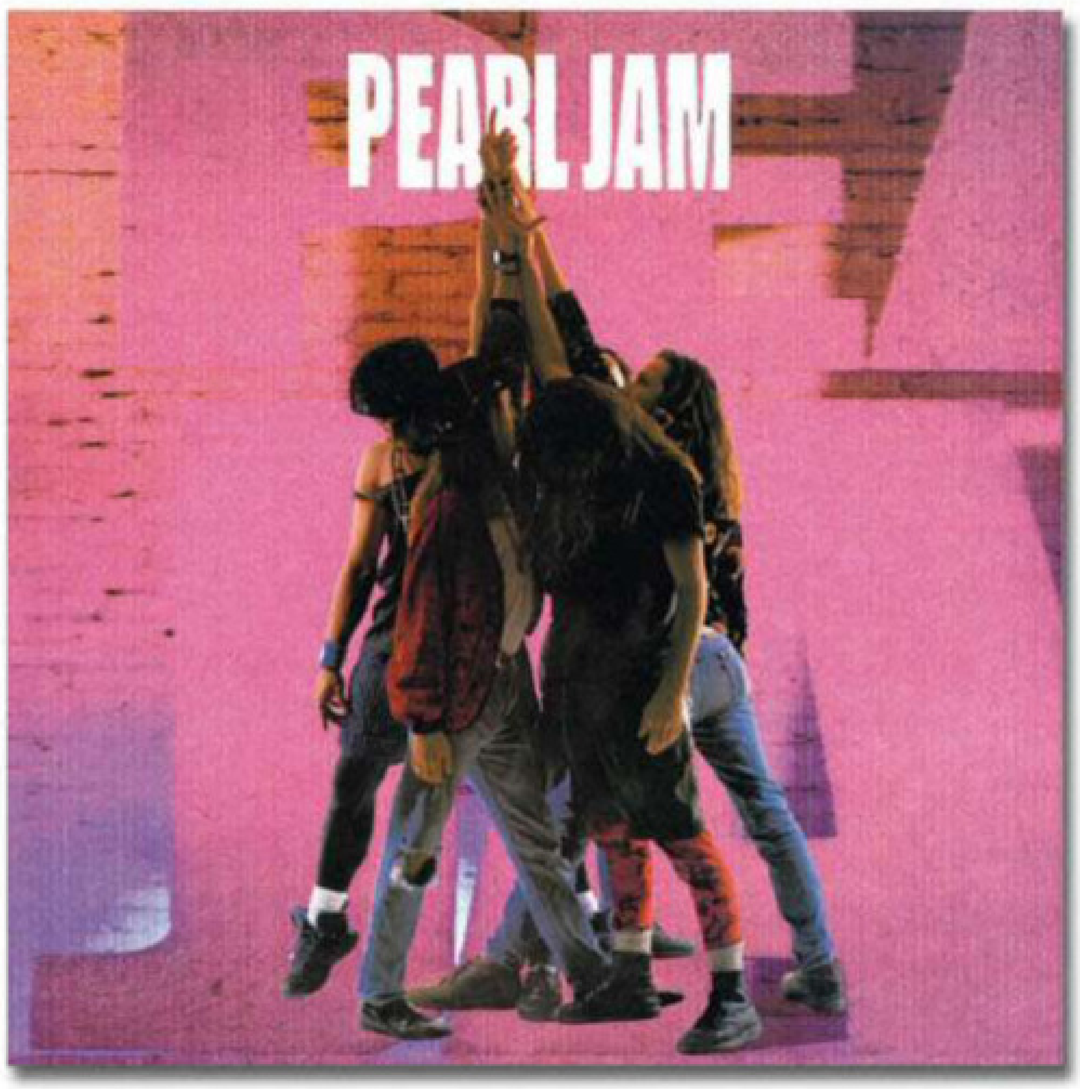
PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Bombe

PEARL JAM

"Ten" *Epic*

PREMIERE PARUTION AOUT 1991



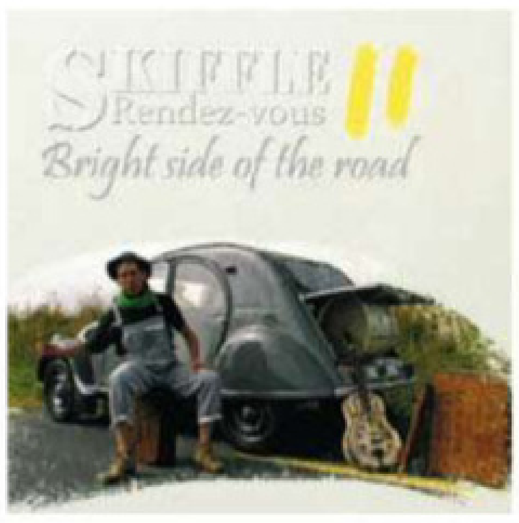
Le 11 février 1992, Pearl Jam donnait son premier concert français à la Locomotive. Dans une salle bondée, pleine à ras bord d'un public venu découvrir l'une des sept merveilles du grunge.
Tout à fait incroyablement, personne ne fut déçu. A la différence des clips édulcorés de MTV, le concert de Pearl Jam fut une sorte de cérémonie secrète vaudoue démente. Eddie Vedder perdait tout contrôle et lançait des hurlements animaux, dangereusement suspendu à la sono, fouettant ses deux guitaristes qui produisaient de grands malstroms de son tournoyant et ricochant.
Un disque avait justifié le déplacement, l'album "Ten" sorti six mois plus tôt.
Vous vous souvenez de 1991 ? Franchement, ça commençait à sentir le roussi. Avec de moins en moins de rock, les débuts de groupes électroniques intéressants (Massive Attack, KLF), un hip hop en pleine puissance, les rockers semblent voir leur influence s'amenuiser. A la radio, les Black Crowes défendent le fort, en solitaires.
Tout espoir n'est pas perdu. Seattle résiste. Là, autour de la compagnie Sub Pop une résistance s'organise avec Soundgarden et Mudhoney, bientôt Nirvana.
Les futurs Pearl Jam sont dans cette mouvance. Au commencement était un groupe maudit, drogué et malade : Mother Love Bone, mené par le charismatique chanteur Andrew Wood. Mais tout de suite Wood décède d'overdose (l'héroïne sera la malédiction du mouvement).
Deux de ses disciples, Jeff Ament et Stone Gossard rejoignent le guitariste Mike McCready et commencent à composer dans le grenier de la maison des parents une série de chansons inspirées par la mort de Wood.
Empruntant le batteur de Soundgarden, Matt Cameron, le trio enregistre une douzaine de chansons instrumentales, parmi lesquelles "Alive".
Nous sommes en août 1990. Dans l'année qui vient, les Pearl Jam doivent dénicher un batteur et un chanteur.
Discutant avec Jack Irons (batteur qui vient de quitter les Red Hot Chili Peppers), Stone Gossard apprend l'existence d'un possible chanteur.
Un surfer nommé Eddie Vedder, 25 ans qui cherche un nouveau groupe après une expérience avec les Bad Radio.
Vedder reçoit la cassette des démos en septembre. Pompiste de nuit dans une station Chevron, il a tout le temps d'écouter les instrumentaux et de cogiter des textes sombres. Frappé par l'espace et le lyrisme des titres, il réussit à recopier des voix sur une vieille cassette du chanteur country Merle Haggard.
C'est le ton sombre et morose et oui, grave et *morrisonien* qui séduit les Pearl Jam.
Eddie a conçu une série de textes qui se répondent, tel un mini-opéra autour de trois titres : "Alive", "Once" et "Footsteps".
Convoqué, Eddie Vedder arrive à Seattle en octobre 1990. Fin avril, l'album "Ten" enregistré au studio local London Bridge est en boîte.
Le producteur local Rick Parashar s'est chargé du boulot. Clairement, il a une vision de Pearl Jam qui dépasse le rock guérilla de Tad ou Nirvana.
On vise plutôt la majesté des hymnes de stade, un son entre les Who et Led Zeppelin dans leur majesté 1975. Peut-être parce que Pearl Jam a voulu trop bien faire, donc surjoué et sur répété des titres qui sont devenus trop rigides. Certaines chansons ont nécessité trente prises, jamais une bonne nouvelle pour la fraîcheur de la musique. Mais voilà, en dépit de tout, quelque chose ici fonctionne. Quelque chose de nouveau, notamment dans ce fameux "Alive" qui deviendra l'hymne de l'alternate tuning et, sur disque ou sur scène, est le signal d'un échange de vue fondamental entre Mike McReady et Stone Gossard. En 1993, nous écrivions : Gossard et McReady inventent ici... l'*outro* ! Un genre de sortie sauvage qui, au bout de trois minutes quarante, une fois la chanson terminée, le chanteur dégonflé, la batterie dérangée autorise nos deux guitaristes à déployer leurs ailes.
Ce que ces deux jeunes gens nous fignolent ici est un résumé succinct des siècles passés : Jimi Hendrix, Keith Richards, Jimmy Page, tout ce beau monde défile comme à la parade, gorgé d'électricité, saturé de feedback.
Le disque sort et il ne se passe rien. Zéro action. Mais Pearl Jam part vaillamment en tournée, rejoint Smashing Pumkins et ouvre pour les Red Hot.
L'album de Nirvana, "Nevermind" sort en septembre 1991.
C'est une bombe, un disque puissant, racé qui décolle tout de suite. Le rock est de retour. Interrogé sur MTV, Kurt Cobain va faire un cadeau empoisonné à ses collègues, décrétant : *"Pearl Jam… J'ai toujours détesté ce groupe."*
L'histoire s'enclenche immédiatement. La presse rock surjoue ce nouveau combat Beatles/ Stones devenu Pearl Jam/ Nirvana. La vieille guerre des groupes fonctionne à plein, générant des milliers de pages sur un sujet fondamental pour la fameuse Génération X. MTV met en rotation lourde trois clips de "Ten" qui bagarrent face à ceux de Nirvana. Les groupes sont mal à l'aise mais l'Amérique radio est conquise. Pearl Jam décroche des diffusions radio sur tout le territoire.
"Ten" restera classé deux ans dans les meilleures ventes US et sera confirmé à 13 millions d'exemplaires vendus, record absolu pour un premier effort.
Mais à l'époque, cette haine de Cobain pèse lourd sur les Pearl Jam qui seront régulièrement crucifiés par un public influençable. Mais leur réponse sera de solidifier leur son, trouver une énergie renouvelable et donner des concerts d'anthologie. Clairement, Neil Young, parrain absolu de la scène grunge, devait faire appel à Pearl Jam et personne d'autre pour enregistrer son disque de rumination post-suicide de Kurt Cobain. Le disque "Mirror Ball" (1995) aurait pu figurer dans cette rubrique, bien sûr.
Lors d'un récent concert de Courtney Love à Paris, au Bataclan, 25 août 2010, la diva grunge vengeait les pauvres Pearl Jam de leurs misères passées en décrétant : *"J'écoutais cette chanson en cachette de mon mari"*, avant de se lancer dans une relecture folk de "Jeremy", troublante histoire d'étudiant suicidaire.
Certains plats se dégustent froid. ❑

Qualité France

par H.M.

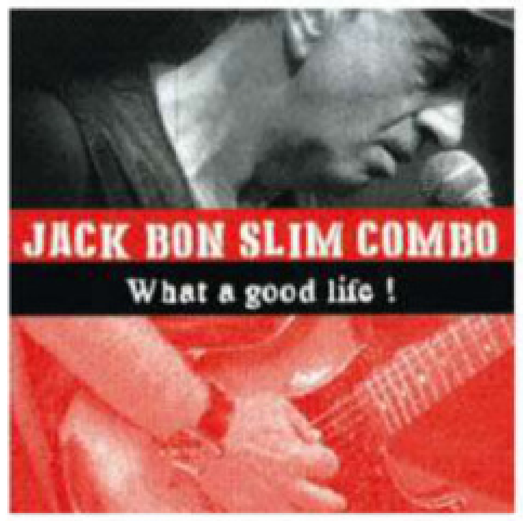
Cerise sur le gâteau

Malgré d'incontestables réussites, et l'exemple donné par Bashung ou Arno, on écoute toujours les reprises avec un brin d'appréhension en redoutant la pâle imitation ou le démarquage maladroit. Mais ce mois-ci, parmi les quarante-sept arrivages à la rédaction, deux contre-exemples flagrants sortent du lot et,



En activité depuis cinq ans du côté de Rouen, **Skiffle Rendez-Vous** redonne vie avec brio au skiffle, cette variante de musique folk américaine qui se situe au croisement du jazz, de la country et du blues, et qui incorpore des instruments bricolés à partir d'accessoires domestiques (boîte à thé, planche à laver, kazoo...). Concocté à partir de reprises prestigieuses (Chuck Berry, Bob Dylan, Van Morrison...), ce nouvel album en propose des relectures surprenantes et pleines de peps, avec le concours d'une flopée d'invités aussi talentueux que les quatre musiciens du groupe *("Bright Side Of The Road", EDK Echodukazoo ✆ 02.35.77.45.32).*

Ce n'est pas pour rien que le quatuor lyonnais **The Amsterdam Redlight District** a adopté le nom du célèbre quartier chaud de la ville hollandaise : son deuxième album (depuis ses débuts en 2002) dépote un mélange corsé de rock, de punk et de hardcore qui attaque en force en privilégiant les hymnes offensifs ("Million Miles Away", "Time Flies") mais sait soigner les intros différentes ("Just Have A Good Time", "Final Boarding Call") et mettre en valeur la cohésion du groupe tout comme la voix rentre-dedans et mélodique du chanteur *("Gone For A While", Red Light Records ✆ 06.80.23.42.17).*



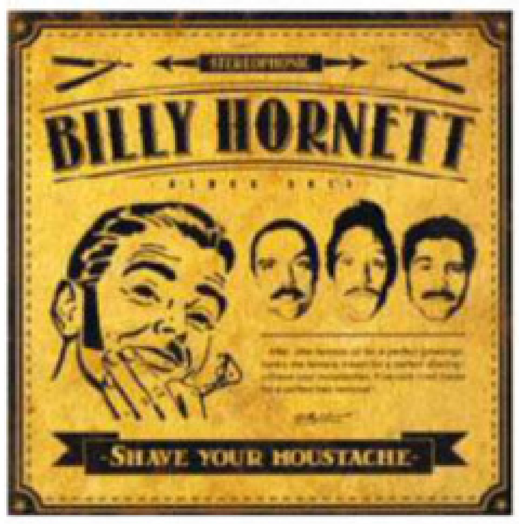
On retrouve au sein de **Jack Bon Slim Combo** une figure historique du rock français : Jack Bon qui fut la figure de proue de Ganafoul, l'un des fleurons du blues-rock français à la fin des années 70. Avec ce nouveau trio fondé en 2012, le chanteur-guitariste émérite continue de célébrer avec virtuosité un boogie-rock tonique et inspiré qui n'a rien à envier aux classiques du genre. En douze titres originaux, son nouvel album se hisse sans peine au niveau de ses illustres références en la matière *("What A Good Life !", Starass Prod ✆ 06.12.04.03.71).*

Bien qu'il se produise sous le nom de son leader (chanteur/ auteur/ compositeur), **Harold Martinez** est pourtant un duo originaire de Nîmes qui fait également intervenir un batteur multi-instrumentiste. Son second album, deux ans après le premier, s'éloigne parfois de la voie acoustique pour expérimenter des formules plus musclées, mais continue de privilégier un folk-blues dépouillé et habité qui surfe sur des mid-tempos envoûtants et une voix au lyrisme prenant *("Dead Man", Jaspir Prod ✆ 06.34.18.43.99, distribution Socadisc).*

cerise sur le gâteau, font preuve de pédagogie à l'usage des jeunes générations : l'un revisite avec un esthétisme délicat une œuvre majeure de Leonard Cohen, et l'autre s'attaque à des classiques estampillés en les tirant du côté du skiffle pour redonner une actualité fracassante à ce genre oublié.

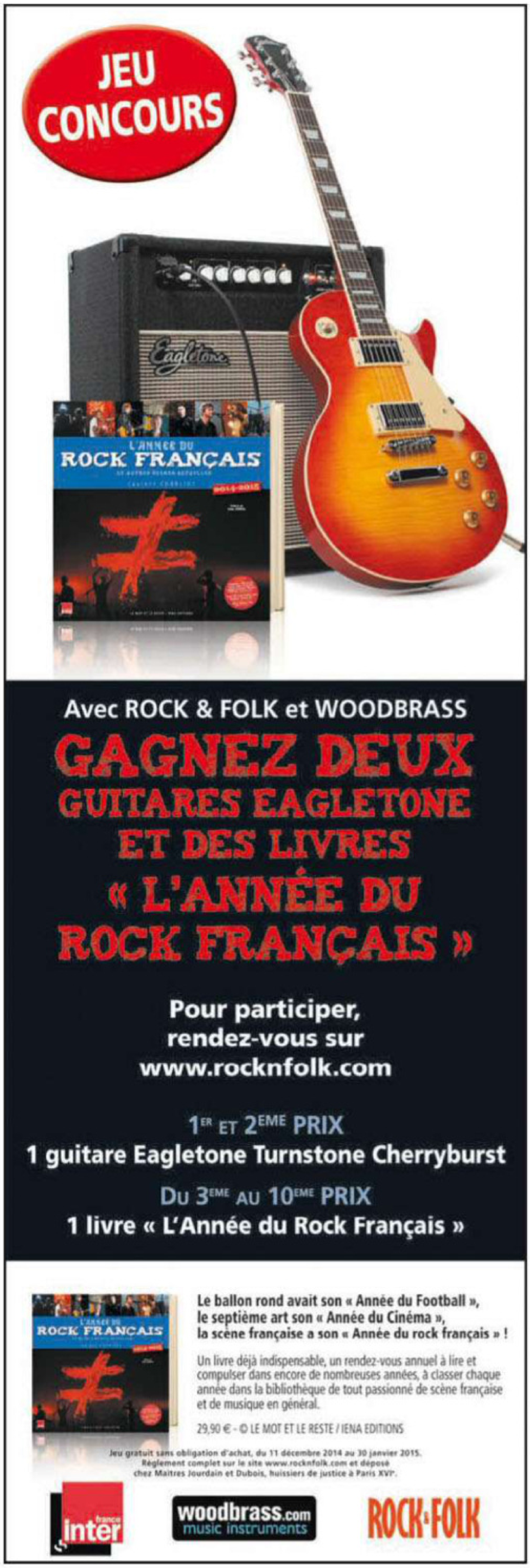
Yules est un duo familial (deux frères) sous influence americana prononcée depuis ses débuts en Haute-Saône, il y a quinze ans. Son troisième album délaisse les essais originaux précédents pour proposer une version toute personnelle de l'album de Leonard Cohen "I'm Your Man". Loin des synthés initiaux du chanteur canadien, il en offre une version épurée et dépouillée qui affirme son parti pris acoustique en se contentant d'une guitare et d'une basse folk soutenues par un quatuor à cordes, véritable écrin pour les compositions et les voix raffinées *("I'm Your Man... Naked", IC Music ✆ 06.82.48.82.96, distribution Differ-Ant).*

Tous les nostalgiques d'OTH se retrouveront en terrain connu avec **Salut Les Anges** dont sort le second album en trois ans d'activité : on y remarque l'un des guitaristes du défunt groupe de Montpellier et surtout Spi, le chanteur, avec son phrasé si caractéristique et ses textes de révolte résolument francophones. Musicalement, le quintette évolue dans des eaux proches, en privilégiant un rock à guitares qui exhibe ses influences heavy et punk mais a perdu de son originalité première et un peu de sa pertinence, liée à une époque révolue *("365 Révolutions", Label De Mai/ De Bouche A Oreille ✆ 04.67.20.19.65).*



Formé à Albi en 2011, **Billy Hornett** a déjà sorti un album réussi et devrait asseoir sa réputation grandissante avec ce nouvel EP qui met des fourmis dans les jambes. Les cinq morceaux enregistrés (quatre originaux et une reprise) prouvent que le rockabilly n'est qu'une des facettes du champ d'activité du trio qui s'intéresse à toutes les variantes du rock'n'roll originel et s'impose grâce à sa fougue communicative, ses chœurs pétillants et le parti pris fun qui irradie cet essai enthousiasmant *("Shave Your Moustache", Billy Hornett ✆ 06.78.84.02.80).*

Nouvelle valeur montante, **Feu! Chatterton** a connu la notoriété en assurant la première partie des concerts de Fauve avant de tourner dans bon nombre de festivals. Le quintette parisien fondé en 2012 est parfaitement représentatif de cette nouvelle scène qui évolue entre rock, slam et chanson française en défendant des textes francophones très littéraires. Son premier EP quatre titres évolue entre atmosphères sombres héritées de la new wave et flambées dance plus ludiques, le tout porté par un sens du climat, la force d'une écriture et la fraîcheur conquérante d'un chanteur qui ne se contente pas du chanter-parler *(Feu! Chatterton ✆ 06.22.04.12.63).* ❑



Beano Blues

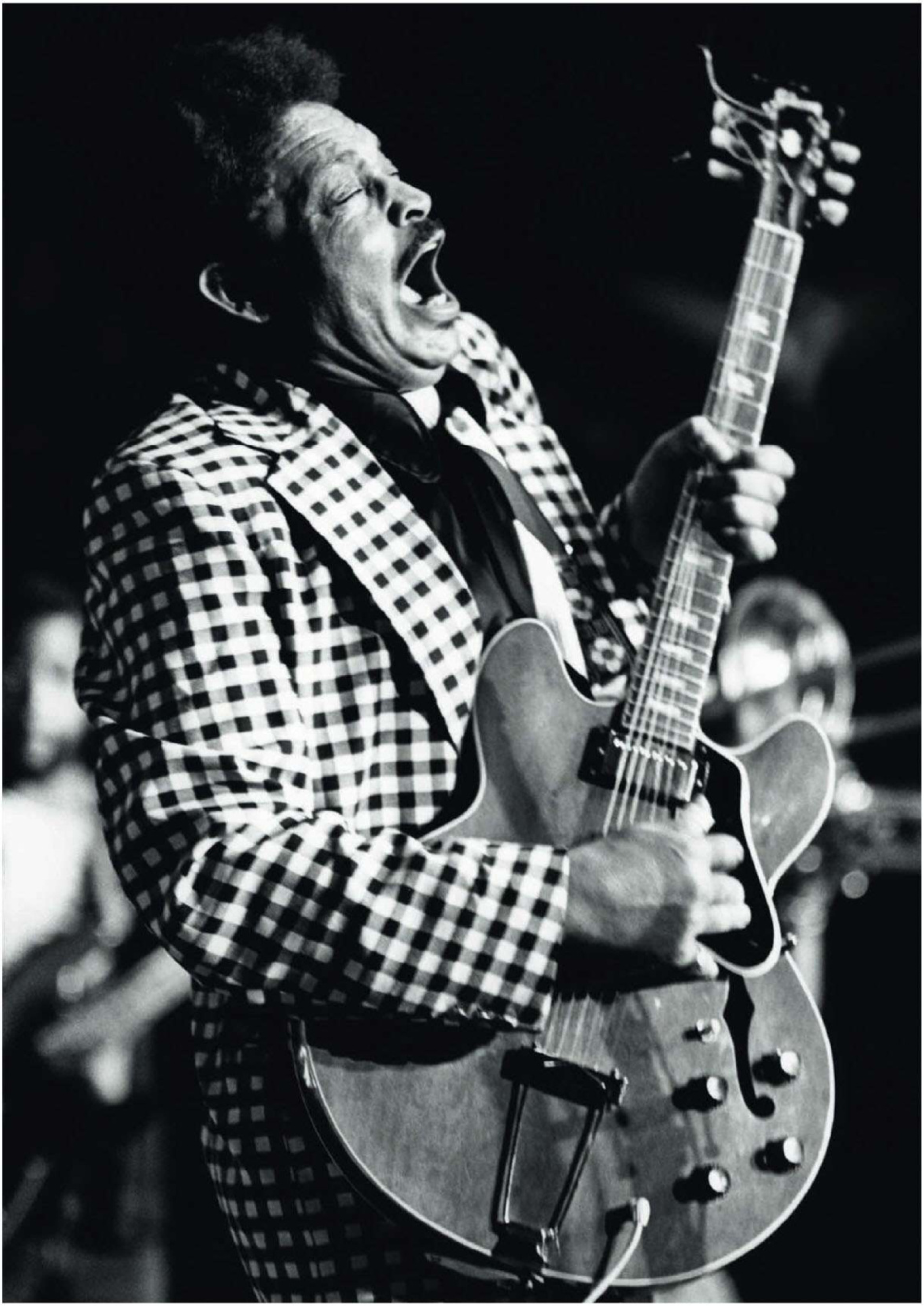
PAR CHRISTIAN CASONI

LOWELL FULSON

1921 (Oklahoma) - 1999 (Californie)

Pendant la guerre, Fulson est affecté à la tambouille sur une base navale d'Oakland. Il protège ainsi son sang, partiellement choctaw. Les week-ends, il fait le tour des clubs avec sa gratte électrique.
Il tombe sur Bob Geddins, un presque producteur qui va donner son genre au blues de la Baie. Quand la Navy l'envoie servir dans un mess de l'île de Guam, Geddins le rencarde à Oakland pour après la guerre.
On ne mesure pas immédiatement l'influence qu'a eue Fulson sur l'émergence du rhythm'n'blues et du blues moderne.
Il loge à l'entresol : on sait qu'il existe, on le cite rarement.
A Oakland, il épate déjà la clientèle des clubs avec ses épanchements amers, typiques des pleurnicheurs mondains de la côte Ouest, et ses lignes de guitare élégantes et dynamiques que T-Bone Walker a apportées de l'autre côté de la Sierra Nevada. Sillons faisant, sa guitare *tbonewalkante* s'est mise à réfracter toutes sortes de gimmicks qu'on retrouvera dans les doigts de John Lee Hooker ou de Freddie King.
Blues, ballades, R&B, puis soul, puis funk... Fulson s'efface dans la disparité des styles. Il a pourtant défini le R&B avant Roy Brown en Louisiane.
Fulson fait de la cire à partir de 1946. Son frère Martin à la seconde guitare, il enregistre pour Big Town, l'un des labels de Bob Geddins, dans le style accablé des bluesmen d'ici. En quête d'une production plus brillante, il inaugure le catalogue Trilon avec pianiste et section rythmique, et continue à Los Angeles chez Down Beat (qui devient Swing Time quand la feuille de jazz de Chicago, *Downbeat*, prend ombrage de l'homonymie). Retour chez Geddins en 1948 en compagnie de Martin, pour un coup décisif : "Three O'Clock Blues". Fulson taillade, de ses phrases exaspérées, la scansion morbide de son frère et produit une grosse secousse sur la côte Ouest. "Three O'Clock" lance également la carrière de BB King en 1951 quand, rencontrant Fulson à l'Hippodrome de Memphis, il sollicite l'autorisation de reprendre la chanson. Fulson revient chez Swing Time pour une autre secousse : "Everyday I Have The Blues", adaptation du "Nobody Loves Me" de Memphis Slim. Fulson monte en troisième position des charts R&B. Même "Rockin' After Midnight", la face B, mousse dans le classement. Derrière Fulson, ça brode haute couture avec le jeune Earl Brown au saxo et Lloyd Glenn au piano. Toujours bousculé par les tournées aux quatre horizons du pays, Fulson additionne les succès nationaux et régionaux jusqu'à ce que Swing Time fasse faillite en 1953 : "Cold Hearted Woman", "Low Society Blues", "Blue Shadows", "I'm A Night Owl"... "Lonesome Christmas" cartonne en 1950, Hollywood Records en acquiert les droits et sert la chanson aux confiseurs, chaque fin d'année. Lowell Fulson égale Tino Rossi ! Il pèse 75 % du CA de Swing Time, et son band compte jusqu'à douze musiciens. Ray Charles y débute, se met à son compte en 1952 et kidnappe l'orchestre. Las de jouer au patron, Fulson part en solo dans les bétaillères de la pop, avec des revues comme la Joe Morris Blues Cavalcade qui bonde les théâtres du pays.
Swing Time tombé, Aladdin recueille le génie des charts. "Blues Never Fail". Le staff examine les ventes de ce premier disque et pense que Fulson est fini. Bah, il enchaîne chez Checker, le quartier R&B des frères Chess, mais supporte mal le caporalisme de Len. Il n'apprécie pas davantage les musiciens du Nord et enregistre la première séance Checker à Dallas, entouré de Sudistes comme David *Fathead* Newman, saxo ténor chez Ray Charles. "Reconsider Baby" (1954) fait un énorme hit national, graine de blues moderne reprise par Presley.
Chez Checker, Fulson réalise encore quelques coups juteux, parfois surprenants, comme ce "Tollin' Bells" de 1956, la marche funèbre au lamento gospel que Willie Dixon lui impose. L'épisode Checker s'achève en 1962 après quelques années ternes, malgré deux ou trois sursauts commerciaux. Mort, Fulson ? Au milieu des années 60 il revient à Los Angeles et se maque avec les frères Bihari, dans ce qu'il leur reste de patrimoine : Kent. Il se défend bien pour un has-been, sa soul gonflée de chœurs et de cuivres est une bonne affaire : "Black Nights" en 1965 et le bouquet en 1967, sa dernière bombe : "Tramp", une tranche de *signifying* toute bête, un peu funk, qui court au long des années, de bouche en bouche, de sample en sample, Otis Redding avec Irma Thomas, Julie Driscoll, Salt-n-Pepa, Jr Kimbrough, ZZ Top, Prince...
Ce nouveau riche corseté dans son costume blanc, qui fait le paon devant une Cadillac Eldorado (elle aussi d'un blanc immaculé), tel qu'il apparaît sur la pochette d'un LP Kent intitulé "Low" ou "Funky Broadway", prétendait que son existence valait cinq cents. L'évaluation avait été établie par un shérif du Mississippi. Après un accrochage bénin avec la voiture d'une Blanche, ce shérif avait surgi et pointé son flingue sur Fulson. Il lui avait dit : *"Ça me coûterait quoi de te buter ici, maintenant ? Tout juste un nickel. Le prix d'une balle."* ꕥ

Photo Andrew Putler/ Redferns/ Getty Images



PAR PHILIPPE THIEYRE

Cher Erudit...

Photo Tony Gale/ Pictorial Dalle

Mort le 28 octobre dernier des suites d'un cancer du foie qu'il combattait depuis 2003, JACK BRUCE était un des plus emblématiques bassistes, chanteurs et compositeurs du rock, non seulement par sa contribution essentielle à Cream, mais aussi par la variété des styles qu'il a abordés.

Si sa voix était reconnaissable entre toutes, son jeu de basse puissant et innovant a marqué les esprits de plusieurs générations de musiciens et d'admirateurs. Il faut y ajouter des qualités de compositeurs incomparables en association avec le poète Pete Brown. Parmi les innombrables morceaux portant la signature du duo, on peut citer "Sunshine Of Your Love", "White Room", "I Feel Free", "Politician", "Dance The Night Away", "Desert Cities Of The Heart", "Theme For An Imaginary Western", "Rope Ladder To The Moon"... Né John Symon Asher Bruce le 14 mai 1943 à Bishopbriggs, près de Glasgow en Ecosse, il grandit dans une famille de musiciens. Ainsi, tout en jouant de la basse dans des formations de jazz, il étudie le violoncelle et la composition classique à la Royal Scottish Academy. C'est également un excellent pianiste et harmoniciste. Optant finalement pour le jazz, il débarque à Londres en 1962 pour intégrer, à la contrebasse, le Blues Incorporated d'Alexis Korner où il côtoie deux batteurs différents, d'abord Charlie Watts avant qu'il ne rejoigne les Rolling Stones, puis Ginger Baker. On retrouve des enregistrements de l'époque sur la compilation "Bootleg Him !" d'Alexis Korner (RAK UK 72). Fin 1963, les anciens Blues Incorporated Jack Bruce, Ginger Baker et l'organiste Graham Bond forment le Graham Bond Quartet avec le guitariste John McLaughlin, puis Graham Bond Organization après le départ de McLaughlin remplacé par le saxophoniste Dick Heckstall-Smith, futur Colosseum. Bruce passe alors à la basse électrique. On peut l'entendre sur deux excellents albums particulièrement représentatifs du rhythm'n'blues

britannique, “The Sound Of 65” (Columbia UK 65) et “There’s A Bond Between Us” (Columbia UK 65), ainsi que sur la compilation plus orientée jazz, “Solid Bond”, incluant live et inédits (Warner US 70). En 1965, les disputes, voire les bagarres sur scène, entre Baker et Bruce prennent une tournure de plus de plus violente, au point de se saboter le matériel l’un l’autre, avant que Bruce ne soit viré. Il rejoint alors, brièvement, les Bluesbreakers de John Mayall et d’Eric Clapton, puis Manfred Mann avec qui il connaît ses premiers succès commerciaux, “Mann Made” (HMV/EMI UK 65) et le EP, “Instrumental Asylum” (HMV/ EMI UK 66). D’autre part, en 1965, il en avait aussi profité pour sortir un premier single sous son nom, “I’m Getting Tired (Of Drinkin’ And Gamblin’)/ “Rootin’ Tootin’ ”, sur Polydor.
Après l’éphémère Eric Clapton And The Powerhouse, Clapton lui demande de se réconcilier avec Ginger Baker pour former en juin 1966 un supergroupe de power blues, Cream. Principal chanteur du trio, Bruce constitue, à ce moment-là, avec Ginger Baker la plus puissante et influente section rythmique du rock. Malgré les dissensions, les excès de drogues et d’alcool, durant ses deux années d’existence, Cream a produit trois chefs-d’œuvre malaxant blues, rock et psychédélisme pour créer un son nouveau, jetant notamment les bases du hard rock et de ses dérivés avec les potentiomètres à fond : “Fresh Cream” (Reaction/ Polydor UK 66) ; “Disraeli Gears” (Reaction/ Polydor UK 67) ; “Wheels Of Fire”, double avec un disque live (Polydor UK 68).
A ces trois albums s’ajoutent trois autres posthumes : “Goodbye” mi-live, mi-studio (Polydor UK 69) et deux live, “Live Cream” (Polydor UK 70) et “Live Cream Volume II” (Polydor UK 72).
Après la séparation de l’été 1968, Cream se reformera une première fois en 1993 pour l’intronisation au Rock And Roll Hall Of Fame, puis, à nouveau, en 2005 pour des concerts à Londres, “Royal Albert Hall-London-May 2-3-5-6 2005” (Reprise UK 05), et à New York.
A partir de 1969, faisant preuve d’un éclectisme rare, Jack Bruce poursuivra trois très riches carrières en parallèle, l’une au sein de différentes formations, passant du power trio au free-jazz, une autre en solo qui, si elle fut moins médiatisée, a engendré plusieurs albums magnifiques, et une troisième comme musicien de studio ou de tournée, avec l’All-Starr Band de Ringo Starr en 1997, par exemple.
Parmi une longue liste, voici ses **contributions** les plus notables : “Le Déjeuner Sur L’Herbe” du New Jazz Orchestra (Verve UK 69) ; le coffret “Escalator Over The Hill” de Carla Bley & Paul Haines (JCOA US 71) ; plusieurs albums de Michael Mantler dont “No Answer” (Watt UK 73), “Live” (Watt All 87) et “Many Have No Speech” avec Robert Wyatt (Watt All 88) ; Lou Reed, “Berlin” (RCA US 73) ; Frank Zappa “Apostrophe (’)”, sur le morceau titre, une jam, co-crédité à Jack Bruce (Discreet US 74) ; Cozy Powell, “Over The Top” (Ariola UK 79) ; Soft Machine, “Land Of Cockayne” (EMI UK 81) ; Rocket 88 avec Alexis Korner et Charlie Watts , “Rocket 88” (Atlantic UK 81) ; Charlie Watts Orchestra, “Live At Fulham Town Hall” (CBS UK 86) ; Dick Heckstall-Smith, “This That” (Atonal All 94) ; Gov’t Mule, “The Deep End Volume 1” (ATO US 01).

Si une collaboration s’est avérée plus fructueuse que les autres, c’est bien celle avec le producteur et percussionniste Kip Hanrahan. Elle engendra plusieurs disques aussi inclassables que superbes, sortes de fusion jazz latino tendance rock new-yorkais, dans lesquels les variations et tonalités de la voix de Bruce sont particulièrement magnifiées et émouvantes au milieu d’une pléiade de musiciens talentueux : “Desire Develops An Edge” (American Clavé US 83) ; “Vertical’s Currency” (American Clavé US 85), “A Few Short Notes For The End Run” (American Clavé US 85), “Days And Night Of Blue Luck Inverted” (American Clavé US 88) et “Exotica” (American Clavé US 93)...

En groupe. Juste après Cream, Jack Bruce avait effectué un retour au jazz dans le Tony Williams Lifetime de l’ancien batteur de Miles Davis, “(Turn It Over)”, avec John McLaughlin (Polydor US 70). En 1972, à l’inverse, il renoue avec le rock lourd et le power trio dans West, Bruce & Laing. Le guitariste Leslie West et le batteur Corky Laing viennent de Mountain dont le bassiste Felix Pappalardi produisit “Disraeli Gears” pour Cream : “Why Dontcha” (Windfall US 72) ; “Whatever Turns You On” (Windfall US 73) ; “Live’n’Kickin’ ” (Windfall US 74). Bruce retrouvera West

en 1988 sur l’album solo de ce dernier, “Theme” (Passport US 88). En 1981, il s’associe avec l’ancien guitariste de Procol Harum, Robin Trower et le batteur Bill Lordan : “B.L.T.” (Chrysalis UK 81) ; avec Reg Isidore à la place de Riordan, “Truce” (Chrysalis UK 82). Un troisième album verra le jour en 2008 avec le batteur Gary Husband, “Seven Moons” (Evangeline UK 08). Inazuma Super Session avec Anton Fier et Kenji Suzuki, “Absolutely Live !!” (Epic Jap 87).
Derrière le sigle BBM, on découvre, en 1993, les noms de Ginger Baker, de Jack Bruce et du guitariste Gary Moore : “Around The Next Dream” (Virgin UK 93).
Mais l’antagonisme persistant entre Baker et Bruce réduit à néant la tournée et la pérennité du projet. Spectrum Road avec Cindy Blackman, Vernon Reid et John Medeski : “Spectrum Road” (Palmetto Europe 12).

En solo. Alors qu’il fait encore partie de Cream, Jack Bruce enregistre un premier album en 1968, du jazz-rock instrumental avec John McLaughlin, Dick Heckstall-Smith et le batteur Jon Hiseman, “Things We Like” qui ne sortira qu’en 1970 (Polydor UK 70) après son deuxième opus solo, produit par Felix Pappalardi, “Songs For A Taylor” (Polydor UK 69). Ce grand album, réalisé avec son complice Pete Brown, bénéficie, entre autres, de la participation du guitariste Chris Spedding ainsi que celle de George Harrison sous un pseudo. Il contient “Theme For An Imaginary Western” qui sera un succès pour Mountain. Nouvelle réussite dans la même veine éclectique en 1971 avec “Harmony Row” (Polydor UK 71).
Malgré des séances américaines parfois erratiques, dues à une trop importante consommation de PCP et d’héroïne, “Out Of The Storm” avec Steve Hunter aux guitares (RSO UK 74), est au niveau des productions précédentes. Ce sera également le cas pour “How’s Tricks” (RSO UK 77), encore une fois un album hautement recommandable. A la fin des années 1970, Bruce est viré de son label en raison de son manque de résultats commerciaux. Par ailleurs, ses addictions lui ont fait engloutir presque tous ses gains. Après s’être un peu renfloué lors de séances, il se relance avec Jack Bruce & Friends soit Billy Cobham à la batterie, Clem Clempson à la guitare et l’ancien claviériste de Bruce Springsteen, David Sancious : “I’ve Always Wanted To Do This” (Epic UK 80) ; “Automatic”, presque seul avec un clavier électronique (Intercord D 83) ; “A Question Of Time”, avec, entre autres, la collaboration de Bernie Worrell de Funkadelic aux claviers et la présence de Ginger Baker sur un titre (CBS UK 89) ; “Somethin Els” bel album avec Clem Clempson et Eric Clapton aux guitares (CMP All 93) ; “Cities Of The Heart”, un album live avec de très nombreux invités dont Gary Moore et Ginger Baker (CMP D 93) ; “Monkjack” en duo avec Bernie Worrell (CMP D 95) ; “Shadows In The Air” avec Gary Moore, Vernon Reid et Eric Clapton (Sanctuary UK 01) ; “Jet Set Jewel”, des enregistrements de 1978 rejetés à l’époque par son label (Polydor UK 03) ; “More Jack Than God” (Sanctuary UK 03) ; “Live At Manchester Free Trade Hall ’75” avec Carla Bley et Mick Taylor (Polydor UK 03) ; avec son Big Blues Band, “Live” (Autoproduit UK 12) ; “Silver Rails” (Esoteric UK 14).
Compilations, une sélection : “Willpower : A Twenty Year Retrospective” (Polydor US 89) ; “Spirit (Live At The BBC 1971-1978)”, coffret de 3 CD (Polydor UK 08) ; “Can You Follow ?”, coffret 6 CD rassemblant des titres de 1962 à 2003 et un livret de 68 pages (Esoteric UK 08).

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Solos de batterie

Whiplash de Damien Chazelle

En règle générale, même les meilleurs films indépendants américains ne sont pas conçus pour avoir la popularité des blockbusters les plus atrophiés. Ce qui, exceptionnellement, pourrait être le cas de "Whiplash" : un bas budget (trois millions de dollars et des poussières) un lieu presque unique (une salle de répétition) et un sujet a priori pas vraiment commercial (l'apprentissage du jazz et ses conséquences). Pourtant, si chaque être humain de cette maudite planète se donnait la peine d'aller voir "Whiplash", statistiquement 90 % d'entre eux en ressortiraient ravis. Car depuis son premier passage à Sundance en janvier dernier, "Whiplash" a réjoui tous les spectateurs des autres festivals où il a été programmé. De la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes à celui de Deauville, le film a cumulé prix, cris de bonheur et standing ovations. Et pour cause puisque rythme, suspense et jouissance amusée restent constants de la première à la dernière seconde. Comme si "Whiplash" s'avalait d'une traite en une seule et longue expiration... On y suit le parcours difficile d'un jeune musicien de 19 ans qui, rêvant de devenir le meilleur batteur de jazz du monde — rien que ça ! — suit intensivement des cours dans un conservatoire de Manhattan. Son but ultime : faire partie d'un orchestre réputé dirigé par son professeur et mentor. Un fou furieux qui mène ses cours avec une pugnacité quasi ordurière, à la façon du redoutable sergent instructeur du "Full Metal Jacket" de Stanley Kubrick. Colérique, insultant, agressif — mais paradoxalement prof d'exception (d'où ambiguïté ambiante) — ce vieux briscard du jazz ne laisse pas passer à ses élèves le moindre début de fausse note, même si celles-ci sont totalement imperceptibles à des oreilles lambda. L'élève, lui, a la ténacité de Sylvester Stallone dans le premier "Rocky". Il veut tellement réussir et est dans une telle quête de perfection absolue, qu'il se fait saigner les paumes de main à force de s'entraîner à des solos de batterie des nuits durant. Et détruit même son amour naissant avec une fille cool qui, lui dit-il avec une grande froideur, *"pourrait l'empêcher de progresser dans son art"*. Il s'enfonce si fort dans sa passion et son arrivisme qu'il finit pas devenir un ersatz d'être humain, plus siamoisé à ses notes qu'à sa vie... La confrontation entre les deux personnages, d'un côté le prof sec et humiliant (l'incroyable JK Simmons révélé en taulard néo-nazi dans la série "Oz"), de l'autre l'élève transi d'inquiétude et de volonté quasi kamikaze (Miles Teller, jeune étoile montante de Hollywood) tient presque d'un face à face de cow-boys sans pitié dans un western italien de Sergio Leone. Le rythme du métronome remplaçant les thèmes de Morricone pour une tension ambiante qui ne faillit jamais. Le film est également au diapason de sa BO jazzy magnifique dont le thème principal ("Whiplash") confronte trompette et piano, exactement comme s'affrontent les deux personnages du film. Conçu avec passion par des producteurs indépendants venus de tous les horizons (dont, curieusement, Jason Blum, initiateur des nouvelles séries B d'épouvante à succès du moment comme "Insidious" et "Paranomal Activity"), "Whiplash" repose évidemment sur le talent hallucinant de son jeune (28 ans !) metteur en scène Damien Chazelle, hanté par le jazz depuis toujours (surtout Charlie Parker, dont l'ombre plane sur le film) et qui fut lui-même batteur dans un orchestre. Il synthétise ainsi ses intentions retranscrites à la perfection dans son film : *"Je voulais filmer chaque concert comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort."* Ou encore : *"Je voulais que ça ressemble à un film de guerre ou de gangsters dans lequel les instruments de musique remplacent les armes à feu et dont l'action ne se déroule pas sur un champ de bataille mais dans une salle de répétition ou sur une scène de concert."*
Allez, tiens : meilleur film de l'année 2014 ! ❑

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

1 an - 12 numéros
+ la version deluxe du digipack "The Velvet Undergrund"

69€ seulement
au lieu de ~~93,95€~~
soit **26%** de remise

L'album canapé

© Crédits photos : Photos by Doug Yule / courtesy of Sal Mercuri Collection

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR
WWW.ROCKNFOLK.COM

❑ **OPTION 1** 1 an /12 N° + 4 CD Sampler pour **60€** au lieu de 74,80€ soit près de **20% de réduction.** ROFP151A

❑ **OPTION 2** 1 an / 12 N° + 4 CD Sampler + la version deluxe du digipack de "The Velvet Undergrund" pour **69€** au lieu de 93,95€ soit **26% de remise**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ **CCP** Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2014**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au + 33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 28/02/2015 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,90€, les numéros spéciaux pour 6,90€ et le CD pour 19.15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Chantages et fatwas

Amours Cannibales

Amours Cannibales

Au cinéma, le cannibalisme est généralement associé aux films d'horreur italiens des années 80. Genre "Cannibal Holocaust", "La Secte Des Cannibales" ou "Cannibal Ferox". Du pur cinéma d'exploitation rempli d'images gore à base de zooms intempestifs sur des chairs arrachées. "Amours Cannibales" est tout le contraire. Un film d'auteur lent et posé, en grande partie dépourvu de sang. L'histoire d'un célibataire discret et effacé qui n'a qu'un gros défaut dans sa vie terne : durant ses heures libres, il tue et mange des femmes. Comme ça. Sans passion. Uniquement par besoin. Jusqu'au jour où il croise le chemin d'une jeune Roumaine, sœur d'une de ses victimes, dont il tombe progressivement sous le charme. Au point — acte d'amour ultime ? — qu'il n'a plus envie d'en faire son repas. Beau et minimaliste, d'une froideur extrême, n'évitant pas les longueurs, ce film espagnol de Manuel Martin Cuenca, offre également de drôles de sensations. Notamment l'absence de morale. Comme si le fait de manger son prochain pouvait être un acte naturel. Un curieux film dont la forme, quasi hypnotique, semble toujours prendre le pas sur le fond. S'il y en a un (*en salles le 17 décembre)* !

20 000 Jours Sur Terre

Nick Cave s'est fait filmer longuement par deux réalisateurs (Iain Fosyth et Jane Pollard) pour cet étrange documentaire célébrant sa 20 000e journée de présence sur Terre. Docu shooté pendant un an à Brighton (où réside le chanteur), mais censé se dérouler sur 24 heures. La caméra colle sans cesse à Cave, à son corps, ses paroles et ses discours philosophiques mais aussi à son mental. Entre extraits de concerts, rencontres dans sa voiture avec de vieilles connaissances (l'acteur Ray Winstone, le guitariste des Bad Seeds, Kilye Minogue), ses carnets de notes sortis des placards et ses répétitions studieuses, le film, petit à petit, immerge le spectateur dans son quotidien où stagnent deux questions lancinantes : Comment lui vient l'inspiration ? Que son métier lui apporte-t-il au niveau spirituel ? Cave répond longuement dans une suite de logorrhées verbales à la fois rêveuses et impliquées. Comme s'il tentait de saisir au plus près les sensations de vie, d'amour et de mort contenues dans ses textes. L'exercice, qui frôle parfois la poésie pure, est fascinant à regarder. Et encore plus si on est fan hardcore du dandy australien *(en salles le 24 décembre).*

20 000 jours Sur Terre

Cold In July

Hard Day

Cold In July

Après le film de vampire ("Skate Land") et de cannibale ("We Are What We Are"), Jim Mickle, l'un des jeunes espoirs du renouveau du cinéma de genre américain, s'attaque ici au polar roots. Une réjouissante série B, proche, dans sa mise en scène, du John Carpenter des années 80. Apre, drôle, décalé, violent, "Cold In July" se permet également de prendre quelques chemins de traverse avec une belle aisance. Ainsi, après avoir abattu un individu qui tentait d'entrer dans sa maison, un homme voit son quotidien bifurquer... vers d'autres sous-genres du film de genre ! D'un *home invasion* basique, on navigue avec lui vers une enquête tortueuse façon Mike Hammer, puis le film de revanche tendance Charles Bronson avant un gunfight final post-"Horde Sauvage". Multipliant les rebondissements et les fausses pistes, remettant au goût du jour de vieux briscards de la télé et du cinoche yankee (dont Don *Miami Vice* Johnson, génial en détective old school rigolard), "Cold In July" semble sortir d'un autre temps tout en restant contemporain. Tarantino n'aurait pas fait mieux *(en salles le 31 décembre)*.

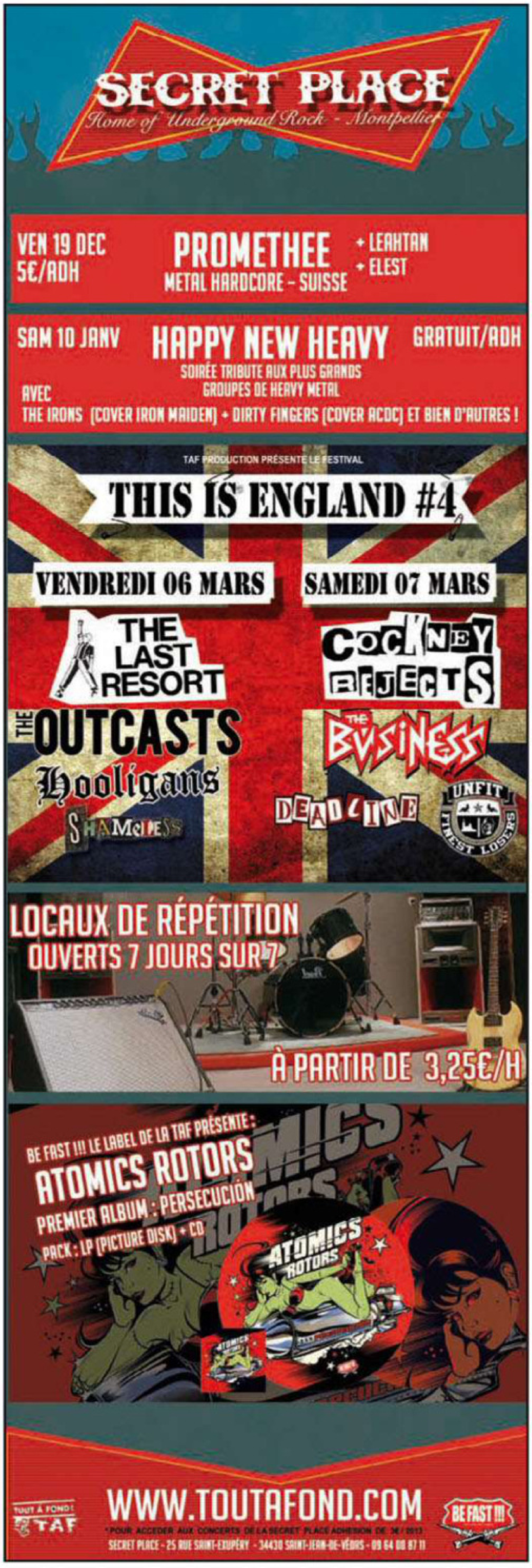
The Gambler

"Le jeu et les paris donnent l'espoir de se transcender et d'échapper à sa condition", prétend le metteur scène lituanien Ignas Jonynas. Ainsi, dans son "The Gambler", l'infirmier modèle du service des urgences d'un hôpital n'a qu'un seul défaut. Il joue certes, mais perd et doit beaucoup d'argent. Pour rembourser ses dettes, il a une idée diabolique : créer un jeu de paris illégaux basé sur le taux de chance de survie des résidents de l'hôpital. Mourra ? Mourra pas ? Les dés sont jetés... L'infirmier se met alors à gagner des fortunes. Mais, comme le précise encore le metteur en scène : *"Des études ont révélé que, pour la grande majorité des gagnants au loto, leur vie s'achève de façon tragique."* Comme celui de "The Gambler" qui voit sa vie lui échapper lorsqu'il comprend (trop tard) que l'accumulation de thunes douteuses prend définitivement le pas sur sa morale et sa love story naissante avec une collègue. Une vraie descente aux enfers crue et désespérée *(en salles le 31 décembre)*.

Hard Day

Question *thriller teigneux*, la nouvelle vague du cinéma de genre coréen tape fort depuis une dizaine d'années avec des chefs-d'œuvre comme "J'Ai Rencontré Le Diable" ou "Memories Of Murder". En plus de leur jusqu'au-boutisme outrancier dans la violence barbare, ces polars se permettent de mélanger les ambiances et les tons avec une passionnante dextérité. Voir "Hard Day" de Kim Seong-Hung qui navigue entre farce macabre, humour vaudevillesque et la perversité sadique de certaines situations.
Au départ, un simple accident : un flic tue par mégarde un piéton avec sa voiture avant de cacher le cadavre... dans le cercueil de sa mère ! Se rendant compte que le macchabée est un criminel notoire, le flic est embarqué dans un jeu de massacre sans fin où chantages et fatwas à son égard pleuvent autour de lui. Tel le personnage d' "After Hours" de Martin Scorsese, on suit ses pérégrinations sans savoir ce qui va lui arriver la seconde d'après. Ecrit au cordeau, vicieusement ironique, plaisamment amoral, cet exercice de style jubilatoire est revitalisant au possible *(en salles le 7 janvier)*. ❑

The Gambler



DVD cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Plus c'est con

Sharknado 2

Free Dolphin

Asylum, petite société de production spécialisée dans les nanars à deux balles (170 films au compteur ces quinze dernières années) a fait un banco absolu en 2013 avec "Sharknado". Soit des milliers de requins qui, extirpés de la mer par une tornade vorace, viennent s'exploser la tronche sur Los Angeles en dévorant au passage leurs habitants. Un concept terriblement idiot mais impitoyablement jouissif. Conçu avec un misérable million de dollars pour la chaîne SyFy, le film bat des records absolus d'audience grâce, en partie, à des milliers de twittos qui commentent la chose en direct live. Genre : *"C'est nul mais c'est drôle"... "Je n'ai jamais vu pareil délire"... "Ultra Z mais bien dingo"...* Pour "Sharknado 2", le metteur en scène Anthony C Ferrante remet le couvert en allant encore plus loin dans la folie dévastatrice. Si les acteurs jouent plus mal que ceux d'une sitcom brésilienne et si les effets numériques ont nettement moins de grâce que ceux de "Transformers", les situations restent, elles, totalement surréalistes. La séquence d'ouverture où un requin explose la carlingue d'un avion en gobant au passage quelques passagers vaut son pesant de petits Lu. Et le reste est à l'avenant. S'écrasant cette fois sur New York, les bestioles s'introduisent sous la ville en coursant un métro pour tournoyer ensuite autour de l'Empire State Building. L'un d'eux se faisant même découper dans le sens de la longueur (et en plein vol !) par une tronçonneuse tenue à bout de bras par le bellâtre de service sous influence "Evil Dead". En gros : plus c'est con, mieux c'est.

Massacre A La Tronçonneuse

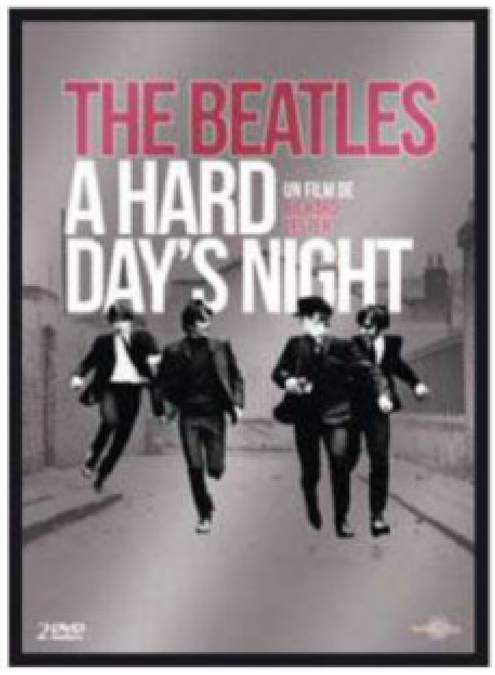
TF1 Video

Que dire de plus sur ce classique absolu du cinéma déviant qui, pour ses quarante ans d'existence, ressort en Blu-ray et DVD via un magnifique coffret avec remasterisation 4K (et sans la perte des grains originels !), tonnes de commentaires audio, bonus en pagailles, documentaires à profusion, livret, interviews et même — autre bonus fou — "Eggshells", le premier long métrage totalement psychotronique de Tobe Hooper. Tourné quasi à l'arrache en 16 mm dans la sueur, l'hystérie et la fatigue, "The Texas Chainsaw Massacre" connaîtra dans sa première décennie un parcours endiablé sur fond de censure, d'interdiction et de fatwas diverses. Considéré naguère par une grande partie de l'intelligentsia comme étant *"une honte à l'intégrité humaine"*, "Massacre..." rallie aujourd'hui toutes les critiques, quasi unanimes pour encenser ce grand cauchemar pelliculé. Loin d'être sanglant — faut-il rappeler que le film n'est absolument pas gore ? — tenant entièrement sur son ambiance poisseuse implacable, voire même son humour macabre (ce que revendique Tobe Hooper depuis le début), "Massacre..." n'a pas pris aujourd'hui l'ombre d'une ride. Et continue même d'être étonnamment moderne. Probablement parce que le film, qui symbolisait à l'époque une Amérique engluée dans la violence (le Vietnam, les émeutes de Watts...), peut se voir aujourd'hui comme un reflet de la barbarie terroriste.
Dis comme ça, ça a l'air un peu appuyé, mais le film donne vraiment cette sensation. Celle d'être, pour l'éternité, le miroir absolu de la violence humaine.

Expendables 3

Metropolitan

Histoire de rester dans le vent auprès des *djeun's,* cette bonne vieille trogne de Sylvester Stallone a lancé sur le tard — bien après ses "Rocky" et "Rambo" — la troisième franchise la plus populaire de sa carrière avec ses "Expendables". En misant cette fois, non pas sur la nouveauté mais sur une certaine nostalgie du cinéma d'action des années 80, du temps où il perçait les sommets du box-office en bombant ses muscles anabolisés. Son principe : rameuter au casting tous les vieux durs à cuire de Hollywood encore en activité pour d'ultimes barouds d'honneur à la gloire de la mitraille intempestive. Dans l'opus 3, sont donc conviés ces ex-fiers à bras de "Terminator" (Schwarzenegger donc), d' "Indiana Jones" (Harrison Ford donc), du "Transporteur" (Jason Statham donc) et de "Blade" (Wesley Snipes donc). Tous partant vers un pays de l'Est pour éliminer un redoutable trafiquant d'armes. Alternant explosions, clins d'œil, vannes référentielles et gunfights pétaradants dans une ambiance de feu d'artifice, "Expendables 3" fait plaisir à voir. Non pas pour son scénario limité (*Pan : t'es mort !* tel est le pitch) mais pour son alignement de stars burinées dont certaines semblent avoir été sacrifiées au montage (voir Jet Li qui fait de la quasi-figuration). Quant à la bonne surprise, elle vient de Mel Gibson. Mis au ban de Hollywood depuis quelques années pour accès de racisme et autres conneries, il est ici particulièrement déchaîné en méchant de service hargneux, nerveux et speedé. Encore plus *mad* que Mad Max, le gars.



A Hard Day's Night

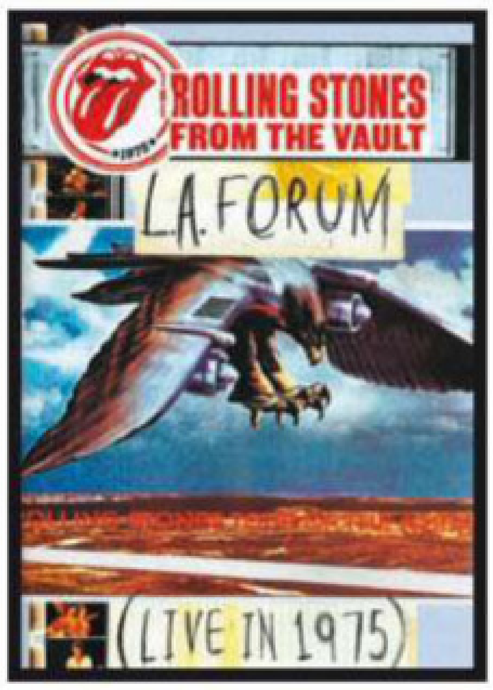
Carlotta

Le premier film où apparaissent les Fab Four a tout juste cinquante ans. Sorti en France en 1964 sous le titre "Quatre Garçons Dans Le Vent", "A Hard Day's Night" fut considéré par le magazine Time comme faisant partie des *100 meilleurs de l'histoire du cinéma.* Ce qui est nettement exagéré ! Censé raconter deux journées foutraques de la vie des Beatles (en chansons, en promo, en hôtel, en passages télé et en but constant avec leur manager, leurs fans et le papy fantasque de Paul McCartney), "A Hard Day's Night" est en fait un étrange film mutant. Qui annonce, avec quelques années d'avance, l'ère des vidéo-clips et des faux rockumentaires à la "Spinal Tap" mais qui emprunte aussi dans sa réalisation, à la Nouvelle Vague française de l'époque et au cinéma social anglais ouvrier du moment. Un mix de style qui sert l'esprit anarchique des Beatles, alors tout intimidés et apeurés d'apparaître dans un film. Pour les mettre à l'aise, le cinéaste Richard Lester intégra au scénario quelques séquences zazous (genre les Beatles poursuivis par des *Keystone Cops* semblant sortir d'un film muet de Buster Keaton) qui puissent s'intégrer facilement à la folie anarchique des quatre chevelus, histoire qu'ils se sentent à l'aise sur le set. Comme l'avoue McCartney en voix off dans un des nombreux bonus de ce DVD collector bardé de suppléments nostalgiques et didactiques : *" 'A Hard Day's Night' aura été pour nous 80 % de travail pour 20 % de rigolade."* En revoyant le film, on a plutôt tendance à penser le contraire ! ❑

DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

A la baguette



The Rolling Stones

"L.A. FORUM – LIVE IN 1975"

Eagle

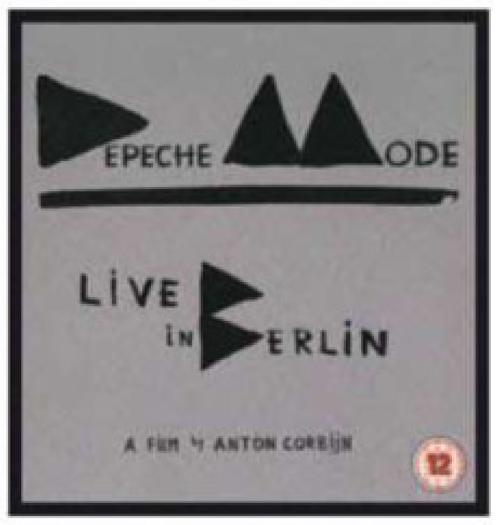
Noël approche, alors suite de la série *From The Vault*, des concerts mythiques des Rolling Stones édités par eux-mêmes, avec ce "L.A. Forum – Live In 1975" chopé pendant le Tour Of Americas, le premier pour Ron Wood en tant que second guitariste. Et non pas guitariste *lead* puisqu'à la différence de Mick Taylor dont le jeu complétait celui de Keith Richards en apportant quelque chose de fondamentalement différent au son du groupe, Wood s'est toujours contenté, de belle manière souvent, de l'épauler. Ainsi, c'est sur ce que tissent les deux riffeurs, le plus jeune ne quittant jamais l'autre des yeux, que repose ce concert du 12 juillet 1975 (les Stones ont joué cinq soirs consécutifs au Forum de Los Angeles pour faire face à la demande de billets). Coloré comme un perroquet-caméléon, gesticulant tel un démon satiné mais visiblement jamais essoufflé, Mick Jagger donne de la voix sans compter durant les deux heures quarante de ce show au son finement remasterisé et particulièrement spacieux en 5.1. Même sans "(I Can't Get No) Satisfaction", le répertoire a des allures de best of ("Honky Tonk Women", "Gimmie Shelter", "You Can't Always Get What You Want", "Brown Sugar", "Jumpin' Jack Flash"...) et, originalité de cette tournée, Billy Preston, qui n'était donc pas que l'ami des Beatles, en plus de jouer des claviers durant le set (et notamment du synthétiseur, un instrument rare en live à l'époque, comme le précise Mick Jagger dans les notes du livret), se fend de deux titres de son répertoire. Parmi eux, "It's My Pleasure", interprétée en présence de George Harrison (dans le public), guitariste sur la version du disque, et prétexte à une chorégraphie troublante avec le Jag.

REM

"REMTV"

Warner

Ça ne consolera pas les fans du groupe de sa séparation à l'amiable de 2011, mais voilà de quoi passer l'hiver avec de la musique et des images de REM. Et pas qu'un peu. Alors qu'en 2006, le fameux "When The Light Is Mine/ The Best Of The IRS Years/ 1982-1987 Video Collection" permettait de se pencher, en plus de cent vingt minutes, sur les débuts de la formation indie rock d'Athens, "REMTV" rassemble dans un coffret très bien fichu six DVD. Le jeu de mots du titre n'est pas fortuit car les passages les plus marquants du groupe sur la chaîne musicale sont bel et bien réunis ici. Trois décennies couvertes en près de quinze heures ! Une vraie folie. Les apparitions à Unplugged (en 1991 et 2001), les émissions spéciales anniversaire de la chaîne, les Video Music Awards, les European Music Awards, des concerts filmés (à Dallas, Cologne, New York, Londres ou Milan), des prestations saisies dans des festivals couverts par MTV, il y en a là pour tous les fans du groupe et dans tous les sens. Comme si ça ne suffisait pas, "REMTV" ouvre son prisme aux autres chaînes du réseau Viacom et notamment à VH-1 (ainsi qu'à Comedy et Nickelodeon), et le passage des Athenians par le plateau de l'excellente émission Storytellers en 1998 est visionnable en intégralité sur le DVD 2. De même, ceux qui ne l'ont pas vue à l'époque et se refusent à fouinasser sur YouTube trouveront sur ce même DVD l'intronisation (le mot n'est pas trop fort pour ce groupe royal) de REM au Rock And Roll Hall Of Fame. Alors que les historiens rabâchent que le combo doit surtout son succès aux *college radios*, ce coffret rappelle qu'avoir été contemporain des grandes heures de MTV y est également pour beaucoup.

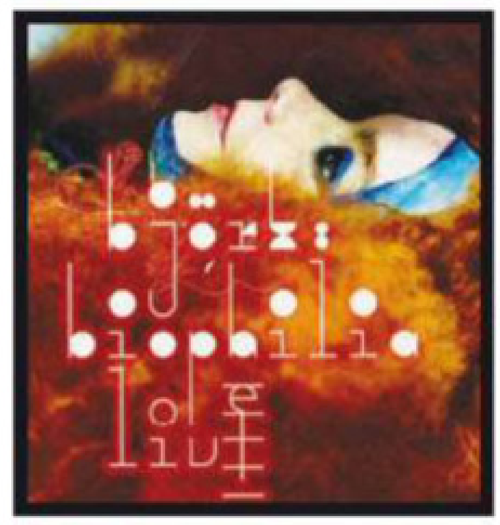


Depeche Mode

"LIVE IN BERLIN"

Mute

On l'a écrit à maintes reprises mais, franchement, c'est de nouveau ce qui saute à la tronche dès les titres d'ouverture de ce concert de la tournée Delta Machine filmé à Berlin : sur scène, Depeche Mode est devenu une très grosse bestiole, non pas monstrueuse, mais bigrement impressionnante. "Welcome To My World" et "Angel" dotées d'un son compact, menaçant, quasi reptilien, sont enquillées brutalement, dès le début. Le temps a marqué le visage de Dave Gahan, mais il n'en est que plus impérial dans le rôle de faire-valoir de chair et de feu d'un répertoire auquel il ne collabore que depuis peu. Dans la foulée, et alors que ces chansons pourraient très bien être traitées comme des ballades, Depeche Mode livre des versions costaudes et ramassées de "Walking In My Shoes" et "Precious", qui pulsent comme ce bon vieux rock parce que le batteur Christian Eigner est de ceux qui cognent juste et bien. Filmé par Anton Corbijn, l'ensemble du concert est disponible en version coffret. Le premier DVD, "Live In Berlin", permet de goûter au show sans interventions parlées des membres du groupe, tandis que le second, "Alive In Berlin" est enrichi de leurs propos. Logiquement, les conversations, menées séparément (et dans les villes où habitent les musiciens aujourd'hui), tournent autour de Berlin où la formation a enregistré dès 1984 — U2 attendra 1990 pour y confectionner son "Achtung Baby" — et joué avant la plupart de ses pairs et la chute du mur. Partisans d'en donner aux fans pour leur argent, Depeche Mode met également à disposition, dans ce boîtier gris, deux CD du concert et une troisième rondelle : la version Blu-ray audio de "Delta Machine". A écouter enfoncé dans la banquette, les yeux fermés et avec des bulles dans le verre (champagne ou eau pétillante).

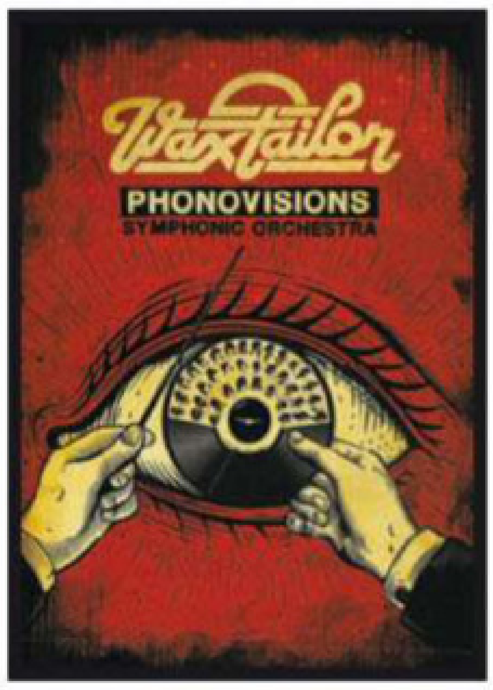


Björk

"BIOPHILIA LIVE"

Because

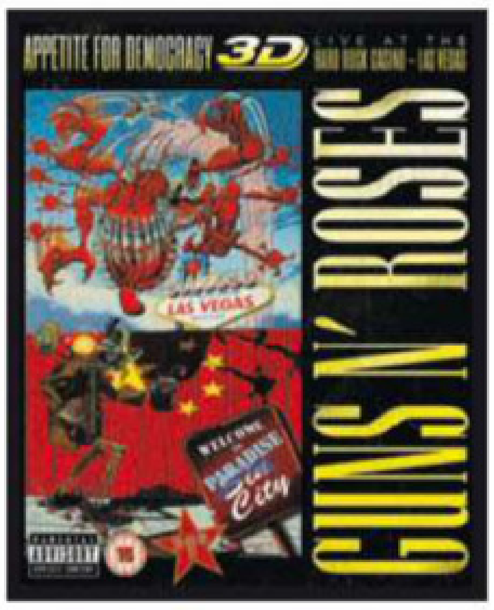
Quand une idée est excellente, pourquoi ne pas l'exploiter à fond et la délayer dans le temps ? Trois ans après la sortie de "Biophilia", huitième album de Björk à qui on ne peut certainement pas reprocher son manque d'appétit pour l'expérimentation et la découverte, son label commercialise le film du concert donné à l'Alexandra Palace de Londres le 3 septembre 2013. Réalisé par Nick Fenton et Peter Strickland, "Biophilia Live", à l'image d'une incroyable pureté (et on n'a testé que le DVD...) et au son 5.1, donne corps et formes à l'ambitieux projet de l'artiste islandaise : faire se rencontrer la nature et la technologie au service d'une musique aux résonances inédites (qui sonne parfois comme si elle était conçue à base d'instruments jouets) et dont on attribue la facture spéciale à une chorale originaire du pays de Björk et à l'utilisation d'instruments atypiques (construits par leur créateur pour certains) parmi lesquels l'étrange bobine Tesla. "Biophilia Live" donne également l'occasion de s'immerger dans un univers visuel à base d'effets spéciaux dessinés par les maîtres actuels du genre et d'images d'archives de science et de nature censées illustrer la connivence entre la musique et les phénomènes atomiques, cellulaires et cosmiques. Les amateurs de Björk ne peuvent ignorer que tout cela était préalablement développé dans "When Björk Met Attenborough", passionnant documentaire/ making of réalisé par Louise Hooper et diffusé sur Channel 4 en Angleterre, en juillet 2013. La rencontre du naturaliste et de la musicienne au Natural History Museum de Londres, et leur conversation sur l'interaction de la musique et de la nature y étaient étayées de séquences sur les instruments insolites utilisés pour l'enregistrement de l'album et la tournée, et leurs concepteurs.



Wax Tailor

"PHONOVISIONS SYMPHONIC ORCHESTRA"
PIAS

Certes, Rock&Folk ne s'appelle pas *Rock&Hip-Hop*, mais il arrive que cette rubrique reçoive un ovni, quelque chose qui sort vraiment de son ordinaire et donne envie d'en parler. Ce qui explose nos frontières habituelles ici est le film d'un concert (augmenté d'un double CD) du musicien normand Jean-Christophe Le Saoût, bien plus connu, et dans le monde entier, sous le nom de Wax Tailor. Alors qu'une réédition de "Tales Of The Forgotten Melodies" est prévue en 2015 pour fêter les dix ans de ce premier album, le musicien qui allie si bien hip-hop, electro cool et downtempo publie les images et le son d'une prestation exceptionnelle filmée les 9 et 10 mai 2014 au théâtre Sébastopol de Lille. Alors qu'on est habitué à voir les musiciens de son genre aux platines, c'est accompagné d'un orchestre de trente-cinq instrumentistes (et dix-sept choristes) qu'ils fouettent à nouveau la crème de ses quatre albums. Mais avec Wax Tailor, il y a à écouter et donc à voir : ce dernier a mis un point d'honneur à ce qu'au-delà d'une simple (?) réorchestration symphonique de Rémy Galichet — l'orchestre répond à la baguette de Lucie Leguay — son spectacle bénéficie d'une scénographie élaborée en collaboration avec Pierre Jampy qui met notamment en valeur les interventions vocales de Charlotte Savary et des MC Mattic, FP et Green T. Au cas où ce voyage musical ne suffirait pas — l'instrumentation classique donne une saveur cinématographique aux compositions de Wax Tailor — les trois galettes de "Phonovisions Symphonic Orchestra" sont présentées dans un digibook à couverture rigide, papier épais et illustré de photographies du concert, et qui abrite en sus un code de téléchargement numérique.



Guns N' Roses

"APPETITE FOR DEMOCRACY/ LIVE AT THE HARD ROCK CASINO – LAS VEGAS "
Universal

De l'avis de Slash, Guns N' Roses n'est plus le même groupe depuis qu'il en est parti. On a beau comprendre son point de vue, on peut difficilement en vouloir à de nombreux fans de la première heure de continuer d'aimer cette formation dont le flambeau est plus que jamais brandi par Axl Rose, le genre de lead singer (et co-compositeur des principaux titres des Guns) dont on ne se débarrasse pas comme ça. Après tout, et quoi qu'on pense de son talent vocal et de songwriter — les mauvaises langues prétendent que le meilleur album du groupe est "The Spaghetti Incident ?" de 1993, uniquement constitué de reprises... — Rose, désormais rembourré, incarne le rock US dans toute sa folie, sa démesure et sa crétinerie parfois — l'homme est réputé pour prendre ses femmes pour des punching-balls — et qu'il fasse fantasmer l'Occidental moyen, facile à berner, n'est pas étonnant. Slash aurait emporté l'esprit du groupe avec lui ? En d'autres termes, Guns N' Roses ne rimerait plus à rien depuis la parution de "Chinese Democracy" en 2008, son premier album de chansons originales en dix-sept ans ? Possible, mais bien que certainement frappadingue, Axl n'ignore rien de tout ça et a mis un point d'honneur à clouer les becs récalcitrants en entreprenant la tournée Appetite For Democracy, en guise de pont tendu lucratif entre les deux époques des Guns, dont ce live (en 3D, 2D + double CD) est l'écho retentissant. On pourra toujours raconter que le groupe ne fait pas dans la guipure et mettre en doute sa crédibilité mais, à Vegas comme ailleurs, il continue de proposer un show costaud, caricatural mais survitaminé — les guitaristes Richard Fortus, DJ Ashba et Ron Thal sont des pyromanes dans leur genre... — ce qui, à moins qu'on n'ait rien pigé, a toujours été sa raison d'être. ❑

Culte des objets

PAR HUGUES CORNIERE

Symbole

Un Vox *AC30 CC2* à deux canaux, qui reprend le fameux circuit *Top Boost* monté sur les *AC 30/6* depuis 1963.

Vox AC30

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Symbole de la British Invasion du début des années 1960, cet amplificateur a accompagné plusieurs générations de guitaristes outre-Manche, de John Lennon ou Keith Richards à Noel Gallagher ou Thom Yorke en passant par Paul Weller ou The Edge...

En 1946, Thomas Walter Jennings, accordéoniste lui-même, ouvre une boutique d'instruments de musique à Dartford (Kent, Angleterre) où il vend principalement des accordéons importés d'Italie. En 1950, il crée la Jennings Organ Company et ouvre une boutique à Londres, sur Charing Cross Road, pas loin de Selmer, qui importe et commercialise les produits de la marque française, mais aussi d'autres fabricants, comme plus tard Höfner. Un instrument bizarre tape dans l'œil de Jennings : le *Clavioline* (invention que l'on doit à Constant Martin, le grand-père de Michel Gondry). Il s'agit d'un petit clavier monophonique amplifié très intéressant mais qui coûte une petite fortune. Sentant le potentiel de ce type d'instrument, il engage Les Hill, un ingénieur de Dartford, qui étudie le petit clavier et dessine un nouveau circuit électronique complètement différent de celui du Français. Malheureusement, les premiers exemplaires ne sont pas fiables en raison d'un mauvais choix de composants et de problèmes mécaniques. Jennings embauche alors Derek Underdown pour améliorer tout ça. Au début de l'année 1951, les premiers *Univox J6* sont au point et se vendent même plutôt bien, grâce à un prix attractif. Ce sont de petits orgues monophoniques à trois octaves, de la taille d'un accordéon, livrés dans une valise dont le couvercle contient l'amplificateur et le haut-parleur. Le modèle J10, à quatre octaves et deux rangées d'effets sonores, ne tarde pas à compléter la gamme de produits de Jennings. On a souvent dit que la mélodie du tube de 1962 "Telstar", par les Tornados, était jouée sur un *Univox*, mais Roger LaVern a confirmé avoir enregistré le morceau sur un *Clavioline*...

En 1954, le nom *Vox* apparaît pour la première fois sur une pédale de volume fabriquée à Dartford. La vague du rock'n'roll déferle sur l'Angleterre et, à partir de 1956, Jennings commence à étudier de nouveaux amplificateurs pour guitare. C'est alors qu'il entend parler de la réalisation de Dick Denney (1921-2001), ami guitariste avec qui il jouait de la musique dans les abris durant les bombardements de l'automne 1940. Passionné d'électronique, Dick lui présente un petit ampli de 15 W à lampes équipé d'un haut-parleur de 12 pouces (30 cm) qu'il a conçu et fabriqué. Enchanté par ce qu'il voit — et entend — Jennings embauche Dick Denney comme ingénieur en charge de la conception des amplificateurs de guitare. La société s'appelle désormais *Jennings Musical Industries* et sort en 1957 son premier ampli : l'*AC2/30*, une version deux fois plus puissante (grâce à deux lampes EL34) que le prototype de Denney, mais produite à une seule poignée d'exemplaires. En 1958 arrive l'*AC1/15*, équipé d'un haut-parleur de 12 pouces Goodmans Audiom, habillé d'un coffret à la façade façon poste de télévision, un peu comme les Fender quelques années auparavant. En juillet 1959, les Drifters qui accompagnent Cliff Richard changent leur nom en *The Shadows* et adoptent le *Vox AC15*, qui leur procure ce son clair si particulier. Le groupe de Hank Marvin est très satisfait de ces amplis mais pense qu'ils manquent un peu de puissance, comparés aux Fender de 50 W. Vox sort à la fin de l'été la première version du célébrissime *AC30*. Celui-ci ressemble à son prédécesseur vu de l'extérieur, mais sa puissance est portée à 30 W grâce à deux EL34. Au printemps 1960, une nouvelle version, l'*AC30/4* (pour quatre entrées) est présentée. Cette fois, l'ampli dispose de deux canaux séparés (*normal* et *vib/trem*) de quatre EL84 pour l'étage de puissance et de deux haut-parleurs Goodmans de 12 pouces. Derek Underdown demande aux techniciens de Celestion de travailler sur un haut-parleur plus adapté aux sonorités des guitares électriques et, en août, il équipe les *AC30* d'une paire du fameux T 530 peint en bleu, plus connu sous le nom de *Blue Bulldog*. A la fin de l'année, Dick Denney met au point une autre évolution, l'*AC30/6* (six entrées) qui reçoit un troisième canal (*brillant*) et toute la gamme d'amplis Vox est redessinée, avec la façade en deux parties et le revêtement en *Rexine* de couleur fauve. Ce design, à part quelques inévitables changements de couleur, restera inchangé jusqu'à aujourd'hui. C'est en juillet 1962, lorsque George Harrison et John Lennon achètent leurs premiers *Vox* à crédit, que la marque de Dartford entre définitivement dans la légende. ❑

Combien ça coûtait ?

En 1968 Vox AC30 (occasion en parfait état) : environ 1600 FF (244 €)

SMIC mensuel brut en 1968 = 71 €

Combien ça coûte ?

En 2014 Vox AC30 1960-1963 (en parfait état) : à partir de 5 000 €

Vox AC3 C2X (neuf) : environ 1500 €

SMIC mensuel brut en 2014 = 1 610 € (pour 169 heures), 1 445 € (pour 151 heures)

L'ALBUM COLLECTOR DU GROUPE MYTHIQUE DE HEAVY METAL

Dans les coulisses de METALLICA

Ce livre coffret contient tout ce que vous devez savoir sur le groupe Metallica. Le groupe qui a réinventé le Heavy Métal.
Revivez son histoire à travers, ses concerts, ses tournées, à travers des documents exclusifs et son lot de flyers, d'affiches, de tickets, de pass et de posters fidèlement reproduits à l'identique des originaux.

Ecrit par Jerry Erwing,un journaliste rock reconnu, grand fan de Métal, qui travaille aujourd'hui pour Classic Rock et Prog, ainsi que pour Metam Huymmer, Maxim, Vox, Stuff et Bizarre Magazine.

NOUVEAU

Commandez-le sur :
boutique.editions-lariviere.fr

COMMANDEZ MAINTENANT

A retourner aux : **EDITIONS LARIVIÈRE - VPC - 9, allée Jean Prouvé - 92587 CLICHY Cedex**
Pour commander par téléphone : **01 47 56 54 00**

❑ Oui, je commande « **Dans les coulisses de Metallica** »
pour 48,65 € (soit 35 € + 13,65 € de port)
Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière**
❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020
❑ CB N° :
Expire : 3 derniers chiffres au dos de votre carte :

Signature et date obligatoires VROFHD4

Email : .....@.....
Nom :
Prénom :
Adresse :
CP : Ville :
Pays : Tél. :

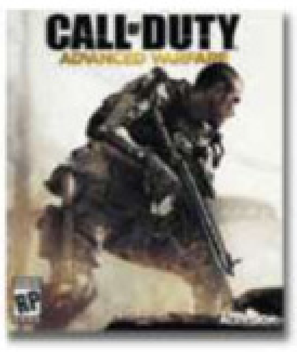
❑ Oui, Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel
Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci après ❑

Video Games

PAR JEROME REIJASSE

La claque de 2014 !

Dean Martin chantait *"Let it snow !"* et cela suffisait presque pour que les flocons tombent et recouvrent nos misères le jour de Noël. Aujourd'hui, il ne neige plus. Aujourd'hui, Santa Claus pointe à Pole Emploi et ses elfes ne fabriquent plus que des téléphones prétendus intelligents et vraiment cancérigènes. Consommons donc puisqu'il ne reste que ça ! Des milliers d'heures à se cramer la rétine, pour ne plus sortir et voir le monde se prendre les pieds dans le tapis, attendent... *Welcome to PixHell !*



A tout seigneur... **"CALL OF DUTY : ADVANCED WARFARE"**, chez Activision, pour PS3 et 4, PC, XboxOne et 360, marque l'offensive annuelle du roi du FPS. Le futur est proche, 2054 et le héros, Jack Mitchell, est balancé en Corée du Sud avec un pote. Là, grosse baston et technologie de pointe, on se croirait dans un film avec Tom Cruise en combinaison moulante. Ça défouraille sévère et on en prend plein la face sans attendre. Jack voit son copain crever sous ses yeux et perd même un bras dans la bataille. Et donc, vengeance ! Il intègre une société privée, Atlas, dont le credo pourrait être : *"Là où aucune armée ne va !"* Jack va enchaîner les missions, toutes plus vertigineuses les unes que les autres. Et dézinguer du terroriste, du méchant, du pas beau... Kevin Spacey en profite pour s'offrir un rôle virtuel. Encore une fois, "Call Of Duty" ne mérite que des louanges.

Tout aussi incontournables, deux titres chez Ubisoft. Tout d'abord, **"FAR CRY 4"**, pour PS3 et 4, XboxOne et 360 et PC. Même les seniors aveugles n'ont pu échapper à la campagne de publicité qui a envahi les écrans ces dernières semaines. Des éléphants et des mitraillettes, un homme en costard rose, du sang et des trips, sans *e*. Au cœur de l'Himalaya, on se retrouve coincé en pleine guerre civile. Il s'agira surtout de ne pas perdre la vie dans Kyrat, monde sauvage et imprévisible, il faudra se battre, saisir la moindre opportunité pour avancer encore. Rares sont les jeux aussi inventifs, allumés, renversants ! Et les joueurs plus pacifistes pourront aussi faire le choix de contempler le spectacle, décors et animations sont simplement époustouflants, tout prend vie ! Sorte d' "Avatar" en moins niais, ce nouveau "Far Cry" est une odyssée hystérique à la beauté indiscutable. Et puis, **"ASSASSIN'S CREED UNITY"**, pour PS4, XboxOne et PC. La légendaire franchise dédiée aux tueurs à capuches offre à ses millions de fans un beau cadeau avec un épisode consacré à la Révolution française. Embastillé pour un parricide qu'il n'a pas commis, Arno Victor Dorian sera libéré par les sans-culottes et participera aux évènements tout en tentant de retrouver les vrais coupables. Immersion totale, comme d'habitude chez AC, paysages somptueux et variété des actions, impossible de ne pas se prosterner, malgré quelques bugs qui pourront irriter les adeptes les plus tatillons. Dansons la Carmagnole en égorgeant quelques traîtres !

1, 2, 3, 4 et 5 ! **"GRAND THEFT AUTO V"**, chez Rockstar Games pour PS3 et 4, XboxOne et 360, est lui aussi enfin disponible (étrange tous ces titres phares qui sortent en fin d'année, non ?). "GTA" et ses hordes de détracteurs, le considérant comme *le* jeu le plus violent et amoral de l'histoire. "GTA" et ses virées urbaines sans fin, où la seule loi existante est qu'il n'en existe aucune. Premier essai sur les consoles *next gen*. Emotion(s). Le marketing est la première réussite : on a payé très cher pour produire la chose, sans doute même le jeu le plus cher à ce jour, de véritables malfrats ont prêté leur voix dans la version originale, etc. On suit le parcours de trois protagonistes, un anciens braqueur, un pilote, un taré en liberté, bref, un casting idéal... Ici, la notion d'open world est presque un euphémisme. On peut tout faire, tout ! A pied, en voiture et même en avion. Et on se dit que ce cinquième volet va squatter les consoles une éternité. *La* claque de 2014 !

Et pour ceux qui en voudraient encore plus, on pourra évoquer le **"LEGO BATMAN 3 : BEYOND GOTHAM"**, chez Warner Bros Interactive, pour tous supports et qui marque le retour en petites briques de couleurs de Bruce Wayne. Comme toujours, Lego en fait des tonnes et c'est formidable. Ou encore **"FARMING SIMULATOR 15"**, chez Giants Software, pour PC, jeu surréaliste, proposant de gérer une ferme, du labourage jusqu'à la vente des récoltes. On ne sait toujours pas pourquoi mais on (re)plonge dedans avec une avidité hallucinante. Enfin, pour les amateurs d'apocalypse et de stress post-mortem, on conseillera **"THE WALKING DEAD SAISON 1 & 2"**, chez Telltalegames, pour PS3 et 4, XboxOne et 360 et PC, regroupant au total onze épisodes complètement flippants, retranscrivant avec fidélité et néanmoins originalité l'atmosphère sordide du comics original. ❑

KONAMI

ELU
MEILLEUR JEU DE SPORT
DE LA GAMESCOM 2014

PES PRODUCTIONS
1995

LE TERRAIN NOUS APPARTIENT

PES2015
PRO EVOLUTION SOCCER

3
www.pegi.info

PS4 PS3 XBOX 360 XBOX LIVE PC DVD

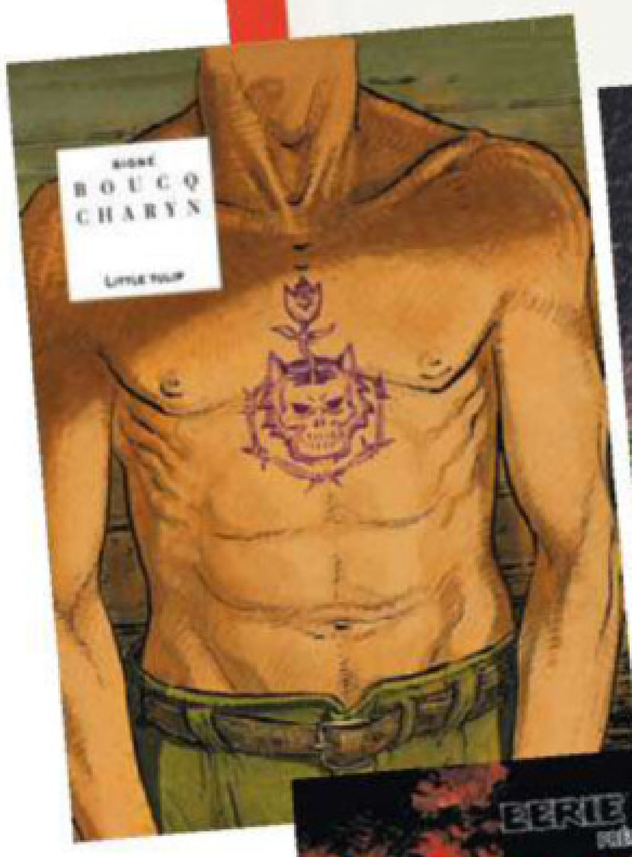
Official Licensed Product of UEFA CHAMPIONS LEAGUE™. Official Licensed Product of UEFA EUROPA LEAGUE™. All names, logos and trophies of UEFA are the property, registered trademarks and/or logos of UEFA and are used herein with the permission of UEFA. No reproduction is allowed without the prior written approval of UEFA. adidas, the 3-Bars logo, the 3-Stripe trade mark, adipure, Predator, Climacool, Nitrocharge and adizero are registered trade marks of the adidas Group, used with permission. All other copyrights or trademarks are the property of their respective owners and are used under license. Xbox, Xbox 360, Xbox LIVE, and the Xbox logos are trademarks of the Microsoft group of companies, and are used under license from Microsoft. "PlayStation", "PS3" and "PS4" are trademarks of Sony Computer Entertainment Inc. "PS4" is a trademark of the same company. "Blu-ray Disc™" and "Blu-ray™" are trademarks of the Blu-ray Disc Association. All Rights Reserved. Trademarks are property of their respective owners. ©2014 Konami Digital Entertainment.

Bande dessinée

PAR GEANT VERT

Uderzo a inventé le rock'n'roll

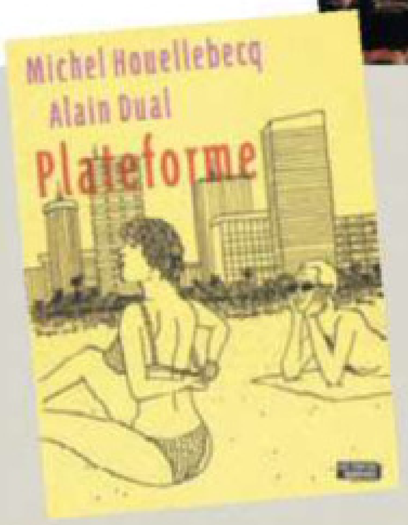
Les Américains ont peut-être inventé à peu près tout dans l'univers de la BD moderne mais, tout comme les Etats-Unis n'auraient jamais existé sans l'aide de La Fayette, n'ayons pas peur de dire que la pierre angulaire sur laquelle repose le fondement des comics est Albert Uderzo. Pour achever, si nécessaire, de s'en convaincre, la lecture approfondie du monumentale Tome Deux de **"Uderzo – L'Intégrale 1951-1953"** (Hors Collection) des fous furieux associés Alain Duchêne et Philippe Cauvin sera obligatoire. Ce début des fifties est important car c'est le moment où Uderzo rencontre deux des mythes fondateurs du scénario idéal que sont René Goscinny et Jean-Michel Charlier. Certes, les débuts sont difficiles mais le trait parfait du dessinateur est déjà en route vers les étoiles. A travers une succession de planches peu connues, oubliées ou carrément inédites, cet énorme bouquin est la preuve que Uderzo a inventé le rock'n'roll dès 1951.



Les inconditionnels des romans graphiques de poids vont être servis avec le **"Magic Pen"** (Casterman) du Néo-Zélandais Dylan Horrocks. L'histoire tourne autour de la peur de la page blanche chez le dessinateur professionnel soumis à pression et le rêve du stylo magique qui dessine tout seul pendant que son propriétaire est en train de dormir. Autant dire tout de suite que le scénario de "Magic Pen" évolue entre le mythe et la réalité et reflète parfaitement ce qu'est la vraie vie d'un dessinateur. Qui, devant sa planche à dessins, ne s'est jamais retrouvé angoissé avec la pénible sensation de n'avoir plus rien dans la plume ? C'est marrant, car c'est généralement là que le préposé aux petites cases se met à devenir très prolifique en imaginant tout un tas de situations invraisemblables qui prouvent que la déprime est ultra bénéfique chez tous les créateurs. Malheureusement, beaucoup ne s'en rendent même pas compte.

Le tatouage est une mode pour certains et un mode de vie pour d'autres. Boucq et Charyn l'ont très bien compris à travers cette histoire ultra réaliste qu'est **"Little Tulip"** (Le Lombard) qui se penche avec grand art sur les tatouages de taulards russes en emmenant le lecteur au fin fond des bagnes de la Kolyma au bon vieux temps de l'ex-Union Soviétique. Autant dire tout de suite que l'ambiance restituée fait très mal et ne donnera certainement pas envie au lecteur de se faire graver les mêmes symboles arborés par une galerie de portraits que personne ne souhaiterait croiser dans le RER tard le soir. D'un autre côté, la reconversion réussie du héros principal dans le New York seventies des Ramones est une trouvaille qui vaut son pesant de cacahuètes. A partir de là, les personnes souhaitant garder l'anonymat pour des raisons criminelles éviteront certainement les salons de tatouages.

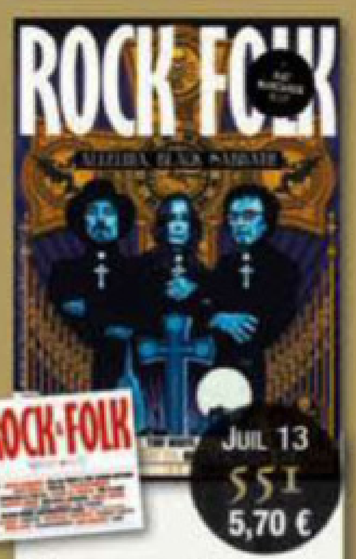
Un dessinateur naît monumental ou pas. C'est le cas de Bernie Wrightson qui se voit ici sacralisé par les éditions Délirium sous la forme d'un magnifique volume prénommé **"Eerie & Creepy Présentent Bernie Wrightson"** où les grands classiques du maître de l'horreur défilent les uns après les autres à la manière d'un Wurlitzer crachant ses quarante-cinq tours d'Elvis à la face du monde. Comme à son habitude, l'éditeur a fait un travail d'impression impeccable qui rend vraiment justice à ce maniaque du détail putride qu'est le grand homme. A travers douze histoires plus sordides les unes que les autres, Wrightson livre ici quelques-unes des meilleures adaptations d'Edgar Poe, Lovecraft et de la crème des scénaristes. Avec un ratio hémoglobine au mètre carré dépassant les cinq litres, cette BD sera le don définitif pour n'importe quelle banque du sang en manque de candidature. ❑



Le gros plan du Géant

Les joies du passage d'un livre au moule à gaufres étant ce qu'elles sont, c'est au tour de Michel Houellebecq de céder à la tentation, assisté dans la manœuvre par Alain Dual à la planche à dessins pour cette nouvelle naissance de "Plateforme" (Les Contre-Bandiers), roman sorti au tout début du siècle. Connaissant l'adage napoléonien du petit croquis face au long discours, il va sans dire que l'entreprise est plutôt réussie. A travers une histoire d'amour (voire tringlage) où les deux vedettes principales sont aussi détestables l'une que l'autre, les auteurs offrent ici un voyage sans retour dans un monde que beaucoup aimeraient voir disparaître dans un feu aussi nucléaire que salvateur. Une fois passée l'intro sur le tourisme sexuel en Thaïlande, le lecteur misanthrope à la recherche d'ascenseur social aura un bien bel aperçu des mœurs et coutumes des décisionnaires spécialisés dans le bonheur organisé pour tous.

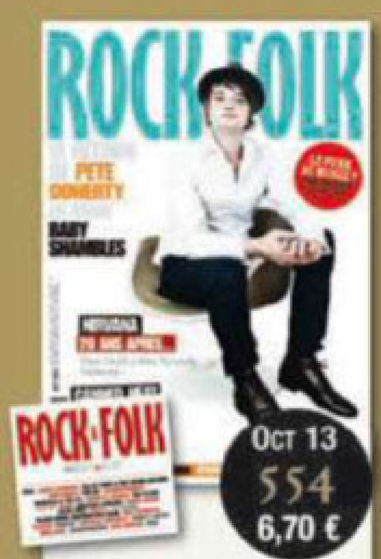
ROCK&FOLK ATTENTION, COLLECTORS !



- Queens of the Stone Age
- Black Sabbath
- Nativity in black
- Miles Kane
- Ray Manzarek

- Les festivals de l'été
- Bruce Springsteen
- Dogs
- James Trussart
- Ty Segall

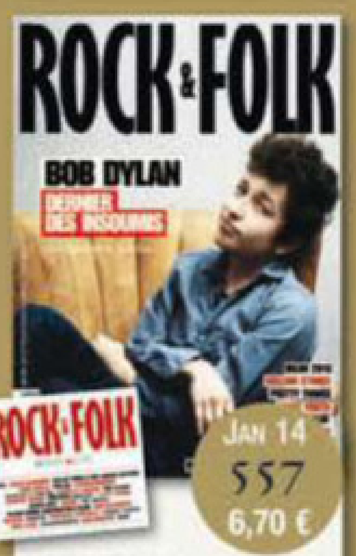
- Les Festivals de l'été
- 22 essentiels funk
- Arctic Monkeys
- Franz Ferdinand
- The Clash



- Nirvana
- Peter Doherty
- Mgmt, Sparks
- Metallica
- Le Punk au musée

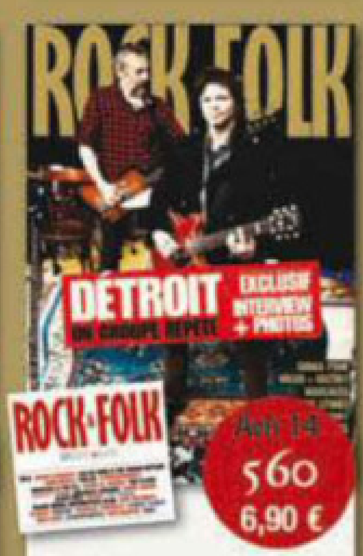
- Anna Calvi
- Thee oh sees
- Hawkind, Motörhead
- The Strypes
- David Walsh

- Exposition Kasparian
- Lou Reed
- Jake Bugg
- Festival of Psychedelia
- Paul McCartney



- Sonic Youth
- Bob Dylan
- Expo Rolling Stones
- Bomp !
- The Pretty Things

- Blondie
- FFF
- Brian Eno
- Beatles USA
- Skip the use



- Détroit
- Shaka Ponk
- Wilko + Daltrey
- Warlocks
- Rolling Stones

- Aubert & Houellebecq
- kurt Cobain
- Judas Priest
- Scott Asheton
- Damon Albarn

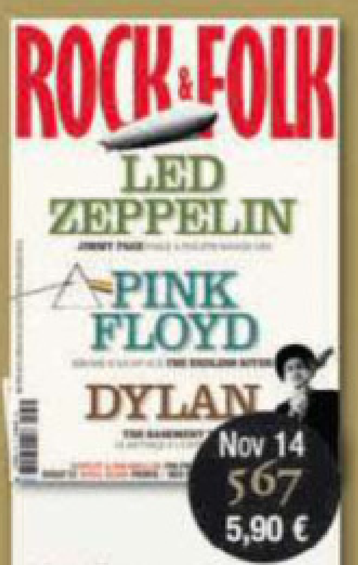
- Jack White
- Rolling Stones
- Jace Everrett
- Black keys
- Imelda May

- The Black Keys
- Spécial festivals

Hellfest, Eurokeennes Solidays, Main Square, Bonnaroo, Governors Ball...

- Elvis Presley
- Courtney Barnett
- Slash
- Ty Segall
- Kate Bush

- The Libertines
- Adrien Gallo
- Joe Bonamassa
- Manset
- Eric Clapton



- Led Zepplin
- Pink Floyd
- Dylan
- Jimmy Page
- Foo Fighters

- AC DC
- Electric Wizard
- The Wytches
- Brian Ferry
- Jack Bruce

20 € + frais de port

L'ÉCRIN INDISPENSABLE

(peut contenir 12 n°)

Simple et sécurisé !

Commandez tous nos anciens n° :

www.rocknfolk.com

BON DE COMMANDE : Editions Larivière - VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex

Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00

Courriel : .....@.....

Nom/Prénom

Adresse

CP Ville

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP15	*Frais de port	
	TOTAL	

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Absolutely live

Infrabasses

Radio Birdman

Photo Lucia Rossi

Rodriguez

Photo Lucia Rossi

Rodriguez

25 octobre, Palais Theatre (Melbourne)

Devenu une véritable icône folk depuis "Sugar Man", Rodriguez revient tourner à guichets fermés en Australie, seul pays avec l'Afrique du Sud à l'avoir bizarrement acclamé avant la sortie du film en 2012. Tout de noir vêtu, avec lunettes et un chapeau d'où s'échappent aussi de longs cheveux noirs, le chanteur commence doucement à la guitare avec "Climb Up On My Music" et enchaîne avec "I Wonder", avant d'ajouter qu'il n'a *"pas vraiment envie de savoir"*. Chacune des chansons de ses deux uniques albums sonne comme une virée dans les rues graveleuses de Detroit, pour le plus grand plaisir de la foule extatique qui connaît les paroles par cœur. Atteint d'un glaucome mais loin d'être sourd, le compositeur de 72 ans intercale entre ses chansons quelques standards de Nina Simone, Little Richard, Elvis Presley, avant de terminer, philosophe, avec une version joliment arrangée de "I'm Gonna Live Till I Die" de Frank Sinatra.

VINCENT HANON

Foxygen

2 novembre, Silencio (Paris)

Au moment où l'on s'y attend le moins, Foxygen devient ce groupe de scène éblouissant qu'on n'osait plus espérer voir. Cela se passe un dimanche soir dans le club privé dont David Lynch est propriétaire, un lieu où le verre vaut une semaine de salaire mais où les artistes de passage viennent obtenir de conséquents cachets. Les Foxygen sont désormais neuf sur scène, avec trois pimpantes choristes, un batteur, un bassiste et deux guitaristes au taquet. Jonathan Rado assure les parties de clavier et s'empare parfois d'une Jazzmaster pendant que Sam France assure le spectacle. Torse nu et inquiétant, il compense ses faiblesses vocales par d'*iggyesques* gesticulations. On a oublié de préciser, les mélodieux Californiens visitent ce soir les morceaux les plus violents et électriques de l'album "...And Star Power", enregistrés sur un magnéto pourri et enfin audibles. Une révélation. Ceux qui aiment les Troggs, le sexe, les Warlocks de la grande époque feraient bien de guetter le prochain spectacle de ces brillants fanfarons.

BASILE FARKAS

Radio Birdman

2 novembre, Corner Hotel (Melbourne)

Retour de haute énergie pour fêter ici en bas les 40 ans de Radio Birdman. A l'occasion de la sortie d'un coffret définitif, le groupe culte de Sydney, qui n'avait pas joué depuis 2008, remonte au front avec trois membres originaux et autant d'accointances issus des New Christs, Barracudas ou Celibate Rifles, mais sans le guitariste Chris Klondike Masuak. Devant la bannière rouge au logo noir et un auditoire encore clairsemé, Penny Ikinger envoûte le public avec ses nouvelles compositions reptiliennes, avant de céder la place aux féroces Hits de Brisbane, dont le second disque a été enregistré par le vocaliste de Radio Birdman. Rob Younger empoigne alors le micro pour envoyer "Smith & Wesson Blues", et Deniz Tek chauffe son Epiphone Crestwood Deluxe (achetée à Fred *Sonic* Smith de MC5) au son de "Do The Pop" ou "We've Come So Far (To Be Here Today)". Le nouveau batteur réinsuffle la dynamique initiale et les meilleurs morceaux des trois albums s'enchaînent sans temps mort. Deux nouveaux titres à signaler dont un génial instrumental surf lors du rappel, suivi de l'inoxydable "New Race" et de la reprise de "You're Gonna Miss Me" descendue du *13e Etage* viennent conclure l'intense et électrique prestation psychédélique. *Yeh up !*

VINCENT HANON

The Datsuns

3 novembre, Point Ephémère (Paris)

Leurs salles se réduisent en taille mais les Datsuns restent habités par une foi indéfectible. Venus présenter "Deep Sleep", les quatre kiwis ont fourni un concert flamboyant qui a permis de constater que les nouveaux morceaux ("Caught In The Sliver", "Shaky Mirrors") sonnaient formidablement bien sur scène et ne faisaient pas tache au milieu des tubes avérés du groupe ("MF From Hell", "Sittin' Pretty"). Porté par un public enthousiaste, le groupe est revenu pour un second rappel conclu d'un "Freeze Sucker" conquérant. Spectateurs comme musiciens sont repartis comblés.

ERIC DELSART

Kraftwerk

Photo David Wolff-Patrick/ Getty Images

Kraftwerk

6 au 15 novembre,
Fondation Louis Vuitton (Paris)

Pour le passage parisien de Kraftwerk, le building flambant neuf conçu dans le bois de Boulogne par Frank Gehry était l'écrin idéal. Face à un écran 3D, les quatre musiciens hiératiques (dont le fondateur Ralf Hütter) ont livré une série de huit performances, impassibles face à leurs pupitres, jouant chaque album suivis d'une sélection de chansons. Un puzzle électronique géant dont la soirée "Radioactivity" fut un des clous, avec ses visuels en noir et blanc et ses infrabasses moelleuses. Les classiques des seventies se succèdent sans relâche, par ordre chronologique : "Autobahn", "Trans Europe Express", "The Robots", "Computer Love", "Tour De France", avec lyrics en français, japonais, anglais et allemand. Clin d'œil à la fondation Vuitton à la fin de "Spacelab" : à l'écran, une soucoupe atterrit devant l'édifice. Le dernier soir, un rappel inespéré de deux titres, "Planet Of Visions" et "Electric Café", prouve que les *Mensch Machinen* ont un cœur, métallique et palpitant. 2 h 20 de transe électronique, nostalgique, futuriste et hors du temps.

OLIVIER CACHIN

Kasabian

7 novembre, Zénith (Paris)

Il ne fallait pas se laisser déconcerter par "48:13". Moins technoïdes que lors de la présentation de l'album en avril dernier, rodés par des dizaines de concerts, les nouveaux titres s'intègrent à la perfection à une setlist qui regroupe par ailleurs à peu près tous leurs tubes. Show lumière somptueux, jeu parfait, il ne manque rien à cette messe electro-rock grandiose où le chanteur Tom Meighan fait une nouvelle fois la preuve de ses capacités de performer. Un seul sujet de perplexité demeure : la queue de renard que leur maître à penser et guitariste Pizzorno a cru bon de se fixer au postérieur. Un porte-bonheur ? Il a été efficace.

BUSTY

Kasabian

Photo Laurent Besson/ Dalle

Julian Casablancas + The Voidz

11 novembre, Crystal Ballroom (Portland, Oregon, USA)

"Xerox" au tempo lancinant et répétitif (d'où le titre) est un choix étonnant et pourtant parfait pour introduire The Voidz aux foules curieuses. Le synthé et les guitares carrément déjantés tourbillonnent autour de cette voix reconnaissable entre mille : *"I'm the worst, I'm the worst"*, répète Julian Casablancas dont on n'aperçoit que la silhouette torturée. Le chanteur des Strokes nous effraie avec l'apocalyptique "MAD" puis nous caresse dans le sens du poil avec "Instant Crush" (Daft Punk) avant de nous épuiser avec l'haletant "Crunch Punch". Neuf titres illustrent son nouvel album "Tyranny". Un seul de "Phrazes For The Young" ("River Of Brakelights"). Et l'on se demande ce que peuvent bien penser ses collègues Strokes à l'écoute des versions Voidz de

Absolutely live

Julian Casablancas + The Voidz

Photo Damien Genardi

"The Ize Of The World" et "I'll Try Anything". Ici, elles prennent une toute autre dimension. En douceur, le superbe "Human Sadness" clôt un show qui fut sombre, intense et réconfortant.
DANNY BOY

The Jesus And Mary Chain

16 novembre, Cigale (Paris)

30 ans après la sortie de leur premier album, "Psycho Candy", les deux frères Reid reviennent pour souffler les bougies. Ils ont vieilli, bien sûr, Jim (chant) a les cheveux courts, William (guitare) des bourrelets et toujours la même coupe hirsute. En à peine 80 minutes, les Ecossais revisitent l'intégralité de ce premier jet culte, après avoir débuté avec un "April Skies" sobre et hanté, honorent une certaine idée du psychédélisme et saturent comme aux premières heures (malgré cette limitation de décibels toujours aussi frustrante). Des images défilent comme dans un bad trip, les guitares cisaillent. Le public, très cadre moyen et madeleine de Proust, applaudit. On craignait le pire, on a eu le meilleur.
JEROME REIJASSE

Einstürzende Neubauten

17 novembre, Le Trianon (Paris)

Ce soir le groupe culte berlinois joue l'intégralité de "Lament", nouvel album conçu pour la scène. Si la formation s'est un peu assagie dans la forme, l'importance du propos est à la hauteur de son ambition artistique. Cette œuvre consacrée à la Première Guerre mondiale semble marteler aux oreilles de l'auditeur, à coups de tubes en PVC (le très conceptuel "Achterland"), de cylindres, de plaques de métal ou d'air pressurisé que la machine meurtrière est toujours en marche. Près d'un siècle après la naissance du conflit, entendre des Allemands chanter à Paris "L'Hymne Au Kaiser" a une véritable signification. En rappel, Blixa Bargeld devient touchant sur la version germanique de Marlene Dietrich de "Where Have All The Flowers Gone".
BRIAG MARUANI

Catholic Spray

21 novembre, Mécanique Ondulatoire (Paris)

On ne rit plus : Catholic Spray, groupe dont la moyenne d'âge doit être de 25 ans, a déjà fait son concert d'adieux. Après un an sans nouvelles, ce concert fut, comme on le pressentait, magnifique. Entre chaque morceau, un larsen tourne : voici le souffle du groupe, son son, unique. Puis les chansons arrivent, scandées, étranges, mélodiques et bruitistes. Voici l'expression maladroite d'un drame, du Shakespeare en onomatopées. Toute cette boue existentielle sort difficilement, que ce soit à travers les hymnes de sa première cassette, ou de son dernier disque. 15 personnes sont sur les côtés de la scène, les observant interdites. Deux cents sont dans la fosse, sens dessus dessous, les pieds en l'air, la tête dans une mer de polystyrène. À la sortie, deux types se font une promesse à voix basse : ici, on enterre notre jeunesse. *Deal.*
THOMAS E. FLORIN

Lenny Kravitz

23 novembre, POP Bercy (Paris)

20 h 20, Lenny débarque avec son gang, entouré de panthères noires : trois choristes aux coiffures afro et la bassiste Gail Ann Dorsey. Pendant 1 h 40, il séduit le public essentiellement féminin (dont Audrey Pulvar, groupie studieuse) en alignant tubes et classiques. 25 ans après sa sortie, "Let Love Rule" est repris en chœur par la foule, tout comme le refrain de "New York City". "It Ain't Over Till It's Over", à l'ancienne, fait l'unanimité. Un inédit ("Sex"), "Are You Gonna Go My Way" en rappel et Lenny quitte la scène, mission accomplie.
OLIVIER CACHIN

Mac Demarco

26 novembre, Bataclan (Paris)

Mac Demarco est comme un T-shirt sale : il colle horriblement à l'époque. A Rock&Folk, c'est notre Ebola, le virus qu'on surveille de près. Il a déjà gagné du terrain, remplissant désormais un Bataclan, un mercredi soir, jour des enfants. Niveau victime, la parité homme/ femme est entièrement respectée, bien que seuls les jeunes blancs à iPhone semblent concernés. Montant sur scène en salopette militaire, Mac a abandonné sa râpe à fromage pour une vraie guitare. Ça a commencé bien gentiment, tout le monde trémoussant peinard, jusqu'à ce que Mac se mette à picoler. Là, le groupe entame la BO de "Jurassic Park", invite toute la fosse sur scène, raconte des blagues interminables. Ce fut mongolien, inoffensif et plutôt sympathique, à la mesure de notre temps.
THOMAS E. FLORIN

The Treatment Black Bomb A Danko Jones

28 novembre, Divan du Monde (Paris)

La première journée du festival gratuit organisé par Ouï FM se place sous le signe de la déflagration sonore ! Ouverture du bal avec The Treatment, dont la moyenne d'âge n'excède pas vingt-trois ans, mais dont le pedigree a de quoi impressionner (tournées avec Mötley Crüe, Kiss, etc) et auquel ils rendent justice avec un show tout en puissance, cool et fun. Viennent ensuite les Français de Black Bomb A, étrange choix à intercaler entre les autres groupes, mais qui n'en retournent littéralement pas moins la salle. Et pour clôturer, quoi de mieux que Danko Jones ? Le power trio canadien assène un rock'n'roll rapide, enflammé et passionné à en faire trembler les murs et suer les corps, particulièrement sur un "Mountain" anthologique, véritable profession de foi de la part du leader du groupe.
JOSEPH ACHOURY KLEJMAN

The Jesus And Mary Chain

Photo Marion Ruszniewski

The Damned
Motörhead

18 novembre, Zénith (Paris)

Les Damned et Lemmy, c'est une longue amitié qui remonte à la nuit des temps. Quand les premiers explosèrent en 1978, c'est Lemmy qui a recollé les morceaux en allant même jusqu'à jouer "Ça Plane pour Moi" en leur compagnie sur la scène de l'Electric Ballroom. Avec les récents ennuis de santé du bassiste, l'inclusion en première partie de la bande à Vanian et Sensible pour chauffer la salle a été l'idée de génie. Devant un parterre de convaincus un peu inquiet au début, Motörhead a bien assuré et s'est montré très rassurant pour la suite des événements. Soyons clair, vu l'état des toilettes (un bon 8 sur 10 sur l'échelle des centimètres de pisse à côté de la cuvette), même avec un cylindre en carafe, le V12 Motörhead demeure une orgie acceptable.

GEANT VERT

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

DECEMBRE

★ 15 DECEMBRE

The Music (Olympia) ● **Pagan Poetry** (Scène du Canal) ● **Shoot The Girl First, I The Breather, The Sinner Side, A Place To Die et Novelists** (Batofar)

★ 16 DECEMBRE

Deus (Bataclan) ● **Hypnotic Brass Ensemble** (New Morning) ● **Seb Martel et Struggle** (Maroquinerie) ● **Ben Mazué** (Européen)

★ 17 DECEMBRE

Jull Gretschy & the Rockin Band (Balajo) ● **Arthur H** (Casino de Paris, *complet*) ● **Baptiste W.Hamon** (Gaîté Lyrique) ● **Lætitia Sheriff et Bikini Machine** (Nouveau Casino) ● **Leeroy** (Maroquinerie) ● **Method Man et Redman** (Cabaret Sauvage)

★ 18 DECEMBRE

Celtic Social Club (Maroquinerie) ● **Mayra & Mr.Mow et Janice In The Noise** (Nouveau Casino) ● **Parkway Drive, Northlane, Carnifex et Heaven Shall Burn** (Cabaret Sauvage) ● **Royal Blood, Spark Gap et Loading Data** (Point Ephémère) ● **Trophy Scars et '68** (Boule Noire)

★ 19 DECEMBRE

Big Boss Man, French Boutik, Jean Moderne, Lionel Girard, Jendo Roll, Eddie Piller et Dean Chackley (Maroquinerie) ● **Meshuggah** (Cabaret Sauvage) ● **New Model Army** (Trabendo)

★ 20 DECEMBRE

Art Of Techno w/ South Central, Sovnger aka Knuckles, Valy Mo et Zombie Prince (Nouveau Casino) ● **Bloum, L'Impératrice et Roscius** (Point Ephémère) ● **Elaysha and the Jay Quarters** (L'Etage) ● **French Kiss** (Baiser Salé) ● **The Sirens** feat. **Anneke Van Giersbergen** (Divan du Monde)

★ 21 DECEMBRE

Tay Russ (Etage) ● **Pascal Vincent et AC/DÇU** (Divan du Monde)

★ 27 DECEMBRE

The Mother Funkin' Band (L'Etage)

★ 30 DECEMBRE

Elvis Experience (Palais des Sports)

★ 31 DECEMBRE

Elvis Experience (Palais des Sports) ● **Johnnny Trouble et Si Cranstoun** (Balajo)

JANVIER

★ 2 JANVIER

Elvis Experience (Palais des Sports)

★ 3 JANVIER

Les Black Foxy (L'Etage) ● **Elvis Experience** (Palais des Sports)

★ 10 JANVIER

Cee Roo (Pan Piper) ● **Ysa Ferrer** (Cigale) ● **Mister Good Funk** (L'Etage) ● **Nuttea, Mighty Ki La, Lieutenant, Lyricson, MC Janik, Cless Shine, Positiv Young Lion, Kalibwoy, Straika...** (Cabaret Sauvage) ● **Twinkle Brothers** (New Morning)

★ 12 JANVIER

Aborted, Exhumed, Miasmal et Origin (Divan du Monde) ● **Agop, Venus Is A Boy et People In My Head** (Bus Palladium) ● **Théo Hakola & the Wobbly Ashes et Fiodor Dream Dog** (Point Ephémère) ● **Mirel Wagner, Jay Mascis et Lyla Foy** (Maroquinerie)

★ 14 JANVIER

Louis Bertignac (Grand Rex) ● **Phil Campbell, Headcharger et Buffalo Summer** (Divan du Monde) ● **Nipsey Hussle** (Maroquinerie) ● **Piano Become The Teeth** (Point Ephémère) ● **Sabaton** (Bataclan)

★ 15 JANVIER

Chassol (Gaîté Lyrique) ● **Fritz Kalkbrenner** (Trianon)

★ 17 JANVIER

Dagoba, Magoa, Acyle et Lutèce (Trabendo)

★ 18 JANVIER

Sick Of It All, Walls Of Jericho, Ignite, Ryker's, Turnstile, All For Nothing et Broken Teeth (Cabaret Sauvage) ● **Within The Ruins, I Declare War et Aversions Crown** (Batofar)

★ 19 JANVIER

Cymbals Eat Guitars (Point Ephémère) ● **Les Rapetous** (Petit Journal Montparnasse)

★ 20 JANVIER

Paul Personne (Olympia) ● **Les Rapetous** (Petit Journal Montparnasse)

★ 21 JANVIER

Arms & Sleepers (Batofar)

★ 22 JANVIER

Carpenter Brut (Batofar) ● **Alex Goot** (Pop Up du Label) ● **Martin Mey et French 79** (Maroquinerie)

★ 23 JANVIER

Guérilla Poubelle et Justine (Flèche d'Or) ● **Orange Blossom** (Divan du Monde)

★ 24 JANVIER

Anastacia (Trianon) ● **Nina Attal** (Pan Piper) ● **Manigance et Adx** (Divan du Monde) ● **Moriarty** (Philarmonie de Paris) ● **Poppy Ackroyd et Piano Interrupted** (Maroquinerie)

★ 25 JANVIER

Moriarty (Philarmonie de Paris)

★ 26 JANVIER

Paolo Conte (Grand Rex) ● **Mademoiselle K** (Cigale) ● **Queen & Adam Lambert** (Zénith) ● **Lambchop "Plays" Nixon** (Gaîté Lyrique) ● **Tove Lo** (Trianon)

★ 27 JANVIER

Paolo Conte (Grand Rex) ● **Fish** (Divan du Monde) ● **Jacques Higelin** (Philarmonie de Paris) ● **Interpol** (Olympia, *complet*) ● **Kyo** (Zénith)

★ 28 JANVIER

Die Antwoord (Zénith) ● **Jacques Higelin** (Philarmonie de Paris) ● **Inquisition, Archgoat, Ondskapt et Blackdeath** (Divan du Monde) ● **Interpol** (Olympia) ● **Guillaume Perret & the Electric Epic** (Théâtre de la Cité Internationale) ● **Le Peuple de l'Herbe** (Trianon) ● **Smoke Dza et Aaron Cohen** (Bellevilloise)

★ 29 JANVIER

Autour de Lucie (Maroquinerie) ● **Epica et Dragonforce** (Olympia) ● **Jacques Higelin** (Philarmonie de Paris) ● **Obituary, M-Pire Of Evil, Rotting Repugnancy et Dust Bolt** (Divan du Monde) ● **Guillaume Perret & the Electric Epic** (Théâtre de la Cité Internationale) ● **Le Prince Miiaou et Perez** (Gaîté Lyrique) ● **Sage** (Café de la Danse) ● **Slipknot** (Zénith)

★ 30 JANVIER

Monsieur Nov (Olympia) ● **Sarah W Papsun** (Divan du Monde)

★ 31 JANVIER

Above & Beyond (Trianon) ● **La Rue Ketanou** (Olympia)

Province

DECEMBRE

Alb et Thus:Owl : 19, Tulle (Des Lendemains Qui Chantent) ● **Aquaserge :** 18, Anglet (Les Ecuries de Baroja) ● **Bikini Machine :** 18, Massy (Paul B, avec Slow Joe & the Ginger Accident) • 19, Saint-Nazaire (VIP, avec The Excitements) ● **Black Bomb A, Andréas & Nicolas, Beast et Fallen 8 :** 19, Le Mée-sur-Seine (Le Chaudron) ● **Brigitte :** 29, Strasbourg (La Laiterie) • 30, Esch-sur-Alzette (L, Le Rockhal) • 31, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● **Carl & the Rhythm All Stars et Lawen Stark :** 20, Montreuil (Le Chinois) ● **Chapelier Fou :** 16 et 17, Sélestat (Le Cat Evasion) ● **Christine and the Queens :** 19, Ajaccio (espace Diamant) • 20, Bastia (théâtre) ● **Charlélie Couture :** 30, Aubervilliers (L'Embarcadère) ● **Cover Queen et Roze :** 9, Ramonville (Le Bikini) ● **Crystal Distortion, Dick Lorentz, Seal Of Quality, Substance Sonore et Infracid :** 23, Chalon-sur-Saône (La Péniche) ● **Etienne Daho :** 18, Ramonville (Le Bikini, *complet*) • 19, Bordeaux (théâtre Fémina, *complet*) • 20, Rennes (Le Liberté) ● **Eluveitie, Cipher et Drakwald :** 20, Limoges (CCM J.Lennon) ● **The Excitements :** 19, Saint-Nazaire (VIP, avec Bikini Machine) • 20, Concarneau (Cercle des Arts, avec Le Cercle) ● **Ez3kiel :** 18, Joué-lès-Tours (espace Malraux) ● **Marianne Faithfull :** 19, Le Grand-Quevilly (théâtre C.Dullin) • 20, Roubaix (Le Colisée) ● **Fakear :** 19 Lyon (Le Transbordeur) ● **A Failing Devotion :** 10, Roubaix (bar live) • 17, Clermont-Ferrand (centre socio-culturel Camille-Claudel) ● **Franckie Goes To Pointe à Pitre et Tagada Jones :** 19, Toulouse (Connexion Live) ● **Frànçois & the Atlas Mountains :** 15, Bruxelles (B, L'Orangerie, avec Petit Fantôme et Babe) • 16, Fontenay-sous-Bois (espace Gérard-Philipe) • 18, Portes-lès-Valence (Le Train Théâtre) • 19, Mâcon (La Cave à Musique, avec Piano Chat) ● **Haïdouti Orkestar :** 18, Montreuil (Le Chinois) ● **Illbilly Hitec et Dubmatix:** 18, Narbonne (Le Db) • 19, Sannois (espace Michel-Berger) ● **The International Unplugged Rock'n'Roll Society :** 18, Strasbourg (La Laiterie) ● **Just Another Story, Dr Jazz & Mr Funk, Turbodancing 108 FM et La Tournerie :** 20, Chalon-sur-Saône (La Péniche) ● **Fritz Kalkbrenner :** 19, Zürich (CH, X Tra) ● **Korpiklaani, Sabaton et Tyr :** 19, Lausanne (CH, Les Docks) ● **Kyo :** 16, Talence (La Médoquine) • 17, Ramonville (Le Bikini, *complet*) • 19, Albi (Scénith) • 20, Pontonx-sur-l'Adour (arènes) ● **The Man In Black (Shawn Barker) :** 16, Lyon (Le Transbordeur) ● **Mendelson vs We Insist! :** 18, Saint-Ouen (Les Mains d'Œuvres) ● **Meshuggah :** 15, Lausanne (CH, Les Docks) ● **Method Man et Redman :** 18, Borgerhout (B, De Roma) ● **The Monkberry Moon Orchestra :** 18, Genève (CH, Les Recyclables) • 20, Genève (CH, Le Gavroche Café) • 26, Genève (CH, Palais Mascotte) ● **Mountain Men :** 16, Obernai (espace Athic) • 20, Caudry (théâtre) ● **Must Die!, Prtohype, Sikis, Diskword, Pwick Masta et Pogman :** 19, Ramonville (Le Bikini) ● **Naouack :** 19, Le Puy-en-Velay (La Mappemonde) • 20, Riom (espace Couriat, avec Kaïfa) ● **Natas Loves You :** 20, Ajaccio (L'Aghja) ● **New York Ska Jazz Ensemble et Get Ready Selecta :** 18, Sélestat (bar Le Tigre) ● **Noob et Ayhasca Ernesto :** 17, Sainte-Ménéhould (La Cervoise) ● **Rootswords et Le Peuple de L'Herbe :** 20, Samoens (espace Le Bois Aux Dames) ● **Sabaton :** 18, Lyon (Le Transbordeur) • 19, Lausanne (CH, Les Docks) • 20, Strasbourg (La Laiterie) ● **San Carol :** 20, La Roche-sur-Yon (Le Fuzz'Yon) ● **Soviet Suprem et L'Envoutante :** 18, Toulouse (Le Métronum) ● **Superets :** 20, Héricourt (Le Catering Café Music) ● **Tagada Jones :** 19, Toulouse (Connexion Live) • 20, Cholet (Le Jardin de Verre, avec The Mirrors) ● **Taïro :** 18, Aulnay-sous-Bois (Le Cap) • 20, Vitry-le-François (L'Orange Bleue, avec Ya-Ourt) ● **Talisco :** 16, Annecy (Le Brise-Glace) • 18, Saint-Jean-de-Védas (Victoire 2, avec Muhadib) • 19, Arles (Le Cargo de Nuit) ● **Tchong Libo, Illbilly Hitec, Kanka et Dubmatix :** 20, Sélestat (Les Tanzmatten) ● **Tha Trickaz, Bass Universus et Far Too Loud :** 19, Sélestat (Les Tanzmatten) ● **Woody Vibes et Shotu :** 19, Lyon (Le Ninkasi) ● **Yelle :** 17, Bruxelles (B, L'Orangerie) ● **Zenzile :** 20, Miramont-de-Guyenne (Le Basane)

JANVIER

Aeon Seven et DJ Numark : 22, Rouen (Le 106) ● **Amon Amarth :** 15, Lille (Le Splendid) ● **Nina Attal et Isaya :** 31, Saint-Maximin-la-Sainte-Baume (La Croisée des Arts) ● **Autour de Lucie :** 23, Bobigny (Le Canal 93, avec Talisco) • 31, Lille (La Péniche) ● **Louis Bertignac :** 18, Strasbourg (salle Erasme) • 20, Lausanne (CH, Les Docks) • 21, Lyon (auditorium Lumière) • 23, Nantes (cité des congrès) • 26, Marseille (Le Silo) • 28, Toulouse (casino théâtre Barrière) •

PREVISIONS PARIS ////////////////

Alt-J : 4/2 (Zénith), **George Ezra :** 12/2 (Bataclan), **Dropkicks Murphys, The Mahones et Blood Or Whiskey :** 14/2 (Zénith), **Gaz Coombes :** 16/2 (Maroquinerie), **The Kooks :** 17/2 (Olympia), **Allah-Las :** 22/2 (Trabendo), **Baxter Dury :** 25/2 (Olympia), **Black Label Society :** 26/2 (Bataclan), **Christine and the Queens :** 6/3 (Olympia, *complet*), **The Black Keys :** 9 et 10/3 (Zénith, *9 complet*), **Arcade Fire :** 10/3 (Nouveau Casino), **Noel Gallagher's High Flying Birds :** 12/3 (Zénith), **James Taylor :** 12/3 (Olympia), **Fauve :** 10/3 (Nouveau Casino) • 11/3 (Gaîté Lyrique) • 12/3 (Bataclan) • 13/3 (Olympia, *complet*) • 18/3 (Trianon) • 19/3 (Trabendo) • 20/3 (Flèche d'Or, *complet*) • 21/3 (Maroquinerie, *complet*), **The Subways :** 13/3 (Trabendo), **Royal Blood :** 17/3 (Olympia), **Asaf Avidan :** 18/3 (Zénith), **Sleater-Kinney :** 20/3 (Cigale), **UB 40 :** 24/3 (Trianon), **The Dø :** 27/3 (Zénith), **Lionel Ritchie :** 29/3 (Zénith, *complet*), **Nina Hagen :** 30/3 (Bataclan), **Robbie Williams :** 30 et 31/3 et 1er/4 (Zénith, *complets*), **Sting et Paul Simon :** 3/4 (Zénith), **Marianne Faithfull :** 17/4 (Olympia), **Lynyrd Skynyrd :** 25/4 (palais des sports), **Ian Anderson :** 12/5 (Olympia), **Nick Cave :** 18/5 (Grand Rex), **Toto :** 28/5 (Zénith), **Mark Knopfler :** 2 et 3/6 (Zénith), **Kiss :** 16/6 (Zénith), **Judas Priest :** 17/6 (Zénith), **Deep Purple :** 11/11 (Zénith), **Simply Red :** 17/11 (Zénith), **Simple Minds :** 20/11 (Zénith)

29, Bordeaux (casino théâtre Barrière) • 31, Tours (Vinci Centre de Congrès) ● **Birdy Hunt et Tazieff :** 17, Rueil-Malmaison (L'Avant-Scène) ● **Billie Brelok :** 24, Chatenay-Malabry (Le Pédiluve) ● **Breton, Set&Match, N'To, Acid Arab, The Avener, Danger et Make The Girl Dance :** 10, Les Angles (espace Bleu Neige) ● **Burning Lady, Tagada Jones, Black Bomb A et Les Sales Majestés :** 17, Oignies (Le Métaphone) ● **Chassol :** 16, Guidel (L'Estran) • 23, Fontenay-sous-Bois (espace Gérard-Philipe) • 28, Saintes (Le Gallia) • 30, Bruxelles (B, les halles de Schaerbeek) ● **Chill Bump et La Fine Equipe :** 20, Châteaulin (Le Run Ar Puns) ● **Corson :** 31, Penmarch (salle Cap Caval) ● **Dagoba :** 30, Arras (Le Pharos) ● **Enter Shikari :** 9, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● **Epica et Dragon Force :** 30, Thonex (CH, salle des fêtes) ● **The Exitements :** 29, Lens (médiathèque Robert-Cousin) ● **Marianne Faithfull :** 30, Alençon (La Luciole) ● **Fakear vs Mawimbi Collectif, Pouvoir Magique et Malik Berki vs Big Buddha :** 22, Lille (Palais des Beaux Arts) ● **Frànçois & the Atlas Mountains :** 15, Lens (Le Colisée, avec Tim Fromont Placenti) • 24, Saint-Cloud (Les Trois Pierrots, avec Dusk Totem) ● **Laurent Garnier, Scan X, Zombie Zombie, Gramme, Push Up, Moustic et Phil :** 24, Clermont-Ferrand (La Coopé) ● **Gravenhurst :** 26, Strasbourg (La Laiterie) ● **Guérilla Poubelle :** 24, Dunkerque (Les 4 Ecluses, avec Justin(e), Charly Fiasco et Nina's School) • 31, Rambouillet (L'Usine à Chapeaux, avec Tagada Jones) ● **Guitar Poetry Tour :** 28, Saint-Nazaire (Le VIP) ● **Haïdouti Orkestar :** 16, Mulhouse (La Filature) ● **Hammerfall, Orden Ogan et Serious Black :** 24 et 25, Pratteln (CH, Z7 Konzerfabrik) • 29, Lyon (Le Ninkasi) ● **Interpol :** 24, Bruxelles (B, Le Forest National) ● **Jay Jay Johanson :** 20, Lens (Le Colisée) • 21, Saint-Nazaire (Le VIP) • 23, Montpellier (Le Rockstore, avec Franck Rabeyrolles) • 24, Perpignan (El Mediator, avec Loa Frida) • 25, Cannes (MJC Picaud) ● **Kyo :** 16, Bourg-en-Bresse (L'Ekinox) • 23, Marseille (Le Silo) • 24, Montpellier (Zénith Sud) • 30, Lille (Zénith) • 31, Bruxelles (B, Forest National) ● **Lambchop "Plays" Nixon :** 23, Cenon (Le Rocher de Palmer) • 24, Nantes (Le Stéréolux) • 25, La Rochelle (La Sirène) • 27, Fribourg (CH, Le Fri Son) • 28, Strasbourg (La Laiterie) • 29, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● **Lofofora :** 16, Calais (centre culturel Gérard-Philipe, avec Lomechusa) • 31, Issy-les-Moulineaux (espace Icare) ● **La Maison Tellier et Maltosh :** 23, Meudon (espace culturel Robert-Doisneau) ● **Ed Motta et Love On The Beat :** 31, Nanterre (salle Daniel-Féry) ● **Mountain Men :** 22, Ancenis (théâtre Quartier Libre) • 23, Surgères (Le Palace) • 24, Faye-d'Anjou (pôle culturel) • 29, Firminy (Le Majestic, avec Thomas Schœffler Jr.) • 30, La Garde (théâtre du Rocher) ● **Naouack :** 15, Tulle (Les Lendemains Qui Chantent) • 23, Toulouse (Le Cri de la Mouette) • 24, Narbonne (Le Db) ● **Natas Loves You et Klarence Vertigo :** 23, Villeneuve-la-Garenne (Le Virtuoz Club) ● **Orange Blossom :** 23, Le Blanc (centre culturel) ● **Paul Personne :** 17, Saint-Malo (La Nouvelle Vague) • 18, Ris-Orangis (Le Plan) • 21, Lille (Le Splendid) • 23, Alençon (La Luciole) • 24 et 25, Cléon (La Traverse, *24 complet*) • 27, Brest (La Carène) • 29, Saint-Avé (L'Echonova) • 31, Bois-d'Arcy (L'Abri Blues) ● **Le Peuple de l'Herbe :** 22, Poitiers (Le Confort Moderne) • 23, Montluçon (L'Embarcadère) • 24, Limoges (CCM John-Lennon) • 30, Rouen (Le 106) ● **Rank, 69 et Extravague :** 23, Valence (Le Mistral Palace) ● **Gaspard Royant, Superets et X TV :** 24, Annonay (La Presqu'île) ● **Sick Of It All :** 21, Pratteln (CH, Z7 Konzertfabrik) ● **Slow Joe & the Ginger Accident :** 30, Ivry-sur-Seine (Le Hangar) ● **Smokey Joe & the Kids :** 19, Bordeaux (Rock School Barbey) • 23, Riorges (salle du Grand Marais, avec Lyre Le Temps) ● **The Sweet Vandals et Pablo Anthony & the Small Axe Band :** 30, Issy-les-Moulineaux (espace Icare) ● **Tagada Jones :** 17, Oignies (Le Métaphone, avec Les Sales Majestés, Black Bomb A et Burning Lady) • 31, Rambouillet (L'Usine à Chapeaux, avec Guérilla Poubelle) ● **Taïro, Kenyon et Scars :** 31, Bobigny (Le Canal 93) ● **Talisco :** 23, Bobigny (Le Canal 93, avec Autour de Lucie) • 24, Saint-Paul-Lès-Dax (salle Félix-Arnaudin) • 30, Rosporden (centre culturel l'Etincelle) ● **Vagina :** 23, Caderousse (Artisticulturel) • 24, Monestier-de-Clermont (La Diligence) • 26, Annecy (Le River's) • 29, Viry (Rockenfolie) • 30, Lyon (L'Apéro Rock) • 31, Saint-Etienne (Le Thunderbird, avec Mad Dogs On The Cross) ● **Les Wampas :** 17, Clermont-Ferrand (La Coopé) • 24, Audincourt (Le Moloco, avec The Irradiates) • 29, Ramonville (Le Bikini) • 30, Nîmes (La Paloma) • 31, Grenoble (La Belle Electrique, avec The Buns)

Festivals

■ **Les Aventuriers :** 16 au 19/12, Fontenay-sous-Bois (salle Jacques-Brel et espace Gérard-Philipe, avec – le **16** : Frànçois & the Atlas Mountain et Thus:Owls – le **18** : Even If, Gang Of Four et Tom Vek – le **19** : Zebda et Mermonte) www.festival-les-aventuriers.com

■ **Mood Festival :** 18 au 20/12, Caen (L'Icône, avec – le **18** : Quentin Schneider, Brenn & Cesar, Jankin, Mehdi-Antoine, Rod Roy et Deep Bubble – le **19** : AWB, Klangfarbe Antifeind, Fatcat, Aphat, Vakarm et Gedeon – le **20** : Januszki, Vincenn B2B Valery, Jo, Parakeet, Nasr, Guiyome et Zadig) www.moodfestival.com

■ **Sound On The Beat :** 20/12, Landerneau (salle Saint-Ernel, avec Synapson, Cassius, Faul & Wal Ad, Darius et Andromа) www.regie-scene.com/evenements

■ **Festival Fabrique :** 26 et 27/12, Béziers (Colonie Espagnole et théâtre Sortie Ouest, avec – le **26** : Marvin, Sound Sweet Sound, Dick Voodoo, Ofo AM et Substitut – le **27** : Forever Pavot, JC Satàn, Aquaserge, The Rodeo, Oh! Tiger Mountain, Johnny Hawaii, Cyd Jolly Roger, Date With Elvis, Loquace, Heart Of Wolves et Fabulous Sheep) www.fabrique-festival.fr

■ **Festival du Schmoul :** 30 et 31/1, Bain-de-Bretagne (salle des fêtes, avec – le **30** : Black Strobe, Strup X, Bombay Show Pig, 13th Hole, Naive New Beaters et News From The Sky – le **31** : Le Peuple de l'Herbe, Orange Blossom, Lætitia Sheriff et Rocky) www.schmoulbrouk.com

■ **Les Trans Ardentes :** 31/1, Liège (B, Hall des Foires, avec Gesaffelstein, Worakls, Claptone, Daniel Avery, Nina Kraviz, Chris Lieving, Kid Noize, Stavroz, Sigma, DJ Friction, Black Sun Empire, Just Blaze, Adam Beyer, Pomrad, Alix Perez, Paul Woolford et Olivier \$) www.lestransardentes.be

■ **Astropolis l'Hiver :** 17 au 24/1, Brest et Crozon (divers lieux, avec – le **23** : Planetary Assault Systems aka Luke Slater, Perc, Lone, Gregor Tresher, Maxime Dangles et Laurent Maldo & Jules Wells, Roni Size, Dream Koala et Douchka – le **24** : Loo, Djoh Dellinger et White Khenez, Model 500 (Juan Atkins, Mike Banks, DJ Skurge et Mark Taylor), Moodymann, Simian Mobile Disco, Henrik Schwarz, Sonic Crew et Chill Out, Jimmy Edgar, Andrew Weatherall et Jackmaster) www.astropolis.org

PS : *Les dates de concerts pour la période* ***15/1 au 28/2*** *qui ne seront pas parvenues au journal le* ***23/12 au plus tard*** *ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention* ***"Concerts"*** *sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

TATOUAGE Magazine

Hors-série 2015

Styles

- 132 tatoueurs
- 295 tatouages
- 12 styles

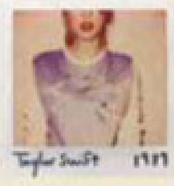
Animaux
Biomécaniques
Cartoons
Fleurs
Bbbrrrr
Japonais
Lettrages
Old school
& New skool
Polynésiens /
Maoris
Portraits
Religion
Tribal /
Graphiques

Editions Lariviere
L 12747 - 12 H - F: 6,50 € - RD
6,50 €
N°12H
BEL : 7.40 €
CH : 11.00 FS
DOM/S : 7.30 €
PORT CONT./GR : 7.50 €
N.CAL/S : 1 000 CFP
N.CAL/A : 1 800 CFP
POL./S : 1 150 CFP
CAN : 13.60 $CA
I MAU. : 7.80 €

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Charts

PAR YASMINE AOUDI



ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	**TAYLOR SWIFT**	"1989"	*EMI*
02	➤	**Pentatonix**	"That's Christmas To Me"	*RCA*
03	➤	**(various artists)**	"Shady XV"	*Interscope*
04	➤	**One Direction**	"Four"	*Columbia*
05	➤	**Sam Smith**	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
06	➤	**Rick Ross**	"Hood Billionaire"	*Def Jam*
07	➤	**Ariana Grande**	"My Everything"	*Republic*
08	➤	**Beyonce**	"Beyonce : More Only (EP)"	*Columbia*
09	➤	**(various artists)**	"Soundtrack - Frozen"	*Walt Disney*
10	➤	**Maroon 5**	"V"	*Interscope*

Classement au 13 décembre 2014

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	**TAKE THAT**	"III"	*Polydor*
02	➤	**AC/DC**	"Rock Or Bust"	*Columbia*
03	➤	**Ed Sheeran**	"X"	*Atlantic*
04	➤	**One Direction**	"Four"	*Sycomusic*
05	➤	**Sam Smith**	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
06	➤	**McBusted**	"McBusted"	*Island*
07	➤	**Olly Murs**	"Never Been Better"	*Epic*
08	➤	**George Ezra**	"Wanted On Voyage"	*Columbia*
09	➤	**Pink Floyd**	"The Endless River"	*Parlophone*
10	➤	**Ella Henderson**	"Chapter One"	*Sycomusic*

Classement au 3 décembre 2014

FNAC

Top Pop - Rock

Novembre 2014

01	➤	**PINK FLOYD**	"The Endless River"	*Warner*
02	➤	**Shaka Ponk**	"The Black Pixel Ape"	*Wagram*
03	➤	**U2**	"Songs Of Innocence"	*Universal*
04	➤	**AC/DC**	"Rock Or Bust"	*Columbia*
05	➤	**Leonard Cohen**	"Popular Problems"	*Columbia*
06	➤	**Détroit**	"La Cigale"	*Barclay*
07	➤	**Depeche Mode**	"Live In Berlin"	*Columbia*
08	➤	**Queen**	"Queen Forever"	*Mercury*
09	➤	**Lenny Kravitz**	"Strut"	*Kobalt*
10	➤	**Foo Fighters**	"Sonic Higways"	*Jive*

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	➤	**HOZIER**	"Take Me To Church"	*Columbia*
02	➤	**Lorde**	"Yellow Flicker Beatles"	*Republic*
03	➤	**Fall Out Boy**	"Centuries"	*Island*
04	➤	**Imagine Dragons**	"I Bet My Life"	*Interscope*
05	➤	**Vance Joy**	"Riptide"	*Atlantic*
06	➤	**Milky Chance**	"Stolen Dance"	*Republic*
07	➤	**Talor John Williams**	"Come Together"	*Republic*
08	➤	**Matt McAndrew**	"Fix You"	*MattMcAndrew*
09	➤	**Fall Out Boy**	"Immortals"	*Island*
10	➤	**Kongos**	"Come With Me Now"	*Epic*

Classement au 8 novembre 2014

FNAC

Top Imports

Novembre 2014

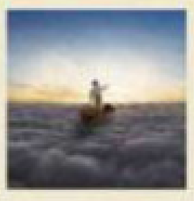
01	➤	**HOZIER**	"Hozier"
02	➤	**Black Veil Brides**	"Black Veil Brides"
03	➤	**Jessie J**	"Sweet Talker"
04	➤	**(various artists)**	"The Many Faces Of Pink Floyd"
05	➤	**Pendragon**	"Men Who Climb Mountains"
06	➤	**James Williamson**	"Re-Licked"
07	➤	**(various artists)**	"An Alternative Christmas"
08	➤	**Doobie Brothers**	"Southbound"
09	➤	**Simple Minds**	"Celebrate - Live At The Sse Hydro Glasgow"
10	➤	**Rebecca Ferguson**	"Heaven"

STARTER 30

Top Pop Rock

Novembre 2014

01	➤	**PINK FLOYD**	"The Endless River"	*Warner*
02	➤	**Souchon & Voulzy**	"Alain Souchon & Laurent Voulzy"	*Warner*
03	➤	**Johnny Hallyday**	"Rester Vivant"	*Warner*
04	➤	**Shaka Ponk**	"The Black Pixel Ape"	*Wagram*
05	➤	**Hubert-Félix Thiefaine**	"Stratégie De L'Inespoir"	*Sony*
06	➤	**U2**	"Songs Of Innocence"	*Universal*
07	➤	**Depeche Mode**	"Live In Berlin"	*Columbia*
08	➤	**Foo Fighters**	"Sonic Higways"	*Jive*
09	➤	**Détroit**	"La Cigale"	*Barclay*
10	➤	**Christine & The Queens**	"Chaleur Humaine"	*Warner*
11	➤	**Bernard Lavilliers**	"Acoustique"	*Sony*
12	➤	**Leonard Cohen**	"Popular Problems"	*Sony*
13	➤	**Sia**	"1000 Forms Of Fear"	*Sony*
14	➤	**Machine Head**	"Bloodstone & Diamonds"	*Pias*
15	➤	**Lenny Kravitz**	"Strut"	*Kobalt*
16	➤	**Queen**	"Queen Forever"	*Mercury*
17	➤	**Neil Young**	"Storytone"	*Warner*
18	➤	**Coldplay**	"Ghost Stories"	*Parlophone*
19	➤	**George Ezra**	"Wanted On Voyage"	*Columbia*
20	➤	**Led Zeppelin**	"Led Zeppelin IV"	*Atlantic*
21	➤	**Jean-Louis Murat**	"Babel"	*Pias*
22	➤	**Rolling Stones**	"L.A. Forum (Live In 1975)"	*Eagle*
23	➤	**Bob Dylan & The Band**	"The Basement Tapes Raw..."	*Sony*
24	➤	**Charles Pasi**	"Something Awake"	*Pias*
25	➤	**Rolling Stones**	"Hampton Coliseum (Live In 1981)"	*Eagle*
26	➤	**David Bowie**	"Nothing Has Changed"	*Parlophone*
27	➤	**London Grammar**	"If You Wait"	*Because*
28	➤	**Led Zeppelin**	"Houses Of The Holy"	*Atlantic*
29	➤	**Slipknot**	".5: The Gray Chapter"	*Warner*
30	➤	**Bryan Ferry**	"Avonmore"	*Pias*



FNAC

Top Vinyles

Novembre 2014

01	➤	**PINK FLOYD**	"The Endless River"	*Warner*
02	➤	**Led Zeppelin**	"Led Zeppelin IV"	*Atlantic*
03	➤	**David Bowie**	"Nothing Has Changed"	*Parlophone*
04	➤	**Rolling Stones**	"Hampton Coliseum (Live In 1981)"	*Eagle*
05	➤	**Rolling Stones**	"L.A. Forum (Live In 1975)"	*Eagle*
06	➤	**(various artists)**	"100 Vinyls Incontournables - 45 Tours..."	*Vinyl Single*
07	➤	**Led Zeppelin**	"Houses Of The Holy"	*Atlantic*
08	➤	**Foo Fighters**	"Sonic Higways"	*Jive*
09	➤	**The Do**	"Shake Shook Shaken"	*Cinquième*
10	➤	**Alt-J**	"This Is All Yours"	*Pias*

rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES

Janvier 1975 R&F 96

De sa maison sur les rives du Lac Léman, **Keith Richard** (sans *s* sur la couverture et sans trop de dents non plus) fait cette révélation en forme d'hôpital se foutant de la charité : *"Eric... depuis qu'il ne se pique plus, il boit."* Quelques jours plus tard, débarquant au Bourget, **Eric Clapton** donne pourtant raison au guitariste des Rolling Stones : *"Comme on fait mine de l'arrêter à la douane, il se met à brailler et avec un large sourire, en plein milieu de l'aéroport, il commence à entonner 'Ol' Man River' d'une voix avinée. Le reste du groupe l'entraîne vers la sortie."* Pas forcément pour les mêmes causes mais avec les mêmes effets, à New York, **Sly Stone** *"a été fichu à la porte d'un cinéma parce qu'il perturbait la projection en regardant à fort volume son téléviseur portatif"*. En 1975, c'est déjà la crise au Havre : *"Récemment passés pros,* **Little Bob** *et ses comparses n'ont toujours rien touché "*, ce qui tombe mal car *"Bob a sa traite de 540 FF qui tombe dans peu de temps. Traite sur la sono qu'il a achetée il y a deux ans, qui coûte 2500 FF et qui, grâce au crédit, lui aura coûté une brique de plus."* Enfin, imprimé page 18, le pire choix de carrière de tous les temps : *"***Mick Taylor** *a quitté les Rolling Stones."*

Janvier 1985 R&F 215

Une question se pose : puisque la rencontre n'a pas eu lieu (il s'agit d'un montage), pourquoi avoir choisi ces deux photos ? L'ex-bassiste des Beatles et le fils de Cynthia Lennon ont l'air si peu inspirés (niais) et absents (totalement niais) ! Par goût, nous n'évoquerons pas les cheveux, ni les chemises, ni le long métrage "Give My Regards To Broad Street" réalisé par **Paul McCartney** et que la critique décrit ainsi : *"Le film de Paul ressemble à un disque de Ringo."* De son côté, les relations de **Julian** avec sa belle-mère s'apaisent même si *"Yoko reste très parano. Elle ne veut toujours pas que je touche aux guitares de mon père."* A New York, tous ongles dehors : **"Boy George** *a refusé aux membres de Frankie Goes To Hollywood des invitations pour un concert de Culture Club."* A Paris, tous poils dehors, *"des membres de* **Trust**, **Vulcain**, **Sortilège**, **Blasphème** et **Satan Jokers** *formaient l'ossature de l'équipe de foot française heavy metal qui a battu celle d'Iron Maiden 2 buts à 1".*

Janvier 1995 R&F 329

A elle seule, **Courtney Love** incarne parfaitement le sujet de couverture : *Ce qui a déconné en 1994... et ce qui a réussi aussi !"* Surtout le versant déconne. Kurt suicidé en avril, elle a vite fait son deuil et se sent à sa place dans la peau de la mauvaise fille : *"C'est un boulot pour moi !"* Et elle le fait avec application : *"Axl Rose perd ses cheveux. Voilà ce qui arrive lorsqu'on mélange l'héroïne et le Prozac."* Plus loin, la maman de Frances Bean Cobain s'inquiète, la petite ne va pas trop bien : *"L'autre jour, on était avec Nine Inch Nails. Elle tournait autour de Trent en criant :* 'Papa ! Papa !'... " **Tom Jones** n'a pas ces problèmes. *"Je n'ai jamais fumé, même pas un joint. A table j'aime bien boire du vin : d'abord du blanc, puis du rouge avec la viande. Un petit cognac et puis champagne."* Sinon, on retiendra que 1994 fut une année franchement moyenne pour les guitaristes américains. Au moment du bouclage, on apprend la mort de **Fred Sonic Smith**.

Janvier 2005 R&F 449

Mieux qu'une machine Nespresso pour Noël, les **Rolling Stones** en couverture. Dans la hotte du groupe, "Live Licks" qui, comme une partie de son nom l'indique, est un album live. C'est le neuvième ! On ne sait pas pourquoi mais **Mick Jagger** profite de l'interview pour faire un point santé : *"En 1967 tout le monde fumait. Moi, par exemple, je faisais mon jogging en fumant et en 2004 on vous explique que c'est horriblement mauvais"*, **Keith Richards**, un point paternité : *"Mes gosses fument un peu d'herbe. Autant leur montrer comment on roule proprement un joint, croyez pas ? Sinon à quoi ça sert, un père ?"* et les deux, un point cinéma à propos de la sortie d'un film sur la vie de **Brian Jones**. Le guitariste n'ira pas : *"Je crois que je connais déjà l'histoire ..."* Enfin, triomphe pour rien des **Libertines** au référendum des lecteurs : meilleur groupe, meilleure pochette, meilleur album et Peter Doherty, héros de l'année. Le groupe est séparé depuis neuf mois...

woodbrass.com
music instruments

Découvrez notre
top sélection
noël
testée et approuvée par le Père Noël
sur Woodbrass.com !

TOUS LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE ET ACCESSOIRES AU MEILLEUR PRIX !

5 Woodbrass Stores à Paris

Ouverts du lundi au samedi de 10h à 19h30 sans interruption.
En décembre, ouverts 7j/7 - 182-184 av. Jean-Jaurès
75019 Paris – M° ligne 5 : Porte de Pantin.

Livraison gratuite
à partir de 49€ sur
Woodbrass.com

CHANEL
BLEU
DE
CHANEL
EAU DE PARFUM
LA NOUVELLE EAU DE PARFUM DE CHANEL
CHANEL.COM
La Ligne de CHANEL - Tél. : 0 800 255 005 (appel gratuit depuis un poste fixe).